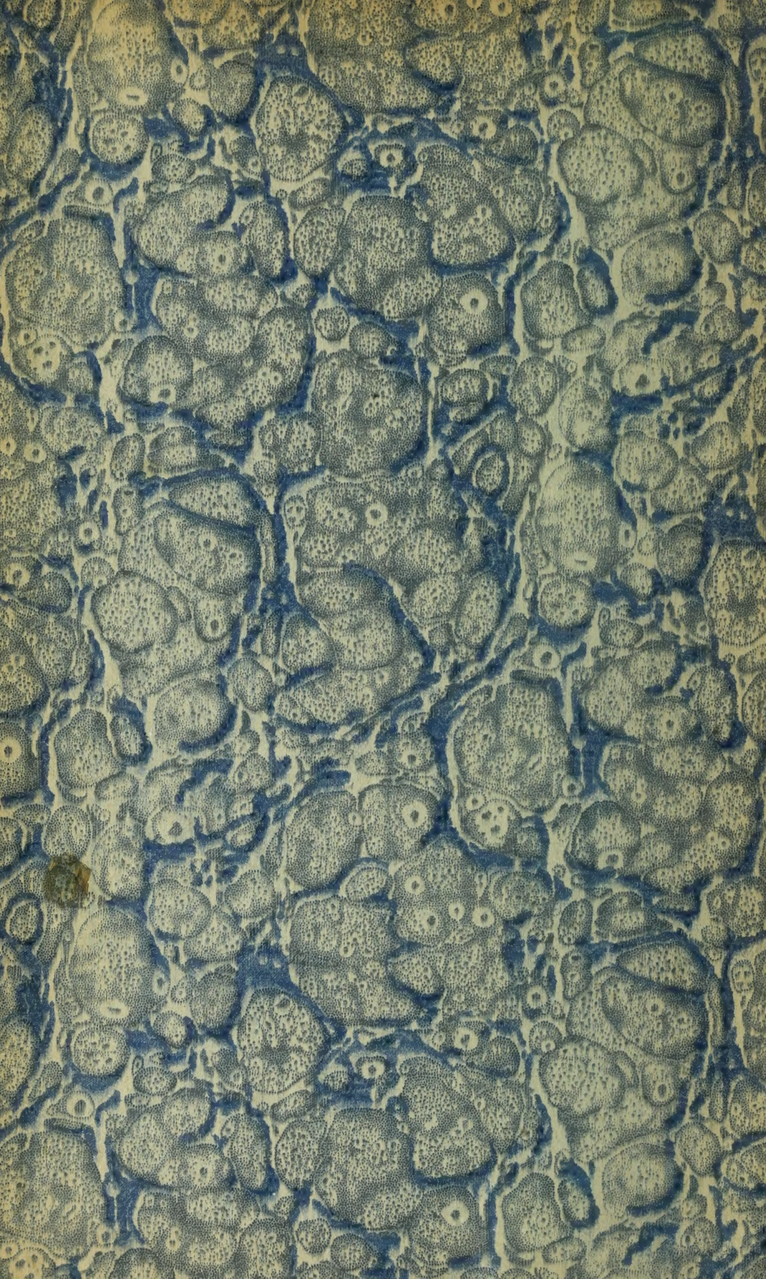
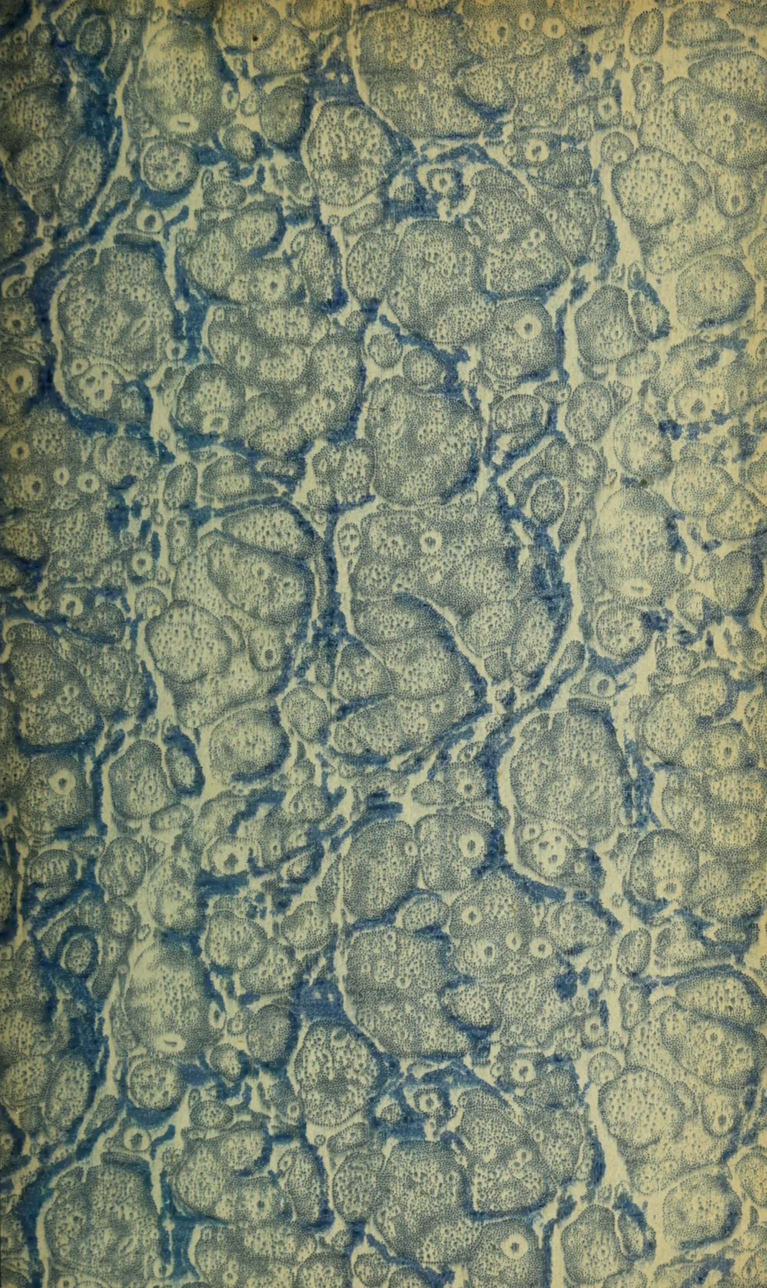






Il a été tiré de cet ouvrage
10 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma,
à Voiron, numérotés 1 à 10.

MON RÉGIMENT

DANS

LA FOURNAISE DE VERDUN

ET DANS

LA BATAILLE DE LA SOMME

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1917.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Impressions de guerre de prêtres soldats, recueillies par Léonce de Grandmaison.

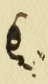
Première série : *Batailles et champs de bataille. — Avec les Allemands. — L'année religieuse au front. — Episodes.*

Un volume........................ 3 fr. 50

Deuxième série : I. *Images de la Grande Guerre. — En Champagne. — En Artois. — Dans la fournaise de Verdun. — La Guerre de détail.*

II. *De Bruxelles à Salonique.*

Un volume........................ 3 fr. 50



PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 22457.

PAUL DUBRULLE

MON RÉGIMENT

DANS

LA FOURNAISE DE VERDUN

ET DANS

LA BATAILLE DE LA SOMME

IMPRESSIONS DE GUERRE D'UN PRÊTRE SOLDAT

Préface d'HENRY BORDEAUX



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1917

LE SOUS-LIEUTENANT PAUL DUBRULLE

I

Un soldat du 8e régiment d'infanterie — recrutement du Nord — est blessé gravement le 15 avril 1916, à la veille de l'offensive sur l'Aisne. On commence par l'emmener au poste de secours ; puis, comme le pauvre diable souffre beaucoup, deux camarades l'installent sur un brancard et se disposent à le transporter à l'ambulance. Avant la mise en marche, l'un d'eux lui montre son sac et lui demande :

— Que veux-tu emporter?

Le blessé se redresse et, d'une voix assurée, il réclame :

— Mes diplômes.

Le brancardier n'hésite pas, cherche, trouve et lui tend des papiers :

— Les voilà, tes diplômes. Et le reste?

— Le reste, je m'en f..., vous pourrez vous le partager.

Ses diplômes : n'allez pas croire qu'il soit question de diplômes universitaires, car notre homme n'a reçu que des rudiments d'instruction. Le brancardier ne s'y est pas trompé. La plupart des colonels, quand leur régiment est cité à l'ordre du jour, ont pris l'habitude, pour maintenir ou développer l'esprit de corps, de faire imprimer la citation et d'en distribuer un exemplaire à chaque soldat. Le 8e régiment a la fourragère. Il a été cité deux fois à l'ordre de l'armée, et voici le texte de ses *diplômes :*

13 *avril* 1916.

Le 8e régiment d'infanterie, grâce à l'impulsion du colonel Lévi, commandant la 4e brigade d'infanterie, et sous le commandement énergique de son chef de corps, le lieutenant-colonel Roubert qui avait déclaré : « *Nous tiendrons jusqu'à la mort* », *a résisté pendant trois jours aux attaques furieuses de l'ennemi, préparées par un déluge de projectiles de gros calibres, et n'a pas perdu un pouce de terrain malgré des pertes sensibles.*

17 *octobre* 1916.

Le 8e régiment d'infanterie, sous l'énergique impulsion de son chef, le lieutenant-colonel Roubert, dans une série de combats acharnés, menés sans interruption du 12 *au* 20 *septembre* 1916, *s'est*

emparé de haute lutte d'un bois fortement organisé et de deux lignes de tranchées; puis, exécutant un changement de direction sur un terrain battu de toutes parts et hérissé de défenses ennemies, a organisé une nouvelle ligne à près de deux kilomètres de ses tranchées de départ. Ramené en première ligne le 30 *septembre, a encore enlevé, du* 1er *au* 5 *octobre, toute une organisation défensive ennemie, faisant preuve jusqu'au bout, malgré les pertes subies, malgré les fatigues épuisantes de deux périodes de combat, d'un élan irrésistible et d'une ténacité indomptable. A fait plus de quatre cents prisonniers et pris vingt mitrailleuses.*

Les diplômes, on le voit, sont d'importance. Avec ses diplômes, notre blessé consent à être évacué ; il n'est plus le premier blessé venu. Il emporte avec lui, sur son cœur, l'honneur du régiment qui le protégera. Il a ses certificats sur lui comme un serviteur loyal. Ceux qui les ont donnés s'entendent en valeur militaire, car le premier, c'est Pétain, et le second Fayolle. Le premier constate : — Cet homme est arrivé devant Verdun, quand le sort de Verdun, aux derniers jours de février 1916, semblait compromis. Par le froid et la neige, sur un terrain bouleversé, il a tenu contre un ennemi exalté par le succès et il lui a barré la route. — Et le second ajoute : — Lors de notre offensive sur la Somme, de nouveau cet homme était

là. Il était de ceux qui, progressant par la ferme Le Priez, ont contribué à l'encerclement et à la chute de Combles et reconquis un coin du sol français. — On comprend qu'un blessé ne se sépare point volontiers de tels témoignages.

Sur la bordure des deux parchemins sont inscrites, comme sur le drapeau, les batailles auxquelles le 8e régiment a pris part : Hohenlinden, Friedland, Zaatcha, Solférino. Quatre noms pour un demi-siècle ! La liste des batailles de la grande guerre auxquelles le 8e régiment a participé est déjà plus de trois fois plus nombreuse : Dinant, Guise, la Marne, Soupir, Chavonne, le Choléra, Mesnil-lès-Hurlus, les Éparges, la Mine, Verdun, la Somme, — à quoi il faut ajouter la bataille de l'Aisne devant Craonne et Corbény.

Mes diplômes! c'est le cri du cœur du soldat qui a travaillé non pour lui, mais pour le régiment, et qui se contente de la gloire collective. J'imagine que l'ouvrier qui avait contribué jadis, si peu que ce fût, à l'édification de Notre-Dame de Reims ou de Notre-Dame d'Amiens, devait être ainsi tenté de dire : *Mes pierres.* L'œuvre de la guerre, c'est aussi l'œuvre anonyme où l'effort individuel se perd, mais chacun y a versé sa sueur, son sang, une part de sa vie ou sa vie tout entière.

Or le 8e régiment a trouvé son historien, non pas le mémorialiste officiel qui note avec brièveté et sécheresse le journal de marche, mais le chroni-

queur qui, ayant senti avec tous, a écrit pour tous, d'un tour si vrai, si vif et populaire que chacun peut s'écrier : « Me voilà ! » Ce chroniqueur a vécu Verdun et la Somme. Il a soulevé cette masse de douleurs, de peines et d'espoirs, avec ses propres épaules, mais les épaules des autres s'arc-boutaient pour l'aider, comme il tendait lui-même ses forces pour aider les autres. Il ne s'est point séparé de ses camarades. Et parce qu'il ne s'est pas séparé des camarades, il a écrit l'un des plus beaux livres de solidarité militaire, le commentaire des *Diplômes* du 8e.

II

Il s'appelle Paul Dubrulle. Il était sergent fourrier au début de la campagne. Il a été nommé sous-lieutenant au cours de la bataille de la Somme. Il a été tué le 16 avril 1917, le premier jour de la nouvelle bataille de l'Aisne. Auquel de ses compagnons d'armes du 8e régiment aura-t-il, mourant, passé la plume?

Paul Dubrulle est né le 11 mai 1882 à Isbergues dans le Pas-de-Calais. Isbergues est une commune industrielle ; des aciéries y occupent un assez grand nombre d'ouvriers. Son père était charron. Il n'a pas connu sa mère qu'il a perdue comme il avait à peine cinq ans. Sa vie d'enfant fut ballottée par

l'ambition paternelle qui tour à tour le plaçait au collège Sainte-Marie à Aire-sur-la-Lys et le retirait pour en faire un apprenti. Sa puissance de travail suppléait tant bien que mal au décousu de ses études. A dix-neuf ans, il s'engage pour quatre ans, au 33e régiment d'infanterie à Arras : au bout d'un an il est sergent. La guerre ne l'a donc pas trouvé dépourvu. Libéré après ces quatre années de service militaire, que va-t-il entreprendre? Il entre au noviciat de la Compagnie de Jésus. Un frère aîné, Père blanc dans l'Ouganda et mort en odeur de sainteté, n'est sans doute pas étranger à cette vocation religieuse. Mais Paul Dubrulle est à la fois un méditatif et un homme d'action : chez lui la réflexion est lente et la décision est sûre. Au collège, il a laissé le souvenir d'une grande ardeur au travail, d'un esprit méthodique et précis plutôt que rapide et brillant, d'une énergie tenace. Ses condisciples à Florennes où, plus tard, au cours de son noviciat, il avait été envoyé pour rafraîchir et perfectionner ses études littéraires, le disaient capable d'apprendre par cœur le gros dictionnaire grec de Bailly. Et voici que les traits commencent à s'assembler : d'une origine populaire, ayant passé par la vie de caserne, connaissant bien le soldat, sorti comme lui des entrailles de la nation, ayant peu de besoins matériels, capable de s'absorber dans sa tâche au pire cantonnement, Paul Dubrulle saura exprimer dans la guerre l'âme collective de

la section, de la compagnie, du régiment, rien qu'en disant nettement ce qu'il a vu, ce qu'il a observé, enduré, souffert.

Le jour même de la mobilisation, 2 août 1914, Paul Dubrulle est ordonné prêtre. « Prêtre en temps de paix », dira de lui sa première citation. Il rejoint aussitôt son régiment et il est envoyé au dépôt du 73e à Saint-Astier, près de Périgueux. Là, il attend qu'on dispose de lui. « Ne rien demander, ne rien refuser », recommandait saint François de Sales qui ne voulait pas que l'on contrariât en soi les vues de la Providence. C'est le précepte qu'appliquera dans sa vie militaire le jeune prêtre. Il le conduira à l'acceptation totale, dans la paix intérieure. D'autres se tourmentent, les uns pour se détourner de la mort, les autres pour courir au-devant : celui-ci cherche à s'embusquer, cet autre réclame un poste plus dangereux. Dubrulle estime que tout choix est affaire aux chefs et aux règlements, et qu'il est beaucoup plus simple de ne faire qu'obéir. Il ne s'écartera jamais de cette ligne de conduite, mais il sera toujours prêt. Il l'a montré dans l'épreuve et dans la mort.

Au dépôt, il s'applique à s'acquitter le mieux possible des fonctions qui lui sont confiées, exact à son service, donnant ponctuellement l'exemple, toujours d'humeur égale. Au dépôt, la guerre ne tend pas les nerfs, les esprits, les courages. Les

indisciplinés, les faibles et même les héros de fortune s'y relâchent volontiers. Dubrulle est soldat : il entend mener son métier de soldat à la perfection. La plupart des sergents s'exemptent de sac : il portera le sac avec la charge réglementaire. C'est encore saint François de Sales qui mettait au premier plan les devoirs d'état. Dubrulle aura, avant toutes choses, le souci des devoirs d'état. Mais, dans les intervalles du service, le jeune prêtre se retrouvera, avec son goût pieux du sacerdoce et son zèle équilibré.

Le 6 mai 1915, une compagnie de renfort est formée au dépôt de Saint-Astier pour rejoindre le 8e régiment d'infanterie. Dubrulle est désigné pour en faire partie comme sergent fourrier. Le renfort débarque à Épernay, puis rejoint le régiment à Cumières : on affecte le fourrier à la 6e compagnie. « Il s'impose vite à son entourage qui respecte en lui le prêtre, m'écrit un de ses compagnons, le soldat Taquet ; il devient vite le fourrier barbu à lunettes, que tout le monde connaît et aime. Un peu rébarbatif, disent les uns, un peu austère, disent les autres, il savait d'une parole dissiper toute crainte, et alors c'était la conversation amicale qui s'engageait. Il prêtait à tous la même attention ; que ce fût un grand, que ce fût un petit, pour lui c'était un homme dont il devait d'abord se faire aimer. Combien de fois, allant le voir et le trouvant en compagnie, ne m'a-t-il pas reproché

de ne pas m'être montré assez attentif à ses hommes : « Vous avez oublié de leur dire au revoir : « si vous saviez comme ils sont sensibles aux marques « extérieures d'estime ! » C'est par cette simplicité, cette égalité de rapports qu'il acquit très vite un ascendant considérable sur un grand nombre de soldats. Il était servi par une extraordinaire mémoire physionomiste : un interlocuteur rencontré une seule fois, des mois et des mois auparavant, il était rare qu'il ne se rappelât pas son visage et son nom... »

Les derniers jours de juin (1915) le 8e entre en ligne à l'ouest de Reims, dans le secteur de la Ville-au-Bois. C'est un secteur calme qui, tout de même, aguerrit des troupes fraîches, car on s'y dispute de temps à autre des éléments de tranchées. Quelques extraits des lettres qu'il adressait à la famille R... d'Isbergues dont il avait reçu de nombreux témoignages d'amitié, permettront de le suivre dans cette première partie de sa campagne au 8e régiment, celle qui précède Verdun :

1er juillet.

Je vais donc vous donner aujourd'hui quelque idée de ma vie. Vous ai-je dit que j'étais fourrier? A ce titre, je suis attaché au commandant et je vis perpétuellement dans le même trou. Les relèves ne me touchent pas. Mon rôle est de porter les ordres du commandant à mon commandant de compagnie. Dans

cette période de calme les ordres sont peu nombreux et je jouis donc d'une paix très grande, beaucoup plus grande que je ne le désirerais, car je suis rivé à mon poste, d'où tous les inconvénients de la vie sédentaire et militaire : manque d'espace, nous avons un abri où l'on ne peut se tenir debout, et dehors nous n'avons qu'un boyau où il faut s'ingénier pour s'asseoir, — manque de mouvement, d'où fatigue dans la même position gênée, etc. J'allais ajouter l'ennui, mais grâce à Dieu, ce mal est passé à mon côté sans me visiter. Voilà de longues années que je suis habitué à vivre seul avec Dieu, et la solitude avec Dieu n'a pour moi rien que d'agréable. Et puis je m'occupe. Je me procure quelques livres et je mets ainsi à profit mon temps libre. Ma vie actuelle, croyez-le bien, n'est pas un martyre ; mais les mérites y pleuvent dru ; il s'agit de savoir les ramasser. C'est ce que je m'efforce de faire...

4 juillet.

C'est dimanche, mais on ne s'en aperçoit guère ici. Depuis le 1er juin, je ne suis pas sorti de nos bois : je n'ai donc eu ni messe, ni communion, ni rien. J'en suis donc à la seule prière et à la présence de Dieu : c'est peu, mais c'est immense. Quand je compare la tristesse et le découragement de quelques pauvres gens avec le calme et le bonheur que me donnent cette présence et le sentiment que je vis pour Dieu, en Dieu et que tout ce que je supporte est voulu par Dieu, pour des fins que je devine trop bien, combien j'estime mon sort ! Ah ! si les pauvres gens savaient se tourner vers Dieu, comme la guerre changerait d'aspect et comme ils seraient forts !

15 juillet.

Je vais dire la messe à l'infirmerie où se trouve un caporal infirmier prêtre qui possède une chapelle portative. Comme installation, c'est plutôt bizarre. Figurez-vous un tunnel en fer d'une dizaine de mètres de longueur. Comme autel deux lits d'infirmerie superposés, puis comme ornements d'autel des objets minuscules et d'une simplicité absolue : telle est notre chapelle. Mais l'extérieur importe peu. C'est bien Notre-Seigneur qui descend dans notre casemate tout comme dans les grandes cathédrales, et je vous assure qu'on le prie bien et que la rencontre matinale avec Notre-Seigneur est la grande consolation qui éclaire toute la journée.

Un peu plus tard, il a l'occasion de célébrer la messe dans les bois. Ces bois aux abords des lignes, meurtris et blessés par les obus, tout remplis d'oraisons, de méditations, de confidences sur le pays, la maison, le passé, les espérances et le sacrifice, sont pareils à des buissons ardents. Les cœurs les plus fermés s'ouvrent au voisinage du danger. Dieu invisible les visite, et ceux-là mêmes qui l'ignorent ou le confondent avec un idéal d'humanité, ou n'ont jamais apporté que leur bonne volonté dans la vie. Cette vie précaire se hâte de fleurir ; elle donne son parfum secret, parfois sans que nul le sache, et pas même celui qui l'offre.

Cependant, le lecteur qui, plus tard, cherchera, à travers la guerre, l'histoire intérieure des âmes et

la courbe de leur ferveur religieuse, ne trouvera pas beaucoup à glaner dans la chronique de Paul Dubrulle. Il ramassera une abondante récolte dans les *Diverses familles spirituelles de la France* de Maurice Barrès, dans les admirables lettres du capitaine Belmont (1), dans celles de Léo Latil (2), dans quelques chapitres des *Impressions de guerre de prêtres soldats* (3). Et même il semble que les laïques aient dépassé les clercs dans l'expression de leur foi, comme si, venus de plus loin, ils s'étaient jetés avec plus d'élan dans l'abîme divin. Elle n'est pas d'un prêtre, mais d'un jeune étudiant de la Faculté catholique de droit de Lyon, le sous-lieutenant Jacques Jacquier, du 97e régiment d'infanterie, tué le 16 juin 1915, à l'âge de vingt-deux ans, cette étonnante prière qui ne craint pas de comparer la passion du soldat à celle du Christ, l'un des plus beaux témoignages des puissances spirituelles qui ont soulevé la France au début de la guerre, et qui, à chaque offensive, prennent encore les cœurs et les ouvrent à l'immolation. Pour ceux qui l'ignorent, j'en citerai le fragment principal qui suit une sorte d'hymne de reconnaissance et d'abandon dans la foi et dans l'amour de Dieu :

(1) Lettres du capitaine Belmont à sa famille (Plon, éditeur). Voir aussi *la Jeunesse nouvelle.*

(2) Voir *le Correspondant* du 25 janvier 1916.

(3) *Impressions de guerre de prêtres soldats,* publiées par L. de Grandmaison, 2 vol. (Plon, éditeur).

Pendant dix-huit ou vingt ans de notre première jeunesse, nous avions résolu de servir la France comme vous avez d'abord servi l'humanité par le travail et la vertu au sein de votre vie cachée, puis par l'influence de notre savoir, de notre parole et de nos exemples comme vous l'avez fait pendant les trois années de votre vie publique. Et voilà que vous nous appelez maintenant à la sauver comme vous avez sauvé le monde par la fécondité souveraine de vos douleurs et de votre Passion rédemptrice.

Déjà notre cœur est immolé comme le vôtre à Gethsemani ; il a fallu nous arracher à la tendresse de nos parents, de nos frères, de nos sœurs et de nos amis que nous ne reverrons peut-être jamais ici-bas.

C'est notre corps que nous allons à présent exposer aux coups de nos adversaires. Peut-être les balles et la mitraille le déchireront-elles bientôt comme les fouets et les clous ont déchiré votre chair sacrée !

. . . .

Peut-être même, ô Jésus, nous demanderez-vous de répandre tout notre sang pour la France comme vous avez répandu tout le vôtre pour l'humanité sur la croix de votre Calvaire.

Notre humilité accepte pleinement cette mort, comme une expiation juste et salutaire de nos fautes.

Notre foi voit dans une telle mort le dévouement héroïque à la plus belle des causes après celle de la religion : la cause de la Patrie, le couronnement le plus glorieux de la vie d'ici-bas, l'entrée au paradis dans la cohorte des saints et des anges protecteurs de la nation française.

Notre espérance attend de ces douleurs, de ce sang versé, de cette mort jointe aux vôtres une valeur de rédemption qui méritera à notre pays les grâces magnifiques de résurrection et de prospérité religieuse et

sociale. Notre amour sera enfin heureux de vous rendre ce que vous nous avez donné : vie pour vie. Et ne pouvant mourir pour vous, nous sommes prêts à mourir pour celle que vous aimez et qui vous aime : la France !

Comme le lierre s'enroule autour du chêne et l'accompagne dans son ascension vers la lumière, au-dessus des arbres voisins, la foi patriotique se mêle ici étroitement à la foi religieuse, prend en elle plus de sève et d'ardeur, et toutes deux, ainsi confondues, montent au-dessus de la forêt des sentiments humains.

Dans la chronique de Paul Dubrulle sur Verdun et la Somme, il n'y a pour ainsi dire pas de notations religieuses, ou plutôt elles sont rares, peu appuyées, amenées soit par un fait précis, comme la mort du commandant Gaby, près d'Haudromont, soit par la force des choses : prière du matin, prière avant le combat. On a pu voir par ses lettres qu'il était *habitué à vivre seul avec Dieu.* La religion était pour lui comme la respiration normale de l'âme. Elle est supposée partout, rarement soulignée. Paul Dubrulle qui a travaillé comme un bœuf dans les sillons de la théologie, de la littérature, de l'histoire, qui est un érudit en bien des matières, n'est pas un intellectuel, ni un philosophe. Il a gardé en lui-même et dans ses récits le caractère populaire : il ne parle pas de ce qu'il y a de plus intime en lui, parce que c'est inutile, et il s'en tient aux visions concrètes.

Ce sens des visions concrètes est même ce qui donne tant de prix à sa chronique. Arrêté dans ses hautes études par un excès d'effort, il avait tourné ses ambitions apostoliques vers l'évangélisation du peuple ; ainsi avait-il trouvé sa voie. Il connaît, lui, les natures simples : or, rien n'est plus difficile, ni plus rare. Il se plaît dans la compagnie des sous-officiers de son régiment, dans celle de ses hommes : mais il s'y plaît, non parce qu'il le désire, non par goût du contact humain, de l'influence à exercer, ni par bienfaisance, tout purement parce qu'il s'y sent plus à l'aise. Sergent jusqu'aux tout derniers mois de sa courte vie militaire, en contact constant avec le soldat, il a pénétré plus avant que la plupart des officiers et des aumôniers l'âme et les sentiments des soldats, du *rank and file*, comme disent les Anglais. Il analyse tout naturellement leurs pensées, sans ce ton d'ironie un peu détachée qu'ont volontiers les gens cultivés, mais que le peuple ne comprend ni n'emploie. De là ces pages d'un style cru, presque naïf, jamais artificiel, qui ont tant de saveur et de prix, et qu'on ne rencontre guère sous la plume des chroniqueurs de la culture de Paul Dubrulle. Il multiplie les remarques matérielles, celles qui ont trait à la vie animale. Le manger, le boire, le dormir revêtent dans ses récits une importance primordiale, prennent une sorte de majesté. Or, pour le soldat, rien ne compte davantage.

Ces mêmes hommes, qu'il nous montre si préoccupés de leur nourriture et de leur sommeil, devront se battre dans la boue et le froid, dans la poussière et sous un soleil de plomb qui dessèche les gorges, sans repos et parfois mal ravitaillés. Ils le devront, et ils le feront. Leur misère, tout à coup, sera agitée d'une grandeur surhumaine. — Cette grandeur, Paul Dubrulle la sentira passer comme le souffle d'un grand vent salubre. Par là, son livre posthume est, en même temps qu'un des plus véridiques de la guerre, un des plus émouvants. La vérité, elle éclate dans sa chronique, mais dite par un soldat qui sert, sent, vibre, peine, souffre, aime, hait, doute, espère, attend, en communauté avec les autres soldats, non par un pleutre qui gémit ou par un orgueilleux qui s'admire. Devant Verdun, entre la Meuse et Douaumont, quand les renforts ennemis arrivent, chargent et croient tout emporter, le 1er corps dont fait partie le 8e régiment leur oppose ses poitrines de chair. « Ce qui était beau par-dessus tout, écrit alors le sergent Dubrulle, c'était l'attitude des hommes. Je fus saisi immédiatement par cette beauté, et porté très haut, bien au-dessus des misères de la vie quotidienne. Je sentais au fond de moi que je vivais un des grands moments de ma vie, un moment d'épopée, où l'on sort pour tout de bon de l'égoïsme et du terre-à-terre, au service des grandes causes. Dans mon exaltation je n'en continuais pas

moins à observer, à admirer mes hommes. Ils se trouvaient à une heure des plus critiques, avec, en face d'eux, un ennemi en force, sûr de lui, puissamment outillé, et ils demeuraient dans un calme complet. Je les voyais devant moi tirer avec assurance, un peu vivement sans doute, mais sans précipitation. Ils causaient entre eux, se passaient les indications utiles, plaisantaient même. On se serait cru à l'exercice, à part cette noble élévation de l'âme qu'on ne retrouve qu'au feu... J'étais confondu. Ces héros qui jouaient avec la mort, c'étaient des hommes que le trantran de la vie m'avait révélés comme de bien braves gens, sans doute, mais que je n'eusse jamais pensés capables d'un tel oubli d'eux-mêmes. Parfois j'avais même cru constater, chez l'un ou l'autre, à telle ou telle heure, une certaine langueur de patriotisme, déploré du moins des aspirations trop matérielles. Comme je les appréciais mal, et comme ils se connaissaient peu !... »

Le véritable réalisme est celui qui respecte les faits tout en leur donnant leur couleur. La Marne, l'Yser, Verdun, sont des faits formidables. Tout livre sur la guerre qui n'authentifiera pas ces œuvres collectives, qui ne les rendra pas vraisemblables par l'énergie surhumaine des soldats, par le calme ordonné des chefs, par une pensée directrice, sera convaincu de fausseté. Et de ces faits il y a de quoi tirer une histoire nationale qui hausse

le cœur des futures générations françaises, maintienne leur union et force le respect étranger. Un ouvrage comme celui de Paul Dubrulle lui apportera son témoignage.

Un trait caractéristique encore de la manière de notre chroniqueur, c'est un besoin constant d'y voir clair, de se débrouiller, de s'orienter, parmi les êtres comme dans les tranchées. Les descriptions commencent presque toujours par une mise au point, par un plan détaillé. Tant que son cadre n'est pas établi, on le devine mal à l'aise. De même pour les visages, il aime à en tracer les traits à larges coups de pinceau. Dans une action engagée, il cherche à se rendre compte, il ne va pas à l'aveugle. On suit son régiment à la bataille, parce qu'il part toujours de l'exécution des ordres et qu'il explique l'utilité de ces ordres. Dès lors, les hommes, les camarades qu'il met en scène cessent d'être des combattants posés on ne sait comment ni pourquoi sur le champ de bataille, comme il apparaît parfois dans les carnets de route : ils barrent le chemin de Verdun ou ils avancent sur Combles en manœuvrant. Ils ne sont pas le jouet d'une destinée meurtrière, ils sont les acteurs efficaces du plus grand drame des nations. Derrière eux il y a la France dont le sort est lié au leur ; sous eux il y a le sol français à défendre ou à recouvrer.

III

Le futur chroniqueur de Verdun et de la Somme n'avait encore connu, en février 1916, que la guerre lente et souterraine des tranchées. Le 21 février, le 1er corps est embarqué en camions automobiles aux environs d'Épernay par un froid très vif et transporté d'abord dans la région de Bar-le-Duc, puis à proximité de Verdun. De là, les premiers régiments, dont le 8e, sont engagés sans retard, dès le 26, sur la croupe d'Haudromont, à l'ouest du massif de Douaumont. La bataille de Verdun a commencé le 21 février. Au cours des trois premiers jours, sous la poussée allemande qu'a préparée l'accumulation d'artillerie la plus considérable de la guerre à cette date, nos troupes ont dû reculer sur la ligne Samogneux — ferme d'Anglemont — Beaumont — lisières nord-est du bois des Fosses et du bois le Chaume — Ornes et ancienne ligne Ornes à Tavannes. L'ennemi a attaqué sur la rive droite de la Meuse avec deux corps d'armée (les XVIIIe et IIIe) et une division (la 13e du VIIe corps de réserve). Dès le 24, il renforce ses unités de combat avec le Ve corps de réserve et le XVe corps. Nous n'avions au début que deux divisions sur notre front nord. Mais le 20e et le 1er corps sont amenés d'urgence.

La journée du 24 marque un grave recul. Notre 72e et notre 51e divisions sont à bout. La 37e vient relever la 72e, et les 308e et 31e brigades la 51e. Mais les deux corps d'armée attendus ne sont pas encore en ligne. Nos secondes lignes sont perdues : Samogneux, la cote 344, le bois des Fosses, le bois le Chaume, Ornes. Du moins l'ennemi paye-t-il chèrement son avance. Il cherche à déboucher de Samogneux qui s'est défendu avec acharnement, sur Champneuville et la cote du Talou et il est écrasé par nos feux de la rive gauche. Il se porte alors sur Beaumont et sur le bois des Fosses après les avoir couverts d'obus de 280 et de 305 et d'obus asphyxiants et après avoir fait reculer les zouaves et les tirailleurs qui tenaient encore la lisière au sud du bois de la Wavrille. Beaumont débordé est disputé pierre à pierre. La perte du bois le Chaume découvre le flanc du bois des Fosses. Enfin l'ennemi progresse dans la région boisée et ravinée qui précède les pentes de Douaumont. Ornes a été évacué et nous nous sommes reportés sur Bezonvaux. Le bois des Caurières a été perdu, et quand le bois des Fosses tient encore, déjà, par de hardies infiltrations, des éléments d'infanterie s'introduisent, se glissent dans le ravin de la Vauche qui conduit à Douaumont.

C'est le fléchissement qui fait craindre la rupture du front. Le 25, le bois des Fosses est dépassé et l'ennemi entre dans Louvemont. Plus à l'ouest,

la côte du Talou est perdue, et il marche sur la côte du Poivre. Plus à l'est, il est entré par surprise dans le fort de Douaumont et menace le village, que défend le 95e régiment sous les ordres du lieutenant-colonel de Belenet. Ces deux journées du 24 et du 25 février 1916 seront comptées parmi les plus angoissantes de la guerre. L'Allemagne a pu croire qu'elle tenait Verdun et qu'en joignant une attaque sur la rive gauche à son irruption par la rive droite, elle provoquerait un nouveau Sedan. Or, le 25 au soir, le général Pétain prenait le commandement, d'ordre du général de Castelnau envoyé sur les lieux. Dès cette date, le 20e corps (général Balfourier) se déployait. Dès le 26, le 1er corps (général Guillaumat) barrait la route entre la Meuse et le massif d'Haudromont.

Le sergent fourrier du 8e régiment ne connaît pas ces péripéties de la bataille. Mais il devine immédiatement l'importance de la partie qui se joue. Le soir du 26 février, quand la 2e division cherche la ligne à occuper entre la croupe d'Haudromont et la Meuse, elle ne trouve guère que des blessés. « Nous allons relever le... ou les Boches », avait dit le commandant Gaby, presque gaiement, se rendant compte de la situation. Et tout de suite, il faut arrêter les Boches dont le flot déferle, surpris de trouver du rocher là où il croyait s'étaler sur du sable mou. Ce rocher, ce sont les poitrines des hommes du 8e régiment et des régiments voisins.

Le premier diplôme du 8e mentionne la déclaration du colonel Roubert : « Nous tiendrons jusqu'à la mort. » Et les morts restent dans le rang qu'ils jalonnent avant qu'on ait le temps de s'occuper d'eux. « Leur présence, constate le fourrier, n'épouvante pas, ne refroidit même pas les hommes. Non qu'ils soient insensibles ! Je vois bien à leurs paroles qu'ils souffrent de perdre leurs camarades, mais ils sont emportés par la grande pensée de la France à défendre. Ils sont tout entiers à l'action. » Un tableau du champ de bataille nous rendra compréhensible l'arrêt brusque de la ruée allemande. Les 21, 22 et 23 février, l'ennemi progresse pas à pas sur un sol que son artillerie a bouleversé de fond en comble. Les 24 et 25, il se précipite, et tout cède devant lui. A partir du 26, il se heurte à une barrière qui ne cédera pas : il est contenu. La merveille sera de comprendre la bataille rien que par le récit d'un fourrier. Mais ce fourrier a jeté dans son récit le cœur même du soldat. L'attaque, une première fois enrayée, a repris en masse. Les Allemands s'avancent, poussant des grognements et des cris. Derrière les premières vagues, débouchent d'autres colonnes, serrées, sans fin, dont la queue se perd derrière la crête d'Haudromont. Que peut contre ces assaillants, trop nombreux et décidés à passer, le mince cordon que font les fantassins du 8e? Lisez, lisez le récit du fourrier, qui, de son poste de combat, peut tout voir, et vous

comprendrez les gens de Verdun, vous saisirez la grandeur de Verdun. Alors de ce mot : Verdun, jaillira la flamme qui a éclairé pour le monde entier l'éternel honneur français.

Les hommes qui arrêtèrent l'ennemi devant Verdun ont trouvé leur peintre, l'un d'eux. Les voyez-vous se levant sans commandement, se montrant et, bien campés sur leurs pieds, tirant dans le tas. Voyez-vous venir à eux, comme une cohorte de secours, les sentiments qui les exaltent et leur versent la force victorieuse : honneur du régiment, haine de l'envahisseur, souvenir des foyers perdus. Et pour que ces sentiments se concrétisent dans une vision plus directe, ils revoient eux-mêmes ce douloureux cortège des évacués de Verdun, rencontré sur la route, qui nous rappelait à tous, à Verdun, les premiers jours du début de la guerre. Voyez-vous enfin la bête innombrable hésiter, flotter, se désagréger. Ces pages-là devront être copiées dans l'historique du 8e régiment. La grande histoire, comme l'histoire populaire, s'en empareront. Je ne sais quel neutre disait que Verdun lui avait expliqué la Marne. Notre victoire de la Marne, escamotée par les communiqués allemands, était demeurée longtemps mystérieuse et voilée. Cette armée en retraite qui tout à coup se retourne, arrête et bat l'ennemi, de quels soldats était-elle donc composée? De ces soldats-là.

D'autres tableaux dans la chronique de Paul

Dubrulle valent, sans en avoir toutefois l'ampleur, ce tableau de *la dernière barrière :* la mort du commandant Gaby, par exemple, qui jette la consternation dans tout le bataillon, ou les effets de l'artillerie allemande (« on croit assister à l'écroulement d'un monde »), ou le paysage d'Haudromont, crevassé et troué, pareil à un paysage lunaire, ou l'amoncellement des chevaux morts, après la relève, dans une caserne de Verdun bombardée, ou ce blessé si terrifiant dans son horreur qu'il fait reculer tout d'abord les brancardiers. Ces tristes scènes se fixent dans la mémoire « avec la force et le relief d'un souvenir d'enfance ». Il ne fait grâce dans leurs descriptions d'aucun détail. Pourquoi, néanmoins, ne sont-elles jamais démoralisantes? Parce qu'on y voit la résistance continue de l'être humain contre les puissances déchaînées, et parce que cette résistance puise sa force dans une volonté farouche de ne pas céder. C'est tout le drame de la guerre qui tient dans ces cœurs endurcis. Et le pilonage incessant, qu'il faut subir dans l'immobilité et la crainte, est presque pire que les assauts ennemis au cours desquels on est du moins soutenu par la lutte et l'action. « Telle fut, écrit Paul Dubrulle, notre vie pendant quatre jours. Les hommes étaient épuisés. Pourtant, malgré les dangers qui planaient sur eux, leur courage restait indomptable. Sans doute, durant les bombardements, sans fanfaronnade inutile, ils se

terraient. Cependant ils conservaient leur calme, l'on pourrait dire leur indifférence. Leur angoisse intérieure se manifestait par une certaine gravité, mais un esprit attentif aurait pu s'y tromper. Les conversations continuaient leur train et même les loustics lançaient sur le compte des obus et des Boches des traits d'esprit qui faisaient se dérider les visages et monter les rires. Il y avait bien parfois des moments de silence lourd, lorsque l'on entendait arriver la rafale dangereuse. Une fois ou l'autre, il y eut quelques instants de trouble : un obus venait de tomber dans l'abri. L'émotion du premier instant était trop violente. Dans le brouillard, les corps s'agitaient, couraient de-ci, de-là, affolés, à la recherche d'un refuge plus sûr. Mais aussitôt une voix de gradé crevait le silence tragique : « Restez à vos places ! Ça n'ira pas mieux « ailleurs. » Et sans hésitation, tout rentrait dans l'ordre. Patiemment, l'on attendait. »

Je n'ai trouvé nulle part mieux analysée cette sorte d'horreur spéciale qu'inspirent les obus lourds et que connaissent bien tous ceux qui les ont vus éclater dans leur voisinage. Certes, le bourdonnement d'abeille menaçante que fait la balle aux oreilles est désagréable, mais ce n'est pas le même frisson, ce n'est pas la sensation du néant, ce n'est pas l'épouvante de la destruction, de la *dislocation*. « Mourir d'une balle semble n'être rien : les parties de notre être restent intactes ; mais

être disloqué, écartelé, réduit en bouillie, voilà une appréhension que la chair ne peut supporter et qui est au fond la grande souffrance du bombardement. » Le P. Bourdaloue disait, avec sa rudesse habituelle, à l'une de ses pénitentes qu'il voyait trop préoccupée des charmes de son corps : — Tout cela sera bientôt pourri. — Oui, répondit-elle révoltée, mais en attendant, cela ne l'est point. — La chair se cabre, s'insurge contre la corruption matérielle. De la mort même nous exigerions le respect de notre dépouille. Un cadavre en morceaux n'est plus même un cadavre. Et comme on comprend cette réflexion d'une infirmière de Vadelincourt, près de Verdun, sur une de ses compagnes, Mlle Vandamme, tuée dans l'hôpital par un avion allemand (le 21 août 1917) : « Mlle Vandamme a donné sa vie au pays le jour de sa fête : sainte Jeanne de Chantal ; un éclat d'obus lui trancha l'artère carotide. *Quelle miséricorde que d'être partie ainsi tout d'un coup, d'une petite blessure très propre, sans être le moins du monde amoindrie!* »

Notre corps se rappelle à nous violemment dans la guerre. S'il a faim, s'il a soif, s'il n'a pas dormi, le plus beau courage s'en ressent. Dubrulle, qui, le premier jour de Verdun, s'est trouvé si calme et énergique, le lendemain matin est tout frissonnant. La veille, il était sûr de ne pas mourir. Cette assurance l'a abandonné, et il voit la mort, là, devant lui, qui le guette. En proie au pire

marasme, machinalement il grignote un biscuit, et il se retrouve lui-même, la confiance est revenue. Il n'oublie guère de noter ces sensations physiques, et combien il a raison ! Elles ont tant d'importance pour tout le monde. Il suffit de si peu de chose pour nous désemparer, mais notre machine est si bien organisée qu'elle est très vite remontée, surtout quand le moteur intérieur est bon. L'épreuve du froid, celle de l'immobilité, celle de l'abandon, l'une des plus cruelles, et fréquente chez le soldat, il les analyse tout pareillement. De même la détente de la relève, la reprise de la vie animale, la descente, après les heures épiques, au niveau commun dans le bien-être et le trantran ordinaires.

Dubrulle ne pratique pas plus l'oubli des chefs que celui des camarades. Après le petit sous-lieutenant qui s'avance joyeux en disant : « *Ils exagèrent!* », après le commandant Gaby dont la mort fait couler à ses hommes des pleurs désespérés, voici un médecin-major, en manteau d'artilleur et en képi, dont le poste de secours vient d'être retourné par les obus : ses auxiliaires ont été tués, il est entouré de morts, les blessés épargnés poussent des cris ; il reprend son travail à découvert, sous les marmites, comme s'il était dans une salle d'opérations. Voici, en personne, le lieutenant-colonel qui commande le régiment. Il ne le nomme pas, mais la citation du 8e le désigne : lieutenant-colonel Roubert. Où donc a-t-il pu, dans ce

désarroi, installer son poste de commandement? Il ne s'est pas mis en frais, il a voulu être au milieu de ses hommes, et il s'abrite sous une toile de tente. O ironie ! sous une toile de tente, quand il tombe partout des obus. Là il travaille, rédige ses ordres, indifférent, tranquille, comme au jour d'une revue. Son état-major modèle sur lui son attitude. « *Exempla trahunt!* ajoute Dubrulle. Les hommes pouvaient-ils s'affoler en face de tels chefs? » Plus tard, de sergent devenu sous-lieutenant, peu de temps avant d'être tué, il écrira dans une lettre privée : « Si par hasard vous rencontriez des esprits déséquilibrés qui déblatèrent sur la vie des officiers au front, envoyez-les-moi. Je les ferai vivre avec moi, et en deux jours ils seront guéris. »

Le 8e régiment est relevé dans la nuit du 29 février au 1er mars, mis en seconde ligne, mais les secondes lignes sont bombardées comme les premières, et ce n'est pas un repos. Puis il est ramené en avant, en réserve dans un ravin. Enfin le 8 mars il est emmené en camions automobiles dans la région sud de Verdun. Les premiers jours, le système nerveux est comme écroulé. Peu à peu l'équilibre se rétablit. Au premier repos des sous-officiers, les survivants comptent les morts, après quoi il faut bien manger.

Joffre vient lui-même décorer de la croix de guerre le drapeau du régiment qui a été cité à l'ordre du jour. Puis le 8e est embarqué en chemin

de fer : « Tout le monde est heureux. Nous nous sentons rouler avec délices : il y a si longtemps que nous n'avons plus voyagé en chemin de fer, que nous menons la vie primitive de l'homme des bois ! Nous en éprouvons une joie enfantine, comme un bambin faisant sa première expédition. Une autre impression dilate les cœurs : enfin nous quittons Verdun, la région terrible... » Ils chantent le refrain du 8e, ils longent une route que suivent des camions allant en sens inverse, du côté de Verdun, camions chargés de soldats qui vont à leur tour affronter le monstre. Le train s'arrête dans un village. Et voici que les habitants se précipitent aux portes et, devinant d'où ils reviennent, les acclament, leur jettent des fleurs. Ils ne s'attendaient pas à cet accueil : toujours cette sensation d'isolement, d'abandon qui poursuit le soldat, qu'il faut à toute force écarter de lui, car nulle n'est plus déprimante. « Ce premier salut de la France, écrit Paul Dubrulle, fit jaillir les larmes de nos yeux. Nous étions si peu préparés à cette manifestation de sympathie ! Quelques permissionnaires, en effet, racontaient à leur retour, en une sombre litanie, qu'à l'arrière on se moquait pas mal de nous, que le pays avait assez à s'occuper de ses plaisirs. Nous nous étions habitués à nous replier sur nous-mêmes, à faire notre devoir le cœur navré, pour des gens qui n'en étaient pas tous dignes ; et voici que tout à coup nos préjugés,

comme un voile, tombaient. Nous avions en cet instant la sensation, très vive, de la France entière tournée amoureusement vers nous et suivant, d'un œil attendri, nos souffrances et nos misères. Nous étions confondus et ravis. »

Cette sensation va se renforcer à Bar-le-Duc. Jadis un poète lyonnais, Joséphin Soulary, fut quasi célèbre pour le diptyque des *Deux Cortèges* : renommée un peu mélangée, d'effet chromolithographique. Paul Dubrulle peint lui aussi le diptyque des *Deux Cortèges*, mais l'émotion en est si vraie qu'elle prend le cœur. Le train militaire s'est donc arrêté en gare de Bar-le-Duc : il porte dans des wagons à bestiaux la misère du soldat et le salut du pays. A côté de lui vient se ranger un convoi de voyageurs avec tout le dernier confort, wagons-lits, wagon-restaurant. Ne contient-il pas toute la cargaison exécrée des jouisseurs de l'arrière, fournisseurs engraissés, femmes de plaisir, politiciens, etc.? Les militaires dévisagent les civils avec hostilité. Ceux-ci se devinent observés, et cependant une curiosité irrésistible les retient aux portières. Que va-t-il se passer? Le moindre incident déchaînerait l'orage. Un soldat, cependant, a traversé le quai. Il s'arrête devant une portière. Contre qui va-t-il invectiver? Timidement il demande un journal. Aussitôt les voyageurs se rejettent en arrière dans leurs compartiments, ils reviennent avec des brassées de papier. Les sol-

dats descendent pour les cueillir. Et les interrogations commencent : « Vous venez de Verdun. Ce devait être terrible? » Et par les portières passent bientôt, en ordre serré, les provisions de voyage, gâteaux, fruits, cigares, cigarettes. Le train se dépouille, et ses habitants sourient de plaisir. « Du haut de mon marchepied, ajoute Dubrulle, j'admirais cette scène émouvante, le cœur étreint. J'étais dominé par une force supérieure ; j'avais le sentiment d'une présence auguste, maternelle, et si grande ! L'âme de la France planait au-dessus de nous, et ce sourire qu'elle nous adressait n'était qu'un faible symbole de l'immense amour qu'elle nous portait. »

Comme un Joinville, comme un Froissart, notre chroniqueur a la sensibilité à fleur de peau. Il laisse couler en lui la vie à la façon de ce peuple militaire dont il fait partie, mais il retrouve exactement ces sensations collectives dans sa mémoire. Aucun scrupule de lettré ne le paralyse. Il grossit même ses visions ingénument. Il ne se dédouble pas, pour se juger dans le temps même qu'il s'abandonne, mais ses yeux retiennent avec fidélité ce qu'ils ont vu. Sur cette rencontre de l'avant et de l'arrière en gare de Bar-le-Duc se termine la chronique de Verdun. La bataille de la Somme va fournir au 8e régiment l'occasion de gagner son second diplôme.

IV

Au sortir de la fournaise le 1er corps est mis au repos. C'est pendant ce repos que Dubrulle rédige son journal. Il prenait sur son carnet quelques notes brèves, des dates, des indications. Sur ce schéma il reconstruisait aisément, passant en couleur ses souvenirs. Il logeait dans un couloir étroit où soufflait un continuel courant d'air, mais il se montrait insoucieux du froid, du bruit, du va-et-vient des agents de liaison et vantait le confortable de son cabinet de travail. Il faut croire que la passion d'écrire fait supporter bien des traverses matérielles, si l'on songe aux conditions dans lesquelles furent rédigés tant de livres de guerre.

Il avait été cité à l'ordre du jour par le colonel Lévi qui commandait alors la 4e brigade d'infanterie : « *Dubrulle Paul, sergent fourrier. Au combat du* 27 *février* 1916 *s'est montré aussi courageux que brave, a transmis des ordres sous un feu particulièrement violent, se signalant par son calme et son mépris absolu du danger. Prêtre en temps de paix, a assisté à ses derniers moments son chef de bataillon mortellement blessé.* » Après avoir oublié d'en faire part dans ses lettres privées, il s'en excuse. Mais, ayant vu à l'œuvre ses camarades, il craint qu'on ait exagéré son mérite. Dans

ses lettres privées je relève ces deux passages relatifs à Verdun : « 1er *mars* 1916... Je crois que mon régiment a accompli de très grandes choses qui auront une importance capitale pour la défense du pays. Cette constatation rend les souffrances et les privations bien douces... » — « 7 *mars* 1916... Ces huit jours de Verdun défient toute description et toute imagination : c'est tout simplement effroyable. Au dire des anciens, jamais on n'avait vu autant d'horreurs... Aussi je sors de cet enfer le cœur meurtri, et je ne demande à Dieu qu'une seule chose : faire cesser bien vite cette abomination... Heureusement, nous emportons une grande joie, celle d'avoir bien servi la France et d'avoir arrêté le Boche infâme... » Que seraient les terribles visions de guerre, si le salut et l'avenir du pays ne les rendaient supportables ?

Puis le régiment prend position dans le calme secteur de Paissy. Dubrulle en a su dire la monotonie, la sorte de vague douceur quand le soleil brille, l'ennui. De l'ennui, du cafard, il a donné des analyses qui sentent un médecin des âmes. De la vie de renoncement, d'apparente indifférence et de fatalisme qu'est la vie du soldat, il a montré la grandeur : « Ils savent, dit-il de ses compagnons de tranchée, et par le cœur bien plus que par l'esprit, ils sentent que la patrie est une grande réalité, auprès de laquelle les individus sont des êtres subordonnés, infimes et comme sans va-

leur. » Ils le savent, ils le sentent, et ils l'acceptent.

Le soir, s'il n'était pas de service, il allait s'asseoir avec un ami, jésuite comme lui, le P. Taquet, simple soldat, au flanc de la colline, et les deux prêtres s'entretenaient de la vie éternelle où ne sont plus les ambitions humaines. Ou bien ils gravissaient le sommet et percevaient distinctement la canonnade lointaine de la bataille de la Somme qui avait commencé le 1er juillet. La grandeur de Verdun leur apparaissait mieux à distance et déjà un nouvel espoir gonflait leurs poitrines. Serait-ce pour cette fois et n'allait-on pas voir, de la colline, le signal de la délivrance?

Le 24 juillet, le régiment quitte le secteur, prend quelques jours de repos à Romigny, puis est embarqué pour la Somme. Mais il ne sera pas jeté brusquement dans la bagarre comme à Verdun : il s'en approchera par échelons. Après les gains magnifiques des premiers jours, la bataille s'allonge, rencontre des obstacles de plus en plus durs : les Anglais se heurtent à Thiepval, et nous à Maurepas et Barleux. Cependant le résultat à obtenir s'obtient : Verdun est dégagée, l'armée allemande s'use, elle sera contrainte, six mois plus tard, au recul d'Hindenburg (voir les enseignements tirés de la bataille de la Somme, par le général von Below commandant une des armées engagées) (1).

(1) Publiés par l'*Illustration* du 1er septembre 1917.

Les deux épisodes saillants de la seconde partie de la bataille sont, pour le 1er corps, l'achèvement de la prise de Maurepas (24 août) et la prise de Combles (26 septembre). Le 20e corps avait laissé Maurepas à moitié conquis au 1er corps qui le relève le 23 août et qui achève la conquête. Un peu plus de deux kilomètres séparent Maurepas de Combles. Il fallut un mois pour aller de l'un à l'autre de ces cimetières de maisons. Mais les combats livrés pour Combles servaient de pivot à une large conversion face à gauche, face au nord. « Pendant qu'on se fusillait, qu'on luttait à la grenade, qu'on avançait malgré tout dans les tranchées de Savernake et du bois Louage, écrit mon camarade et ami le lieutenant Ménabréa qui commandait une compagnie de chasseurs à pied sur la Somme et fut cité à l'ordre du jour, l'aile marchante du corps d'armée avait avancé elle-même de près de 5 kilomètres et sur un front sans cesse élargi ou rétréci suivant le terrain et les obstacles. Elle avait avancé en déblayant par une série d'efforts énergiques les ravins et le village du Forest, les bois de l'Anderlu, de l'Hôpital, le bois Gigot, la ferme Le Priez, pour atteindre enfin à l'est et légèrement au nord de Combles les ruines de Frégicourt que le 127e régiment enleva le 25 septembre. Quand on songe aux difficultés de la guerre telle que l'ont faite les effectifs, le matériel, les moyens de défense, la nécessité du ravi-

taillement, des relèves et de l'évacuation des blessés, comment hésiter à appeler victoire une pareille progression? Comment ne pas sentir que les drapeaux du 1er corps auront à s'enorgueillir de leur passage dans la Somme, autant et plus que de leur passage dans les splendides et rapides anciens combats dont les noms brillent déjà dans leurs plis? D'ailleurs, sans même parler du terrain délivré, ce sont bien des gains de victoire que les troupes du général Guillaumat ont obtenus. Elles ont obligé l'ennemi à dépenser 9 divisions hâtivement jetées devant elles. Elles ont capturé 70 mitrailleuses intactes, 23 canons dont 8 lourds, 4000 prisonniers. Elles ont infligé enfin à l'armée allemande cinquante jours de désorganisation, d'échecs, de recul et la perte d'au moins 40 000 hommes. » Le général Fayolle qui commandait alors la VIe armée n'avait pas cessé de manœuvrer. Combles fut pris d'assaut, mais après avoir été savamment encerclé. Les anciennes divisions du 1er corps (1re, général de Fonclare, et 2e, général Guignabaudet) venaient principalement de contingents du Nord. C'est le corps de Lille : beaucoup de ses hommes en allant à l'attaque vers Combles ou la route de Bapaume marchaient à la libération du pays d'où ne leur venaient plus que de rares nouvelles, du pays qu'ils avaient quitté le premier jour de la mobilisation et dès lors jamais revu, où ils avaient laissé foyer, parents, femme, enfants :

« Minutes sacrées où se formèrent dans l'émotion du départ les âmes résolues des soldats de la Grande Guerre (1). » A ces deux divisions avaient été jointes la division Gratier (chasseurs alpins), la division Quiquandon (zouaves, tirailleurs et bataillons d'Afrique) et la division Hellot (régiments de l'Est).

La prise de Combles est particulièrement l'œuvre de la 2e division dont le 8e régiment fait partie. Combles, sur la carte, s'inscrit en creux au confluent de petits vallons dont les pentes le protègent. Du sud-ouest on y accède par un ravin que suit la voie sinueuse d'un petit chemin de fer d'intérêt local, dit le « tortillard ». Ce tortillard fait le tour du village pour remonter ensuite vers le nord du côté de Guillemont, en contournant le plateau du bois de Louage et du bois des Bouleaux. Bois de Louage, bois des Bouleaux, noms que les Anglais ont rendus célèbres, car ils y ont livré de durs combats. Là, les tanks firent leur première apparition qui jeta l'épouvante au cœur des fantassins allemands. Au delà du tortillard de nouvelles ondulations de terrain dominent Morval et Frégicourt qui sont les bastions avancés de Sailly-Saillisel. Morval fut enlevé dans la nuit du 25 au 26 septembre par les Anglais. Le même jour notre 127e régiment entra dans Frégicourt, et les 110e et

(1) Lieutenant Ménabréa.

73e achevaient de s'emparer de Combles. L'attaque de Combles se relie donc à tout un ensemble d'opérations anglo-françaises dont Sailly-Saillisel est le but le plus éloigné. La prise de Combles est pourtant un magnifique épisode qui se peut détacher. Le village était une véritable forteresse que ses défenseurs devaient croire imprenable. Les contre-pentes qui le couvraient à l'ouest et au sud rendaient notre tir plus difficile. Des bois — autre bois de Louage, bois d'Anderlu — complétaient sa couverture. A l'est les ruines d'une tuilerie, des chemins creux, d'anciens emplacements de batterie servaient de nid aux mitrailleuses. J'emprunte à un historique du 1er corps dans la bataille de la Somme, rédigé par le lieutenant Ménabréa (le romancier d'*Une brillante affaire*), cette description de Combles : « La physionomie qu'avait prise ce malheureux Combles était faite pour donner à des soldats allemands l'impression qu'ils étaient là pour longtemps. Les rues, les places avaient été débaptisées pour recevoir sur de grands écriteaux les noms de Ruprecht de Bavière ou d'Hindenburg. Des flèches indicatrices guidaient vers les sapes protectrices contre les obus, vers les lieux de rassemblement en cas d'alerte. Tout était prévu, réglé, organisé. Et cette occupation, quelques jours encore avant la délivrance, était aux yeux des Allemands si solide qu'ils toléraient quelques civils parmi eux. Nos guetteurs, à la mi-

septembre, virent partir les derniers du côté de Sailly-Saillisel. Et quand nos patrouilles entrèrent dans ces maisons toutes pillées, mais dont le bombardement avait épargné quelques-unes, ils trouvèrent dans une chambre, étendu sur un lit, le dernier Français de Combles, un cadavre, un vieillard, sans doute trop malade pour suivre l'exode, et dont l'agonie, respectée d'ailleurs par l'ennemi, avait dû se faire au bruit du canon, des balles, et tandis que la mort guerrière fauchait tout autour tant de jeunes hommes. »

Paul Dubrulle nous dit la part du 8e régiment dans la progression au sud-est de Combles : du bois d'Anderlu à la tranchée de l'Hôpital, prise de la tranchée de l'Hôpital, prise de la ferme Le Priez, encerclement de Combles par le sud, et, après la chute de Combles, prise de la tranchée Prilip et avance sur Sailly-Saillisel. Le 8e ne connut pas la satisfaction d'entrer dans Combles, mais les régiments voisins n'y seraient pas entrés sans le beau travail qui facilita la conquête de la forteresse. Notre chroniqueur, depuis Verdun, s'est perfectionné. Il a pris goût à sa chronique et veut y donner une idée générale des opérations entreprises. De là un plus grand luxe d'explications manœuvrières, de détails topographiques, de plans. Et cependant c'est le côté humain que nous y cherchons, plus que des renseignements militaires qui, néanmoins, ne sont pas inutiles, donnent une

valeur de clarté et de raison à tant d'émouvants sacrifices. Un mois entier sous les obus, d'affreux bombardements, sept ou huit assauts meurtriers, la faim, la soif, la fatigue, et, les derniers jours, une pluie continue qui trempe les corps et amollit les âmes : voilà ce qu'il a fallu supporter. Mais, se hâte d'ajouter Dubrulle, « ces jours qui ont pesé lourdement sur nos épaules furent pourtant des jours ensoleillés : la Victoire planait sur nous. Aussi, à présent que nous sommes sortis de l'enfer, les fatigues, les dangers, les horreurs sont oubliés, et si nous ne gardions sur le cœur, comme un poids qui nous oppresse, le souvenir des bons camarades laissés là-bas, notre impression serait toute de bonheur : bonheur d'avoir humilié nos ennemis, affaibli par des défaites répétées leur force de résistance, et d'avoir libéré, pour notre part, un coin de la patrie. »

Le 5 septembre, le 8e régiment, en réserve de division, va prendre position au ravin de Maurepas. Il suit la grand'route encombrée de Bray-Maricourt : le service routier, l'ordre dans la circulation, c'est l'alimentation en temps voulu de la bataille. Puis, il faut quitter le chemin tracé, marcher dans la nuit à travers ce qui fut champ ou prairie : « le sol spongieux semblait nous aspirer. » Voici le ravin du tortillard. Le paysage, au lever du jour, apparaît effrayant. « La dévastation s'étendait sur tout le terrain à perte de vue, et répandait sur

ce coin de France une désolation intense qui étreignait le cœur. Partout le chaos ; partout le sol fouillé, retourné, constellé d'innombrables cratères. Ce sol qui autrefois, à pareille époque, était revêtu d'une belle verdure, était couvert d'un manteau blanc, d'un blanc douloureux, lugubre, désolant. Çà et là des débris informes gisaient, qui relevaient encore cette tristesse poignante : des rails fracassés se tordaient vers le ciel ; là-bas, à quelque 400 mètres, à l'emplacement de la halte, deux wagons en détresse, bousculés, éventrés ; de la halte elle-même plus rien, pas même un monceau de briques ; plus près, des caissons boches dénudés, des abris effondrés d'où surgissaient des poutres fracassées et qui exhalaient l'odeur répugnante de cadavres. » Tel sera le lieu de son séjour pendant un grand mois. Les souffrances physiques y atteindront la limite des forces humaines. Les cuisines roulantes n'ont pas pu suivre le mouvement en avant. Il n'y a pas d'eau. Les ravitaillements ne parviennent qu'au prix d'inouïes difficultés. Impossible de songer aux soins de propreté.

La chronique de Paul Dubrulle est un des témoignages les plus exacts sur l'état moral du soldat, parce qu'elle n'oublie ni ses privations, ni sa gêne, ni la cruauté de son sort, mais n'omet pas davantage sa jeunesse qui trouve le rire comme une perle dans le fumier, ni la force spéciale à supporter le malheur que donne le partage en com-

mun d'un mal collectif, ni cette notion du devoir qui, la plupart du temps, n'apparaît point et qui est tout de même au fond de chacun à l'état latent.

Cependant le 8e régiment, qui fait brigade avec le 110e, est rapproché des lignes. Son tour d'attaque va venir. Il traverse Maurepas quasi nivelé, pareil à ces villages de la Meuse, Douaumont, Vaux, Damloup, Fleury, où l'on cherche une rue, des maisons, la mairie, l'église. De l'église de Maurepas, « seule, une arche se dresse encore au-dessus d'un désordre inimaginable, d'un amas confus de pierres, de colonnes, de chapiteaux, de statues fracassées, de débris d'autel. Plus que tous les autres débris, quelques restes parlent au cœur par leur silence de mort : un crucifix mutilé qu'une main pieuse a retiré des décombres et dressé contre l'arche préservée ; il lève la tête vers le ciel et tend un regard suppliant, comme pour implorer de son Père un peu de pitié pour cette malheureuse terre de France. Deux cloches renversées au-dessus des décombres et qui, par leur grand silence, semblent protester contre cette ruine insensée ». Au sortir de Maurepas une route de terre conduit au fameux *chemin creux* où l'ennemi s'est farouchement défendu et qui est encombré de cadavres allemands noircis, gonflés, tailladés : vision d'horreur dont il faut détourner le regard. La tranchée d'où le 8e régiment partira à l'assaut de la tranchée de l'Hôpital, première étape vers la ferme Le Priez,

est creusée en face du bois d'Anderlu et court parallèlement à la route Combles-Le Forest. Elle domine le vallon. Mais la tranchée de l'Hôpital est bien éloignée. A gauche, au-dessus du bois d'Anderlu, ce bouquet d'arbres qui se détache sur le ciel, c'est la ferme Le Priez. Le sergent fourrier se rend parfaitement compte de la manœuvre à exécuter : un bataillon marchera directement sur la tranchée de l'Hôpital, un autre (le sien) opérera une conversion pour faire face au nord et appuyer sa gauche au bois de Louage. Un tel mouvement est toujours difficile à régler sur le terrain à cause de l'allongement du front, pour qu'en aucun moment la ligne ne soit rompue.

Le 11 septembre, la préparation d'artillerie commence. L'ennemi répond par un tir violent et c'est de nouveau, comme à Verdun, l'extrême tension de tout l'être, l'usure des nerfs pendant le bombardement qui se prolonge. Paul Dubrulle note cette réflexion poignante et juste : « Nous demandions à Dieu *non pas de mourir* — le passage est trop atroce — *mais d'être morts.* »

Le 12 septembre, c'est l'assaut. Le récit en est le pendant de la belle résistance de Verdun, le plus précis, le plus véridique, le plus poignant peut-être qui ait été écrit par un combattant, et un combattant seul le pouvait écrire, non pas même un combattant d'occasion, ni un débutant forcément absorbé, mais un vétéran assez vieilli sous

le harnais pour garder son calme, regarder, comprendre l'ensemble.

Dubrulle nous montre ses hommes rassemblés dans leurs parallèles de départ, tremblant sous les obus comme les feuilles sous le vent. L'heure de l'attaque vient, et les voici déchaînés eux-mêmes en ouragan. « Que pouvaient les Allemands contre une pareille masse, contre ces hommes enflammés, unanimes? Autant eût pesé un barrage de brindilles opposé au roulement d'un torrent. » Ainsi le chroniqueur rend-il sensible la force collective. Son journal posthume est publié sous le titre : *Mon régiment.* Rien de plus juste, il n'est lui-même qu'une partie d'un tout, il se perd, il aime à se perdre dans la masse anonyme qu'il compare à un être unique, terrible et douloureux.

La suite, c'est un tableau de lutte courte et sauvage, et c'est la vision glorieuse d'un ennemi innombrable tendant les bras et criant : Kamerad! Scènes de victoire, qui ont fait palpiter les cœurs d'une joie sans nom avant même de se fixer dans les yeux. Et, après avoir dit l'œuvre collective, sur ce fond éclatant Dubrulle détache quelques personnages, plus particulièrement courageux. L'assaut du 12 septembre est le point culminant de la chronique du 8e régiment. Certes, les jours qui suivent ne sont pas moins riches de succès et d'honneur : le 13 septembre, c'est l'assaut et la prise d'une nouvelle tranchée, le 14 c'est l'en-

lèvement de la ferme Le Priez. Ici se place l'épisode de la mort du commandant Broussaud. Le chef d'escadron Broussaud était un cavalier et appartenait à l'état-major. Le 13, apprenant que le chef du 1er bataillon a été blessé, il se présente au colonel et réclame ce commandement vacant. « Il était parti sans crainte à l'attaque, raconte Dubrulle, revêtu de son ample manteau foncé, qui naturellement devait concentrer l'attention sur lui et lui attirer les balles. Mais le commandant Broussaud était insensible au danger, et, sans jamais se garer, s'avançait calme et tranquille. A un moment d'arrêt, il voulut se rendre compte de la difficulté. Il se dressa donc au-dessus du parapet et, de sa jumelle, fouilla la position ennemie. Ses voisins, épouvantés pour lui, lui criaient : « Mon com-« mandant, faites attention ; vous allez vous faire « descendre ! » Et lui, paternellement, répondait : « Va, mon petit, ne t'inquiète pas pour moi ! » Insouciant, il prolongea à loisir son observation. Tout à coup deux balles claquèrent, et le commandant s'abattit lourdement. Les hommes, atterrés, se précipitèrent sur lui pour le panser. Il était mort. »

La ferme Le Priez prise, c'est Combles encerclé par le sud. Les Anglais l'encerclent au nord. Le 26 septembre, nos 73e et 110e régiments en forcent les abords ; précédées de quelques patrouilles, deux compagnies du 110e entrent résolument dans le bourg. Des mitrailleuses placées au carrefour cen-

tral interdisent tout mouvement aux unités ennemies en plein désarroi. Toute résistance locale est rapidement brisée : à 8 heures Combles est conquis et le dénombrement du butin commence : 400 prisonniers, 11 mitrailleuses, 1 500 fusils, 2 millions de cartouches, 15 000 obus de 77 et de 105, des lance-bombes et grenades, un important matériel sanitaire. Le 110e (lieutenant-colonel Le Hagre) a eu les honneurs de l'occupation de Combles, mais il ne marchandera pas au 73e qui l'a aidé et au 8e qui lui a préparé les voies le partage de sa gloire.

Combles, je l'ai dit, n'est qu'une étape sur la route de Sailly-Saillisel, nouvelle forteresse à réduire. Dès le 29 septembre, le 8e régiment se relie aux Anglais dans Combles et pousse la ligne en avant. Le 1er octobre, il s'empare de la tranchée Prilip, réalisant ainsi une avance qui surprend l'ennemi. C'est le lendemain que, dans un abri inconfortable, le sergent Dubrulle apprend sa nomination de sous-lieutenant. Il ne dissimule pas son plaisir. Dans le succès collectif, il a son motif personnel. Mais tous les visages, malgré la misère des lieux et la fatigue, sont illuminés d'un reflet de victoire. Un peu plus tard, au cantonnement de repos, le 8e régiment reçoit sa deuxième citation et la fourragère. Et le livre du fourrier devenu officier s'achève sur cet hommage rendu au régiment, comme s'il ne pouvait mieux finir que sur une page consacrée à l'honneur du 8e.

V

Le 4 octobre, m'écrit un camarade de Dubrulle, « ce fut la relève des squelettes, l'embarquement pour la Champagne ». Le régiment avait connu les limites des forces humaines ; il n'avait supporté de telles fatigues que soutenu par la pensée de vaincre. C'est en Champagne, dans un secteur de repos, que le sous-lieutenant Dubrulle se mit chaque soir, dans un abri, au récit de la bataille de la Somme. Il s'éclairait avec une lampe à pétrole qui était devenue quasi légendaire. Travailleur acharné, en dehors du service, s'il n'écrivait pas, il lisait. Le nombre d'ouvrages qu'il a parcourus est incroyable : études sur l'histoire de l'Église, romans où sa psychologie se plaisait à la discussion des caractères et dont il ne goûtait rien tant que le naturel et la sincérité. L'hiver et le froid viennent : le P. Dubrulle, son livre et sa lampe à pétrole ne font qu'un.

En janvier il suit des cours d'officier, puis au début de février vient reprendre son poste au secteur de Champagne. Ses lettres privées nous donnent quelques détails sur son genre de vie :

8 février 1917.

Me voici en tranchées depuis trois jours : la situation n'y est pas très gaie. Il y fait un froid de Sibérie, et mes pauvres hommes souffrent terriblement. Mon abri est solide, mais il manque totalement de confortable : en guise de lit un paillasson suspendu sur des treillis en fil de fer, pas de poêle. Je me réchauffe un peu au moyen d'un bouteillon que j'emplis de braise, je risque ainsi de ne pas me réveiller, mais que voulez-vous ? Un peu plus tôt ou un peu plus tard il faut mourir. Une différence de quelques minutes importe peu...

20 février 1917.

Nous sommes toujours au même endroit, au bon endroit. Le dégel a continué et à présent nous sommes dans l'eau et la boue. Nos tranchées et boyaux, creusés dans une terre très friable, se sont éboulés. L'eau qui provient de la neige y est descendue : eau et terre ont constitué une boue liquide terrible. Nous ne pouvons faire deux pas sans nous enfoncer jusqu'aux genoux. Aussi jugez de notre situation depuis six jours : j'ai les pieds continuellement mouillés, donc froids, tellement froids que je ne les sens plus. C'est un miracle que l'on puisse vivre ainsi. Mais nous sommes soldats, il est vrai, nous ne sommes plus dominés par les conditions des vulgaires mortels ; un civil mourrait certainement en un jour. Les Boches se sont calmés : visiblement ils désirent que nous les laissions en paix, mais l'artillerie qui est arrivée très nombreuse ne leur laisse aucun moment de répit...

Le calme de l'ennemi est un stratagème, car le 19 février, après un bombardement subit et effroyable, il attaque avec une extrême violence sur Maisons-de-Champagne et le 208e subit de lourdes pertes. Le 8e doit le secourir. Le sous-lieutenant Dubrulle sort calmement de son abri avec sa section qu'il conduit à la contre-attaque. Jusqu'au 25 le combat se prolonge avec des chances diverses. Puis la division est mise au repos.

Le capitaine Belmont qui devait être tué le 28 décembre 1915 à l'Hartmannsweillerkopf, reçut le jour de Noël précédent un obus de 130 sur son abri : ayant presque miraculeusement échappé à la mort, il y voyait un avertissement. Le 27 mars 1917, le P. Dubrulle est pareillement averti, mais il prend la chose gaiement, car le hasard veut qu'il fût absent de son logis écrasé. Sorti de Verdun et de la Somme, il ne donne plus d'ailleurs grand'chose de sa vie, sauf à en faire l'offrande volontaire :

29 mars 1917.

Je viens de courir une petite aventure qui vous intéressera sans doute. J'habitais ces jours derniers un petit village, assez éloigné du front, mais où les Boches s'amusaient cependant à lancer quelques obus. Mon domicile était auprès de l'église, à côté d'un carrefour, juste en face d'un grand pont. Il était donc tout désigné pour « récolter ». Cependant j'y vivais tranquillement.

Il y a deux jours, je me trouvais à la popote, lorsque nous entendîmes quelques éclatements. Nous laissâmes passer l'orage, puis nous redescendîmes vers notre logis. En cours de route nous rencontrons notre commandant qui nous crie : « Mais vous ne semblez pas vous douter qu'un obus est tombé chez vous ! — Pas possible ! » Et comme il n'en était pas à la première blague, nous n'en fûmes point émus. Quelques pas plus loin nous tombâmes sur notre colonel qui nous dit : « Il y a un obus chez vous. Allez donc voir ! » Nous nous précipitâmes. Quel tableau ! A la place de notre chambre, un grand trou, sur le parquet un énorme tas de décombres et de débris. Je cherche à distinguer quelques-uns de nos meubles, table, lit, cantine, tout avait disparu. Il ne me reste plus rien, pas une chemise, pas un mouchoir. D'un seul coup, j'étais réduit à la pauvreté absolue. Vous croirez peut-être que je me suis lamenté devant les débris de ma fortune ? Eh bien, pas du tout. J'ai ri tout simplement de l'étrangeté de ma situation, et j'ai ri de bon cœur, je vous assure. J'ai bien entrevu cette terrible réalité que si l'obus était arrivé une heure auparavant, je n'eusse plus été qu'un tas de chair sale, mais ce fut tout simplement pour remercier la Bonne Providence d'avoir bien choisi son moment. Et mon calme n'en fut pas troublé. Remerciez bien à votre tour Notre-Seigneur de m'avoir ainsi préservé : j'ai couru un terrible risque...

De Champagne, le 1er corps fut amené sur l'Aisne pour prendre part à la grande offensive d'avril. Il devait opérer devant Craonne et Corbény. La tâche serait rude : le plateau de Craonne forme une sorte de falaise au-dessus du large vallon où coule le fleuve. Cependant le moral des troupes était

merveilleux. Une fois de plus l'admirable force d'élan français allait s'affirmer, et dans des conditions particulièrement difficiles. Le sous-lieutenant Dubrulle, dressé par la guerre, se rendait compte de ces difficultés : dans les heures d'attente ses camarades remarquaient son silence, il ne semblait pas partager leur assurance, il préférait se taire. La veille de l'attaque il fit au prêtre fidèle qui était son confident ses recommandations suprêmes. Mais le jour même, sa section qui se confiait à lui le vit joyeux et serein. C'est ainsi qu'il partit.

***

La 2e division devait avancer sur Craonne et, plus à l'est, sur Corbény. Elle s'empara aux ailes de deux lignes de tranchées, malgré les mitrailleuses qui, des bords du plateau, foudroyaient les fantassins, mais son centre ne put progresser.

Plus tard, un peintre de batailles retiendra, parmi les épisodes de cette formidable et pathétique offensive de l'Aisne, celui du bataillon marocain qui escalada, le 16 avril, les pentes du Chemin des Dames, atteignit le sommet et là, se mettant à genoux, entonna la prière à Allah. Mais aux passionnés de vie intérieure, le 110e et le 8e, régiments jumeaux unis par Verdun et la Somme, offrent, dans ces mêmes journées, des trésors religieux qui, pour être plus discrets, ne sont pas moins riches d'émotion.

Au 110e, la tradition orale que j'ai recueillie toute fraîche, célèbre les deux aumôniers qui se succédèrent dans la mort. L'un était sergent-major, l'autre brancardier; ils ne remplissaient que par surcroît l'office d'aumôniers. Le brancardier, l'abbé Anthenès, professeur au collège de Dunkerque, fut tué le 15 avril, veille de l'assaut, dans l'accomplissement même de son devoir de prêtre. C'était un saint qui ne vivait que pour secourir les blessés, assister les mourants, ensevelir les morts. Dans la bataille de la Somme on le voyait partir tout seul, après les actions, sans aucun souci des obus et des balles, avec une pioche et des croix de bois dans les bras. Il allait recueillir les cadavres et bénir la terre qui les recevrait. Le régiment n'a pas laissé un seul mort à l'air, le brancardier Anthenès ne l'eût pas permis. Habituellement il ne fumait pas. Quand ça chauffait, il allumait une cigarette afin d'avoir l'occasion d'offrir son paquet plus naturellement. C'était un homme qui songeait aux plus petites choses comme aux plus grandes. Il avait été cité au corps d'armée, mais il ne travaillait pas dans les citations. Donc, le matin du 15 avril, comme les artilleries écrasaient le sol, il apprit qu'un agent de liaison venait d'être tué près du poste de commandement du colonel. Il se mit aussitôt en marche avec une croix de bois, rendit les derniers devoirs au mort, et, comme il tenait la croix des deux mains pour la

planter en terre, un obus éclata près de lui et le tua sans délier l'étreinte des doigts sur la croix.

Or il n'y avait qu'un autre prêtre dans le régiment, un petit Basque nommé Lacroutzet. A vrai dire, il fallait connaître son caractère sacerdotal que nul n'eût soupçonné : joueur de pelote, braconnier ou contrebandier, oui, mais curé, allons donc ! C'était le modèle des troupiers : toujours astiqué, reluisant, pimpant et gai, champion de lancement de grenades, hardi, trapu, prêt aux reconnaissances périlleuses, le premier à l'assaut, le dernier au retour. Sergent fourrier pendant la bataille de la Somme, comme Dubrulle, aux pires jours de misère, tenez, le lendemain de Combles, alors que tout le monde était couvert de terre, dégoûtant, les joues salies et une barbe de quinze jours, on le vit surgir avec des molletières intactes et le visage rasé, rasé comme un cabot, de si près que la peau en était bleue.

— Rasé, fourrier? lui crie-t-on.

— Parbleu ! un lendemain de victoire.

Avait-il, à défaut d'eau, trempé son blaireau dans un quart de vin, comme le colonel Macker avant de partir à l'assaut du Bois des Corbeaux?

A Combles il avait fait mieux encore. Il entre avec sa compagnie dans la forteresse ruinée que les Boches s'obstinaient à défendre. De la main gauche — il tirait aussi bien de la gauche que de la droite — il lançait des grenades et, quand il avait

causé chez l'ennemi de beaux dégâts, il se précipitait sur les mourants qu'il avait faits pour leur donner l'absolution. Cependant ce petit homme terrible perdait tout son aplomb dès qu'il entreprenait de dire la messe. Alors, on le voyait presque tremblant, avec une figure toute illuminée.

Le colonel l'avait nommé sergent-major, ce qui excita sa colère :

— Ah ! non, mon colonel, trop de papier, j'aime mieux une section.

En qualité de sergent-major, il devait rester au train de combat pendant l'attaque. Le soir du 15 avril — donc la veille de l'offensive — il apprend la mort d'Anthenès. Aussitôt il écrit au colonel et fait dare-dare porter sa lettre par une corvée : « Mon colonel, disait-il à peu près, je demande à rendre mes galons de sergent-major et à redevenir simple brancardier. Mon camarade Anthenès a été tué, je suis le seul prêtre désormais dans le régiment. Ma place est au feu avec mes camarades... »

Ces prières-là ne se refusent guère. Le colonel l'autorise à rejoindre. Il se met en marche la nuit même et rattrape les brancardiers. Comme son bataillon, le 16 au matin, s'engouffrait dans la tourmente, il sort de son poste :

— Où vas-tu? lui demandent les camarades. Tu vois bien qu'il y a des barrages. Attends : nous irons après.

Il se tourne vers eux, tranquillement, et il leur

dit, et personne n'a plus entendu le son de sa voix :

— Vous, vous devez attendre ; mais moi, on m'attend.

Il s'avança seul et il mourut.

***

Le 110e honore Anthenès et Lacroutzet. Le 8e a perdu le sous-lieutenant Paul Dubrulle, *prêtre en temps de paix.* A l'heure fixée, il entraîna sa section. Tout de suite elle fut repérée par l'ennemi qui attendait l'attaque et décimée par un feu de mitrailleuses et d'artillerie. Il marcha quand même, tirant ses hommes. Au moment où il prenait pied dans la tranchée allemande, une balle l'atteignit à la tête. Il tomba et ne se releva plus. Au prix d'extrêmes difficultés, son corps fut ramené à l'arrière. Le visage intact avait gardé une admirable sérénité. Il repose dans un cimetière militaire, près du poste Monaco. Suivant son désir cette épitaphe composée par lui est inscrite sur la tombe : *Hic jacet Paul Dubrulle, sacerdos societatis Jesu qui libenter sanguinem pro Deo et libertate fudit.* Aucune mention de son grade. Il ne se souvient plus que de Dieu dans la mort. Mais il a donné son sang pour la *liberté* du monde, et le 8e régiment a perdu en lui le chroniqueur de sa douleur et de sa grandeur militaires.

Le sous-lieutenant Paul Dubrulle figure aux

archives de son régiment avec cette dernière citation qu'a voulu rédiger lui-même le colonel Roubert :

Mort pour la France. Officier animé de la foi la plus ardente. Modèle d'abnégation et de devoir, adoré de ses hommes. Tué d'une balle au front en entraînant avec ardeur sa section à l'assaut, sous les rafales des mitrailleuses ennemies, le 16 avril 1917.

Depuis lors, son régiment vient encore de montrer le même esprit de sacrifice, le même dévouement aux volontés de la patrie et le même élan, au cours de la nouvelle bataille des Flandres engagée le 31 juillet (1917) par l'offensive franco-britannique. Le général Lacapelle, commandant le 1er corps, rendait le 11 octobre (1917) à la 2e division cet hommage :

Le général commandant le corps d'armée porte à la connaissance des troupes du 1er corps le magnifique succès que viennent de remporter leurs camarades de la 2e division.

D'un seul élan, les 8e, 208e et 110e régiments ont enlevé leurs objectifs et porté notre ligne deux kilomètres plus en avant. Quatre cents prisonniers, trois canons, vingt-huit mitrailleuses et un abondant matériel sont le gain de cette matinée de combat,

Rien n'a résisté à l'ardeur indomptable de nos régiments. Les aveux des prisonniers attestent le mal

qu'ils ont fait à l'ennemi, la désorganisation, la terreur qu'ils ont jetées dans leurs rangs. Un officier boche déclarait que l'attaque avait été foudroyante.

Par contre, nos pertes sont très faibles.

Faisant suite à nos succès du 31 *juillet, des* 16 *et* 20 *août, la journée du* 9 *octobre vient encore consacrer la réputation du* 1er *corps aux yeux de nos Alliés, de la France entière.*

Le général commandant le corps d'armée tient à rendre hommage à l'élan et à la bravoure des fantassins qui menèrent l'attaque, à la valeur et au dévouement inépuisable des artilleurs qui l'ont préparée, à l'habileté des chefs qui la dirigèrent.

La 2e *division a montré ce que l'on peut attendre de troupes vigoureuses, animées de la volonté de vaincre, de l'enthousiasme patriotique, de confiance en elles-mêmes et dans leurs chefs.*

Et maintenant, que les gains soient maintenus. Aucun pouce de terrain ne doit être cédé aux contre-attaques boches : la 2e *division ne recule jamais!*

Le général Anthoine, commandant la Ire armée, quelques jours plus tard (21 octobre 1917) définissait en personne l'action offensive des 8e, 110e et 208e régiments au cours de cette mémorable journée du 9 octobre :

Le fait d'avoir exécuté dans la nuit, en dépit d'un terrain et d'un temps exécrables, leur marche d'ap-

proche pour prendre leur formation de départ, démontre une troupe où tous voulaient *être à l'attaque menée par des cadres de premier ordre.*

Entamer ensuite l'action, après une telle nuit d'orage diluvien, par le franchissement, dans une vallée marécageuse, d'un cours d'eau gonflé et débordé, constituait une difficulté qui aurait arrêté bien des infanteries.

Les trois régiments n'en ont pas moins exécuté la progression prévue intégralement, manœuvrant en toute régularité pour faire tomber les îlots de résistance.

Ils ont enfin maintenu contre les contre-attaques la position conquise.

Si j'ai cité ces deux documents postérieurs à la mort de Paul Dubrulle, c'est dans l'intention de me conformer aux dernières volontés de l'historien du 8e. Il a aimé et célébré son régiment. Un régiment n'est pas composé que des soldats qu'il met en ligne. Il combat à l'ombre de ses morts. Son esprit et sa force de résistance sont faits pour une part des sacrifices de ceux qu'il a laissés en route. Le corps est couché sous la terre, mais les camarades ont emporté le cœur.

Henry Bordeaux.

Septembre-octobre 1917.

DANS LA FOURNAISE
DE VERDUN

I

LA DERNIÈRE BARRIÈRE
(26-29 FÉVRIER 1916).

Le 26 février 1916, dans la soirée, l'anxiété était grande au nord de Verdun. Sous un déluge d'obus, les Allemands avaient écrasé, durant la journée, le régiment qui défendait la croupe d'Haudromont. La nuit venue, les misérables débris de cette belle troupe avaient dû évacuer la position. La trouée était faite, la route de Verdun ouverte.

Ce même jour, d'autre part, les Allemands étaient parvenus, un peu plus à l'est, aux débris du fort de Douaumont. Dans la soirée, escomptant sa double victoire, l'empereur, par le télégramme lyrique que l'on sait, annonçait à ses sujets la chute imminente de l'imprenable forteresse et allumait dans leurs cœurs un enthousiasme immense, avec des espoirs sans bornes.

Chez nos chefs, l'anxiété était grande : pour nous, modestes troupiers, nous étions dans une ignorance complète de la situation réelle, et

nous avions passé la journée dans une sorte d'indifférence, et même dans une certaine tranquillité.

Amenés avant la pointe du jour dans un bois situé sur le flanc d'un vallon, nous formions (nous l'avons appris depuis) la réserve des troupes qui luttaient ce jour-là. Nous n'avions donc, en attendant le moment d'intervenir, qu'à contempler le spectacle.

Il fut vraiment intéressant, et, pour notre premier jour de guerre vraie, d'une guerre de mouvements et plus seulement de positions, nous fûmes servis à souhait. Un régiment tout entier de 75 était aligné en plein air derrière la crête que nous avions devant nous. Dès le matin, les canons se mirent à donner avec entrain. Dans quel but précis se multipliaient ces coups rageurs formant, au-dessus de nos têtes, un grondement ininterrompu? Tir de barrage? Tir de démolition? Tir contre l'infanterie? Nous ne le sûmes jamais, et, du reste, nous ne cherchâmes pas à le savoir : le soldat n'est pas curieux! En tout cas, ce tir gênait les Allemands, car bientôt leurs marmites arrivèrent drues. Nous entendions le sifflement avertisseur, lent d'abord, puis s'accélérant rapidement, et, lorsque le sifflement était encore au-dessus de nos têtes, nous apercevions soudain, sur le flanc opposé, un sursaut, une

flamme, un gros nuage noir et ensuite, longtemps après, nous parvenait une secousse formidable. Nous vîmes ainsi les obus fouiller la croupe, avancer, reculer, battre à droite, à gauche, mais sans parvenir jamais à l'endroit où nous savions être les 75. Et toujours ceux-ci, acharnés, de leur voix rauque de dogues impatients, ripostaient aux longs abois des grosses pièces de l'ennemi. Constatant leur insuccès, les Allemands envoyèrent à cinq reprises des avions pour redresser leur tir. Leurs obus se rapprochaient un peu, mais jamais ils n'atteignirent nos artilleurs.

Nous passâmes ainsi la journée à compter et à apprécier les coups. Sans deux obus qui s'égarèrent dans nos rangs et y firent quelques victimes, nous eussions été plutôt divertis par le spectacle.

Le soir vient. Que va-t-on faire? Grave question, bientôt résolue. Nous allons coucher au bivouac pour garder le passage d'un ravin donnant sur la Meuse. La mesure était significative, mais nous n'y entendîmes rien.

A part une section qui doit veiller, nous dressons donc nos tentes sous les sapins, et nous nous endormons dans une quiétude parfaite. Brusquement, à neuf heures, branle-bas et ordre de départ. Il paraît que l'on va « occuper » ou « creuser » des tranchées, on ne sait

au juste. Je recueille bien, du commandant Gaby, ce mot énigmatique : « Nous allons relever le N^{e}, — ou les Boches » ; mais décidément mon intelligence est fermée, je ne comprends pas.

I

Nous marchons. Étape interminable et lugubre! Nous sinuons dans des vallons, à travers champs, dans des ravins; nous longeons des voies de chemin de fer; nous trébuchons sur des corps de chevaux morts, nous tombons dans des trous de marmites. Mais voici le canon bien proche! Ses obus ont l'air de nous chercher. Ils éclatent à droite, à gauche de la route. Heureusement ils n'ont garde de tomber juste. Un réflecteur, là-bas, sur notre droite, fouille la nuit. Pourvu que son pinceau ne s'arrête pas sur nous! Jamais encore je n'avais vécu nuit aussi sinistre. Les cœurs sont serrés.

Enfin nous arrivons à une ferme. Un homme de ma compagnie, originaire des environs, me la nomme. Je me souviens l'avoir vue sur la carte. Je « réalise » donc la situation et je vois enfin à peu près où nous allons.

La marche continue, morne et lente. Nous

nous engageons dans un ravin aux bords escarpés et boisés. Là nous devons défiler un à un, à la file indienne, le long d'un sentier improvisé. Quelle fatigue! Il faut monter, descendre, se dépêtrer des taillis, se hâter pour ne pas perdre la file. Il faut se garer des branches qui nous cinglent le visage, de l'eau qui gicle sous nos lourds souliers. L'obscurité est complète. Nos yeux, fatigués par trois nuits sans sommeil, cherchent en vain à la sonder. Ils perçoivent quelques vagues linéaments et aussitôt ils « construisent » les objets les plus fantastiques. Pour mon compte, je vois des maisons, des animaux, des hommes, qui s'évanouissent lorsque j'en approche.

A chaque instant des fusées s'élèvent, jettent subitement leur clair de lune éphémère, puis s'éteignent, nous laissant dans une obscurité plus complète. Sans discontinuer, le canon tonne sourdement, à tous les points de l'horizon. Devant nous, à courte distance, de nombreux départs. Des marmites viennent éclater sur les lèvres du ravin. Sommes-nous protégés par les pentes abruptes, ou bien les Allemands sont-ils simplement maladroits?

Mais une odeur étrange nous prend à la gorge. On dirait l'odeur de cadavres. Où sommes-nous donc? Et que sont ces taches étranges, indécises, que je vois là, sur le bord du

sentier? J'écarquille les yeux, qui « construisent » toujours. Je fais effort pour ne voir que le réel. J'approche. On dirait d'un homme étendu, les jambes écartées : un cadavre! Un frisson d'horreur parcourt mon corps. Et cette tache-là? Tiens, elle a remué! C'est un blessé, couché sur un brancard, recouvert d'une toile de tente. En voici encore un, encore un, et encore d'autres. Que font-ils là? Pourquoi les brancardiers ne sont-ils pas avec eux? Sans doute ils ont commencé leur tâche et vont revenir. Soudain, de la profondeur du bois monte un cri lamentable : « Brancardiers! brancardiers! » L'horreur est intense. Je voudrais courir au secours de ces malheureux, mais je dois me hâter pour ne pas perdre la file. Le cœur serré, je m'éloigne.

Nous reprenons la marche et de nouveau, tout en luttant contre un sommeil de plomb, écrasant, insurmontable, nous heurtons le sac de notre devancier, nous butons, nous pataugeons. Enfin nous voici dans une large clairière. Les compagnies qui nous précédaient s'y sont massées et déjà tout le monde dort. Il gèle; peu importe. Avant tout, dormir! Je m'étends et instantanément je tombe endormi. Bien vite pourtant je me réveille, glacé jusqu'aux moelles. Je fais quelques pas pour me réchauffer, puis, de nouveau, dormir!

Quatre heures du matin. Debout! J'entends le commandant qui indique à mon capitaine les emplacements à prendre. Que va-t-on faire?

Nous partons. Nous débouchons dans un autre ravin, beaucoup plus large, perpendiculaire au premier. Voici une route. A la bonne heure! Nous en avons assez de marcher sous bois. La compagnie prend la route; je la précède. Bientôt le capitaine me donne l'ordre de rassembler les agents de liaison et de l'attendre à un endroit déterminé, pendant qu'il va diriger les sections.

J'ai ainsi un moment de répit. J'en profite pour inspecter la position. Voilà devant moi la croupe de la ferme d'Haudromont où nous devons « occuper » des tranchées. C'est une croupe massive, bien arrondie, une de ces croupes qui font le désespoir du soldat. Il en voit devant lui la crête, à dix pas, et puis il la voit s'éloigner à mesure qu'il monte. La forme de cette crête devait plus tard nous sauver, en nous mettant à l'abri des coups de l'artillerie; mais alors je ne soupçonnais pas cet avantage.

Par ailleurs, cette croupe est bien mal entourée. Elle est bordée par des ravins profonds au sud, à l'est et à l'ouest, et pour accéder à cette position, en venant du sud, il n'y a que deux autres ravins. L'ennemi pourra donc couper nos communications, quand il le voudra.

Spontanément, se présente à mon esprit le mot fameux d'un des généraux qui présidaient à notre désastre à Sedan, lorsqu'il vit l'entonnoir où nous devions nous faire encercler. « Ici, c'est bien pis, c'est une souricière! Si l'ennemi est audacieux et intelligent, il fera de nous ce qu'il voudra. »

Je ne m'attarde pas, bien entendu, à ces pensées déprimantes. Du reste, je n'ai pas de temps à perdre en rêves. J'ai rassemblé mes agents de liaison; à présent, je dois retrouver mon capitaine. Je laisse mes hommes à leur poste et j'avance sur la route vers l'ouest. A travers la demi-clarté de l'aube encore lointaine, un spectacle navrant s'offre à mes regards. J'ai devant moi les signes manifestes d'une retraite précipitée : voitures abandonnées, gros mortiers, affûts, caisses de projectiles, un cheval mort. Plus loin, un cheval vivant, immobile sur le bord de la route, l'œil morne et désespéré. J'en ai pitié, je le flatte, je le caresse. Il reste insensible. Je prends la corde de son licol pour l'emmener; il refuse de bouger. Je tire, il résiste. J'use de la force, des menaces, de la persuasion. Rien n'y fait. Découragé, je l'abandonne à son malheureux sort et je m'éloigne.

Quelques pas plus loin, je bute sur des cadavres : immédiatement, dans la demi-obscurité, j'en vois ou j'en devine une trentaine. Ils sont

là, étendus, raides et grimaçants, dans toutes les positions. J'inspecte les numéros : il y en a de quatre ou cinq régiments. Que signifie ce mélange?

Soudain j'entends un cri étouffé, lointain. « Qui est là? » Longtemps après, un autre cri. Cette fois, je devine : « A boire! — Où êtes-vous? » La voix reprend : « A boire! » J'avance dans la direction présumée, mais ne vois rien. De nouveau j'appelle : « Où êtes-vous? » La voix, cette fois, semble sortir de terre. Je cherche au hasard et bientôt je trouve des gourbis creusés dans le flanc de la croupe. J'y découvre une vingtaine de blessés. Ils étaient là depuis trois jours, laissés aux soins d'un brancardier, qui s'était dévoué pour rester avec eux. Ce spectacle était si navrant que les larmes me montent aux yeux. Je partage entre eux mon bidon d'eau, et, après quelques paroles d'encouragement, après avoir promis de leur envoyer les brancardiers de mon régiment, je continue mon exploration.

Pas de capitaine. Sans doute, il est monté sur la croupe. Je grimpe donc la côte. Je montais péniblement, poursuivant la crête toujours fuyante, lorsque deux fusées vertes s'élancèrent dans le ciel au-dessus d'un bois à 200 mètres en avant. « Tiens! les Allemands et leur

machinerie! » pensais-je; et soudain le voile se déchira. La parole du commandant Gaby : « Nous allons relever le Nᵉ, — ou les Boches, » se présenta à mon esprit, et je vis clairement la situation : il n'y avait plus personne devant nous. Nous sommes en contact immédiat avec l'ennemi. La lutte avait été horrible les jours précédents, et aujourd'hui c'était à nous à en supporter tout le poids.

Le moment était sérieux; il n'y avait pas de temps à perdre. Rejoignons au plus tôt notre capitaine, qui doit avoir besoin de mes services.

Pendant que j'étais à la recherche de ma compagnie, celle-ci avait gravi la pente. Elle marchait en sections déployées, chaque section précédée à distance par une patrouille. Bien vite, le contact avait été pris sur toute la ligne. Le capitaine marchait avec la patrouille du centre. Il connaissait la gravité de la situation et pourtant il avançait avec une indifférence superbe, les mains gantées, le revolver dans l'étui. Soudain, de derrière un arbre, un Allemand lui crie : « Halte là! Rentez-fous! » Au lieu de se rendre, le capitaine, en poussant une exclamation énergique, fait un bond de côté. La patrouille française, un instant interloquée, s'élance. Il n'y a plus rien.

Sur la gauche, le sergent G... commandait

la patrouille. Sans se douter de rien, il tombe, avec ses quatre hommes, sur une trentaine d'Allemands, petit poste ou reconnaissance. Mais son allure est si décidée, il commande d'une voix si tonitruante : « Allons, les gars, foncez là-dessus! » que les Germains sont pris de peur et détalent à toutes jambes. C'est alors que les fusées vertes furent lancées. Sans aucun doute elles annonçaient la présence de l'ennemi.

Aussitôt la fusillade se déclanche. Les nôtres continuent courageusement à progresser, malgré le crépitement des balles, jusqu'à la ligne fixée, un peu en deçà de la crête. Nos hommes, d'abord surpris de ce contact rapide, se remettent vite de leur émotion. Aussitôt arrivés à leur emplacement, ils se constituent en équipes de deux : pendant que l'un creuse hâtivement un trou pour se mettre à l'abri, l'autre épie l'ennemi avec le sérieux et le calme du chasseur qui, aussitôt qu'il perçoit un mouvement, vise et tire.

Guidé par les coups de feu et le grincement des outils, j'ai vite fait de rejoindre le poste du capitaine, à une cinquantaine de mètres en arrière de la ligne. Aussitôt le service me prend : il faut reconnaître l'emplacement des sections, faire rectifier la ligne, transmettre des ordres de détail.

Deux fusées rouges : les Allemands deman-

dent du renfort. En attendant, de-ci, de-là, ils nous envoient quelques coups de feu, auxquels nous répondons copieusement. A plusieurs reprises, ils tentent même d'avancer : on entend alors toute une série de grognements, « de vrais cris d'animaux, » me diront les hommes, et en s'encourageant ainsi bruyamment, ils s'élancent. Nos tireurs calment vite cette ardeur, et ils retournent un à un à leur premier emplacement en s'effaçant, d'arbre en arbre. Plus d'un est abattu en route.

Leur infanterie est impuissante : le 77 se met alors de la partie. Malheureusement, les premiers coups tombent juste en face, à la grande gaieté de nos hommes qui rient de bon cœur et décochent à leurs vis-à-vis des plaisanteries salées.

Deux fusées blanches : invitation aux artilleurs à prendre garde et prière d'allonger le tir. En effet, quelques instants après, les obus tombent plus loin, beaucoup plus loin. Nous sommes protégés par la courbe du terrain. Le 77 ne pourra rien contre nous.

Une heure environ se passe, coupée d'épisodes variés. A sept heures trente, notre attention est réveillée, subitement la fusillade devient violente. C'est un crépitement de grêle. Les mitrailleuses se sont mises de la partie et crachent à la vitesse maxima. Au-dessus des têtes, à nos

côtés, les balles sifflent, bourdonnent, ricochent! C'est un tintamarre infernal, multiplié à l'infini par l'écho des bois et des ravins qui le renvoient en vagues assourdissantes. Les renforts ennemis venaient d'arriver et ils donnaient. Le spectacle était beau, mais ce qui était beau par-dessus tout, c'était l'attitude des hommes.

Je fus saisi immédiatement par cette beauté et porté très haut, bien au-dessus des misères de la vie quotidienne. Je sentais au fond de moi que je vivais un des grands moments de ma vie, un moment d'épopée, où l'on sort pour tout de bon de l'égoïsme et du terre à terre, au service des grandes causes. Dans mon exaltation, je n'en continuais pas moins à observer, à admirer mes hommes. Qu'ils étaient beaux! Ils se trouvaient à une heure des plus critiques, avec, en face d'eux, un ennemi en force, sûr de lui, puissamment outillé, et ils demeuraient dans un calme complet. Je les voyais devant moi tirer avec assurance, un peu vivement, sans doute, mais sans précipitation. Ils causaient entre eux, se passaient les indications utiles, plaisantaient même. On se serait cru à l'exercice, à part cette noble élévation de l'âme que l'on ne retrouve qu'au feu.

Beaux aussi, les gradés, et vraiment l'âme de ce corps multiple. Ils étaient tous debout, der-

rière leurs hommes couchés. Le brave adjudant S... fait les cent pas derrière sa section, sans paraître entendre les balles qui le frôlent; l'aspirant L..., un jeune de la classe 15, reçoit le baptême du feu, mais ne perd rien de sa jeune gaieté; le sergent V... plaisante gaillardement et donne, du haut de son insouciance du danger, des conseils de prudence; le sergent L... garde sa bonhomie savoureuse.

J'étais confondu. Ces héros qui jouaient avec la mort, c'étaient ces hommes que le trantran de la vie m'avait révélés comme de bien braves gens, sans doute, mais que je n'eusse jamais pensés capables d'un tel oubli d'eux-mêmes. Parfois, j'avais même cru constater, chez l'un ou l'autre, à telle ou telle heure, une certaine langueur de patriotisme, déploré du moins des aspirations trop matérielles. Comme je les appréciais mal, et comme ils se connaissaient peu!

La fusillade continue. Bien vite, de mauvaises nouvelles nous parviennent. Les ravitailleurs nous annoncent : « Un tel est tué, un tel blessé », et chaque fois, c'est un serrement de cœur douloureux.

Puis un moment d'accalmie. J'en profite pour passer en première ligne, afin de donner une absolution aux mourants, et de réconforter les blessés.

J'y recueille des détails épiques. Le soldat Lescroart vient d'être tué. Il s'est affaissé en criant, du ton d'une simple constatation : « Na, Lescroart, il est mort. » — Le caporal Wartel est atteint d'une balle à l'œil gauche au moment où il visait. Il a le crâne traversé. Il se lève, accourt vers son lieutenant, lui rend compte : « Mon lieutenant, je suis mort! Prenez mon porte-monnaie et mes papiers; » et il tombe raide.

Je circule çà et là. Les morts sont encore dans les rangs. Mais leur présence n'épouvante pas, ne refroidit même pas les hommes. Non qu'ils soient insensibles! Je vois bien à leurs paroles qu'ils souffrent de perdre leurs camarades, mais ils sont emportés par la grande pensée de la France à défendre. Ils sont tout entiers à l'action. Les uns pansent leurs camarades blessés; d'autres approfondissent hâtivement un rudiment de tranchée. D'autres guettent l'ennemi, et ils sont vraiment intéressants. Ils ont organisé des concours de tir. Associés par petits groupes de cinq, six ou sept, ils observent attentivement. Tout à coup, l'un d'eux a aperçu un Allemand grimpé dans un arbre. Aussitôt, le guetteur est signalé à l'attention générale : « Ravise là! — Tu vois? — Laisse, c'est à moi de tirer! » L'homme vise lentement et tire. Manqué! « A moi, maintenant, » s'écrie un autre, et il vise à son tour. Pan! l'observateur

dégringole, la tête la première. — « Bravo, s'écrient les témoins. Vive P...! » Et le jeu tragique continue, parmi le sifflement des balles qui nous frôlent. Je poursuis ma tournée. Je trouve un brancardier allemand tué, mais c'est un faux brancardier, il a un fusil à son côté et un revolver dans sa poche...

Ma tournée est finie. Je respire un peu, pas longtemps. A huit heures, déchaînement soudain et bien plus brutal encore que le précédent. Le sergent L..., chef de la 4e section, en épiant pour le « concours de tir », à travers les arbres, à 50 mètres en avant, soudain, a vu l'ennemi s'avancer en colonnes par quatre. Les Allemands marchent fièrement, avec la morgue de l'*Uebermensch*. Ils poussent de nouveau leurs grognements et leurs cris. Un officier, sans doute pour nous effrayer, crie en français : « Paonnette au ganon ! » Le sergent, sans perdre la tête, pousse le cri d'alarme et en même temps l'on voit déboucher d'autres colonnes massives, sans fin, dont la queue se perd derrière la crête.

Le spectacle est effrayant. Un frisson affreux secoue les corps, mais immédiatement, comme mues par un déclic, les âmes se haussent, se font obéir, et nous vivons une heure d'épopée. Spontanément, sans commandement, les hommes se sont tous levés, et je les vois devant

moi, debout, mince cordon que la furie teutonne va emporter, ce semble, en un clin d'œil. Mais pas un n'hésite et ne tourne la tête en arrière pour mesurer, à l'avance, le chemin de la fuite. Droits, bien campés sur les jambes écartées, ils « tirent dans le tas » et font correctement les mouvements réglementaires, comme au stand, à part la vitesse. La cible est si proche qu'il est inutile d'ajuster les coups.

La fusillade fait rage. De nouveau, les mitrailleuses se sont mises en branle et les bois nous renvoient leurs tic tac furieux. L'onde d'enthousiasme a gagné l'arrière. Mon capitaine envoie chercher la compagnie de renfort qui attendait dans un pli du terrain. Elle monte de suite et les hommes arrivent en ligne, le dos courbé, le cou tendu en avant, la baïonnette menaçante. Ils sont sérieux; quelques-uns même halètent, bien excusables. Jusqu'à présent ils étaient à l'abri, et c'est leur premier contact avec la mort. Mais ils sont ardents, décidés; on le voit au brillant de leurs yeux. Et quels beaux officiers ils ont! Le lieutenant Le B..., un saint-cyrien imberbe de la promotion de Montmirail, arrive en plaisantant : « Ils exagèrent, ils exagèrent! » et cela est dit d'un ton tellement jovial, tellement moqueur, que moi, homme de l'avant, je me sens ragaillardi par cet « arrière ».

Tout le monde se tient prêt à bondir, si jamais la ligne fléchissait. Tous, les officiers comme les hommes, ont pris un fusil qu'ils serrent un peu nerveusement. Ils n'attendent que le cri « En avant », pour se précipiter dans un effort suprême.

L'on sent monter, à cette minute, en soi, et comme courir à fleur de peau, les grands sentiments qui en temps ordinaire dorment assoupis au fond de l'âme. Les anciens se rappellent avec colère le bois d'Ailly où un épisode malheureux a failli jeter, combien à tort! le discrédit, pendant quelques jours, sur le brave régiment que nos généraux appelaient « la Vieille Garde ». Ils sentent que l'heure est arrivée de maintenir au régiment sa réputation de gloire. Beaucoup aussi pensent à leurs familles, isolées derrière les lignes allemandes, là-bas, dans le Nord, et ils sont heureux de faire payer à l'envahisseur ces longs mois d'inquiétude et de douleur. Tous revoient — ah! surtout cela! — ces évacués, ces « réfugiés », rencontrés, en longs cortèges de misère, sur la route de Verdun, et ils jurent d'épargner ces horreurs à ceux qui ne les ont pas encore connues.

Cependant, l'attente se prolonge. Fil ténu et d'apparence frêle, mais fait d'un infrangible métal, notre cordon reste inviolé. Pas un Alle-

mand n'arrive jusqu'à nous. Ils étaient si fiers quand ils débouchaient, confiants dans leur élan, conscients de leur force, et faisant bélier par leur masse ! Mais cette assurance dura peu. Les fusils, les mitrailleuses, bientôt le 75, se mirent de la partie. On vit alors la bête innombrable hésiter, flotter; puis ses éléments épars, sous les coups redoublés, comme font les fourmis devant le danger, se serrèrent, se tassèrent les uns contre les autres, pour reprendre haleine. En vain : à chaque rafale, ils tombaient par écailles; à chaque coup de 75, la colonne était coupée d'une large trouée. Peu à peu la masse s'émietta, sembla se volatiliser; les vivants se dispersèrent à travers les arbres. Il ne resta plus sur place que des jonchées de cadavres et de blessés.

L'orage était passé. Aussitôt, la vie « normale » de reprendre, et d'apparaître la savante division du travail. Les téléphonistes achèvent et perfectionnent leurs installations; les patrouilleurs se portent en avant, en quête de renseignements; les ravitailleurs, qui avaient déjà travaillé en pleine tourmente, se hâtent de compléter les approvisionnements en munitions; les brancardiers transportent au plus vite les blessés. Ainsi se passe la matinée dans une activité bienfaisante : partout le plus bel entrain, l'ordre, la meilleure bonne volonté.

A onze heures, grande distraction : une fusillade extrêmement violente éclate sur notre droite. N'ayant pu nous entamer de front, l'ennemi emploie sa tactique habituelle; il essaye un mouvement tournant. C'est également en pure perte. Il laisse sur le terrain de nombreux cadavres et doit reculer bien vite.

Vers la même heure, une sinistre nouvelle nous parvient. Un homme de liaison aborde le capitaine de la compagnie de renfort et, d'un ton officiel, lui dit : « Mon capitaine, vous êtes désigné pour prendre le commandement du bataillon, en remplacement du commandant Gaby, tué par un éclat d'obus. »

Le commandant Gaby tué! Aucune catastrophe n'aurait causé plus de consternation. Le commandant Gaby était avec nous depuis un mois seulement, mais par son calme, sa bonté paternelle, par quelques actes simples qui enlèvent le cœur des hommes, il s'était acquis, non seulement le respect, mais l'affection, je pourrais dire l'adoration de son bataillon. La nouvelle de sa mort est pour tous un coup terrible et nous sommes dans la stupeur.

Après un instant de trouble, j'interroge le messager : « Le commandant est mort? — Non, mais il est sans connaissance! » Mon devoir de prêtre m'appelle là-bas. Je descends la croupe

à toutes jambes et j'arrive au poste de commandement. J'y trouve tout le personnel en larmes. Je m'adresse à l'adjudant : « Où est le commandant? » Il ne me répond pas — les sanglots l'en empêchent — il me le désigne d'un geste. Je soulève la toile de tente qui le couvre et le vois assis, la tête bandée. Le sang coule lentement d'une affreuse blessure et macule son bel uniforme. Il respire lentement et profondément.

Le spectacle est pitoyable; de suite je sens les sanglots me soulever la poitrine. J'appelle : « Mon commandant! Entendez-vous? C'est le fourrier de la 6e! » Il reste insensible. Il est inutile d'insister. Je me recueille donc un instant et, tout en sanglotant, je récite la formule de l'absolution. Pendant ce temps, tous les hommes présents, spontanément s'étaient rassemblés en demi-cercle devant leur commandant et, à genoux, la tête découverte, ils priaient et pleuraient.

Je priai quelques instants pour cet homme admirable, si bon, si généreux, et aussitôt je regagnai mon poste.

Mon capitaine, craignant d'attrister sa troupe en pleine action, avait voulu leur cacher la nouvelle. A mon retour, la rumeur, mystérieusement, avait déjà filtré. Tout le long de la ligne, on se la chuchotait, et après son passage

les visages restaient assombris. Les hommes sentaient qu'ils avaient perdu un père.

II

Midi. — La bataille allait prendre un tour bien différent. Jusque-là, nous avions lutté, soulevés par l'enthousiasme, entraînés par la fièvre de l'action. Désormais, nous allions être laissés à nous-mêmes, en proie à une furie aveugle et fatale, en apparence, comme celle des éléments.

Le matin, les Allemands croyaient n'avoir en face d'eux que des troupes démoralisées par les combats des premiers jours, et qu'un bon assaut d'infanterie suffirait à refouler. Ils s'étaient trompés. Ils allaient donc reprendre contre nous la tactique qui leur avait si bien réussi contre les Russes, contre les Serbes et contre nous-mêmes, les jours précédents : faire le vide devant eux par un déluge de fer. Leurs fantassins n'auraient plus ensuite qu'à occuper le terrain déblayé.

A douze heures précises, les marmites, qui jusqu'alors nous avaient visités avec une certaine discrétion, subitement, multiplièrent leur souffle puissant. Peu à peu, la cadence s'accé-

léra et la situation devint terrible. Les artilleurs ennemis battaient méthodiquement le terrain; nous fûmes bientôt en plein dans la fournaise. Au début, lorsque les éclatements avaient lieu à 500 ou 600 mètres de nous, ils nous laissaient assez indifférents, mais quand les points de chute se rapprochèrent, le craquement de l'explosion ébranlait tout autour de nous et en nous; et chaque fois c'était une secousse douloureuse pour les nerfs. Lorsque nous percevions le souffle dans le lointain, le corps tout entier se contractait pour résister aux vibrations trop amples de l'explosion, et à chaque reprise, c'était un nouvel assaut, une nouvelle fatigue, une nouvelle souffrance. A ce régime, les nerfs les plus solides ne peuvent résister longtemps; le moment arrive vite où le sang monte à la tête; où la fièvre brûle le corps et où les nerfs, usés, deviennent incapables de réagir. La meilleure comparaison serait peut-être celle du mal de mer, mais d'un mal de mer « agressif », produit par la morsure incessante des lames balayant des naufragés sur leur radeau. L'on s'abandonne alors, l'on n'a même plus la force de se couvrir de son sac pour se protéger des éclats, et c'est à peine si l'on peut encore se recommander à Dieu.

Il est des secondes — des siècles — épouvantables; entre toutes, celles où les arrivées

se sont rapprochées et où l'on pressent, d'après la méthode du tir, que les coups prochains vont être pour nous. Oh! alors, quelle horreur, lorsque l'on entend poindre dans le lointain le souffle ténu, lent, et que subitement l'on perçoit les nuances spéciales de l'obus « personnel », l'accélération extrêmement rapide, le *crescendo* brutal du sifflement. Alors, l'on est crispé depuis la pointe des cheveux jusqu'à la plante des pieds, et l'on attend, dans une sorte d'agonie, en élevant une dernière fois son cœur à Dieu, le coup suprême : une brûlure, un choc épouvantable, la dislocation et puis plus rien! Lorsque la marmite éclate à quelques mètres, c'est une secousse affreuse, puis une confusion indescriptible : de la fumée, de la terre, des cailloux, des branchages, et trop souvent, hélas! des membres, de la chair, une pluie de sang. Aussitôt s'élève un concert épouvantable : ce sont les cris des blessés qui semblent répandre leur âme. L'on est submergé d'une horreur intense qui vous possède quelques secondes et cède, très vite après, à une détente bienfaisante. La crise est passée; l'on peut respirer quelques instants; l'on se reprend à vivre.

Est-ce la peur de la mort qui donne cette sensation? Non. Le matin, j'avais été exposé aux balles; je n'avais rien ressenti de pareil. C'était

une horreur toute physique; c'est la chair qui se cabre devant le traitement infligé; c'est la révolte de notre être nerveux contre des chocs qui dépassent sa force de réceptivité, mais c'est surtout l'horreur du « néant » — je ne saurais dire autrement — de la dislocation. Mourir d'une balle semble n'être rien : les parties de notre être restent intactes; mais être disloqué, écartelé, réduit en bouillie, voilà une appréhension que la chair ne peut supporter et qui est au fond de la grande souffrance du bombardement.

Ce supplice dura sans interruption de midi à deux heures; il fut intense, surtout à la fin, car le bombardement était devenu extrêmement rapide et, malgré notre anéantissement mental, nous pressentions que nous touchions à une crise.

En effet, à deux heures, silence subit et quelques instants après, comme une toile qui se déchire, la fusillade éclate brusquement sur notre gauche. La tactique du débordement par les ailes continuait.

Depuis plusieurs heures déjà, le lieutenant T..., préposé avec sa section à la garde du ravin ouest, avait deviné que quelque chose se préparait de son côté. Il avait vu les Allemands défiler un à un au pas de course à travers un espace découvert, pour se masser dans

un pli, à l'abri de nos coups. Pendant ce temps, ses hommes s'étaient divertis. Ils avaient organisé leur « concours de tir », mais au lieu de tirer au gîte, comme leurs camarades de droite, ils tiraient au vol.

Le mouvement cessa. On fut alors dans l'attente inquiète qui précède les grands coups. Ce ne fut pas long. Une colonne par quatre surgit tout à coup du pli et s'avança rapidement, menaçante. Elle n'avança pas longtemps. Le déchirement de la fusillade et le martelage des mitrailleuses éclata : la colonne s'écroula. C'était fini. Les survivants s'enfuirent à toutes jambes sur la pente, à la grande joie de nos poilus qui leur adressaient, avec des coups de fusil, des épithètes homériques.

L'attaque avait échoué. Il fallait se venger : c'est dans la loi de la « mentalité » ennemie. Le bombardement reprit plus furieux que jamais, et le supplice se poursuivit pendant trois longues heures encore. Nous attendions la fin, inertes, usés.

Cinq heures. — Calme soudain. Nous hésitons un peu, ne sachant que penser, et, comme le lièvre après le passage du chasseur, nous dressons la tête et inspectons l'horizon. Décidément c'est fini. Nous sortons de notre trou avec l'impression d'un damné sortant de l'en-

fer; nous nous dégourdissons les membres. Qu'il fait bon vivre!

Aussitôt on s'égaille, la fourmilière s'agite. Des hommes, entourés d'une carapace de bidons, descendent au ravin : la troupe a été altérée pendant le bombardement; il faut de l'eau en abondance. Il faut aussi des monceaux de cartouches pour la nuit : heureusement nous avons trouvé dans le ravin des fourgons pleins, abandonnés. Il faut des vivres : des hommes s'en vont au lieu de distribution, mais reviennent avec des provisions dérisoires : le ravitaillement est presque impossible. Il y a de nouveaux blessés; les brancardiers les descendent au ravin : hélas! ils ne pourront le leur faire franchir. Une mitrailleuse ennemie, installée sur notre droite, commande le passage et fauche tout ce qui se présente. Plusieurs brancardiers et plusieurs blessés ont déjà été tués, en tentant le passage. Il faut donc attendre la nuit. Certains blessés sont là depuis le matin. Quelques-uns, pris par la fièvre, sont morts avant l'arrivée des soins. Les morts sont encore sur le terrain. Il est urgent de les ramasser. Des équipes les transportent au cimetière improvisé, au bas de la croupe. Il faut aussi faire des appels sérieux, reconstituer les cadres. Enfin le grand travail s'impose, urgent : la tranchée doit être approfondie. Demain matin,

nous devons être installés, à l'abri, pour défier tout nouvel assaut.

Tout le monde se met courageusement à l'œuvre, profitant de la demi-obscurité de la brume, et c'est dans une activité presque heureuse que s'écoulent les dernières heures d'un jour si pénible.

28 février. — Nuit calme. De temps à autre une vive fusillade, très courte, et tout rentre dans le silence.

Un seul incident : vers une heure du matin, je suis réveillé par un blessé qui me demande de le panser. Tout en nouant son bandage, je le fais causer. Il était en sentinelle avec un camarade, en avant de notre ligne. Soudain, un bruit se produit du côté ennemi. Sur notre ligne, un homme apeuré crie : « Voilà les Boches! » et aussitôt tous les fusils partent. Les Allemands répondent : fusillade générale. Notre sentinelle n'y comprend rien et n'y voit goutte. Il ne pense qu'à une chose : « Les Boches viennent, je vais être fait prisonnier! » Et pour éviter ce malheur, que les lâches désirent tant, malgré les balles qui se croisent au-dessus de lui, il regagne notre ligne en rampant; une balle lui traverse le bras. A présent, il n'a plus qu'une idée : « Mon camarade, je voudrais bien savoir s'il est revenu. Vous ne savez pas, sergent? »

— Elles sont belles, dans leur simplicité, les âmes de nos petits soldats! Le reste de la nuit a été tranquille. Enfoncé dans mon trou, malgré une position des plus incommodes, et les crampes qui me torturent les jambes, j'ai dormi d'un sommeil de plomb.

A six heures, je me réveille dans une étrange disposition : le calme, l'énergie ont disparu; je sens du trouble, une inquiétude vague. Hier, au moment le plus affreux, j'ai conservé, sans lacune, au tréfonds de mon être, une assurance sereine : je ne devais pas mourir. Aujourd'hui, cette assurance m'a abandonné : je vois la mort devant moi. Bien que l'air soit calme, je crains les obus, « mon obus ».

Je passe ainsi quelque temps en proie au marasme. Puis, machinalement, je grignote un biscuit, et soudain je me retrouve moi-même : la confiance est revenue, et de nouveau, je me remets avec sérénité, sinon avec indifférence, entre les mains de Dieu.

III

La matinée passe. Quelques petites fusillades, des coups de feu isolés et c'est tout. Est-ce que les Allemands ont renoncé à Verdun? — Hélas!

Nous allons faire une terrible expérience de l'opiniâtreté teutonne.

A dix heures précises, alerte! des souffles sont en l'air. Vite dans les trous! Car nous ne connaissons pas encore la méthode de tir adoptée. Il faut éviter les surprises.

Les marmites tombent en plein dans le ravin sud. Elles ont l'air tout d'abord d'y aller prudemment : hésitantes, rares, elles étudient le terrain. Puis, tout d'un coup, les artilleurs ont sans doute les éléments voulus : la tempête se déchaîne dans toute sa violence. Les gros obus se suivent serrés; ils éclatent simultanément dans toutes les parties du ravin sud et aussi bien loin dans le ravin de la Ferme de Thiaumont. Ils fouillent la pente qui se dresse devant nous; ils montent jusqu'à nous. L'ennemi nous sert un assortiment des plus variés : quelques maigres 77, qui semblent se perdre dans cette mêlée, des 105, des 150, les « marmites »; les 210, les « maous pépères »; les 305, les 380, qui ébranlent la terre jusque dans ses fondements et répandent d'énormes nuages noirs. L'Allemand recherche la destruction, mais aussi la terreur : il aime l'effet. De gros fusants lancent en l'air leurs pétarades assourdies et crèvent en nuages tout ronds; puis voici les « trains » : trois, quatre, six obus qui arrivent ensemble, pré-

cédés par un vent de marée, et éclatent avec une rage de titans.

Les coups se succèdent à une cadence plus ou moins rapide, mais toujours très rapprochée. Parfois la cadence s'accélère : c'est une rafale infernale : une explosion n'est pas apaisée qu'une autre la prolonge. C'est un bruit continu de craquements secs ou lourds, amplifiés à l'infini par l'immense écho des bois. C'est un ébranlement gigantesque ; on croirait assister à l'écroulement d'un monde. Et par-dessus tout flotte un épais nuage de belle fumée bleue, voile opaque qui semble vouloir dérober au ciel les horreurs qui se déroulent là-bas, dans le fond.

De nouveau nos nerfs sont au supplice. Plus vite que la veille, ils ont atteint le paroxysme de la fatigue ; et alors nous attendons dans l'hébétement, sans plus penser, que le concert meurtrier prenne fin.

Pourtant, dans notre demi-conscience voilée, monte insidieusement un sentiment bien pénible : nous sommes abandonnés ! Au-dessus de nos têtes, nous entendons bien passer les sifflements aigus, coléreux des 75, mais c'est le seul bruit français. Où donc est la « lourde » ? Nous ne percevons aucun mugissement ! Le 75 est très bon, mais il faudrait de la lourde pour museler un peu l'énorme bête déchaînée ; et du

reste, ces malheureux 75, sans défense contre un ennemi posté trop loin, seront vite hors de combat.

Puis les aéros allemands sont constamment au-dessus de nos têtes. Ils vont, viennent, disparaissent, reviennent. Ils sont d'abord deux, puis quatre, puis cinq; bientôt douze croiseront simultanément. Où sont donc nos aviateurs français (1)?

Et toujours le bombardement s'amplifie. J'assiste à la genèse de ces sentiments incohérents qui préparent les défaites. « Nous sommes perdus! On nous a jetés dans la fournaise, sans vivres, presque sans munitions. Nous étions la dernière ressource : on nous a sacrifiés. Nous sommes perdus! Nous avons lutté bravement, mais notre sacrifice sera vain. » Ces pensées déprimantes pesaient sur nous, et cependant personne ne bougeait, tant était fort chez ces braves le sentiment du devoir!

A trois heures, heureuse diversion. Un silence assourdissant se fait soudain, et de suite, une fusillade éclate sur la gauche. L'ennemi s'obstinait à nous tourner. Il s'était même avancé bien loin à la faveur du bombardement. Heureu-

(1) Ces notations décrivent une phase de la bataille commençante (28 février); on sait si, depuis, nos aviateurs ont pris une belle revanche et reconquis, de haute lutte, la maîtrise de l'air.

sement nos mitrailleuses et nos fusils lui font faire demi-tour.

Reprise du supplice, et cette fois sans interruption.

Enfin, à cinq heures, calme soudain. Le bombardement est fini. Jamais les anciens n'avaient vu pareille chose : ils en demeurent ébaubis!

Nous avions atrocement souffert. Et pourtant nous étions presque à la périphérie de la zone arrosée : nous avons eu surtout la souffrance morale. Quelle a donc été la situation des malheureux qui se trouvaient dans les ravins, en plein milieu de la fournaise? Une occasion se présente de me rendre compte. Mon capitaine m'envoie porter des renseignements au commandant. Je m'empresse de descendre la croupe et, ma mission remplie, j'inspecte.

Spectacle terrifiant. Le sol fait penser aux paysages lunaires : c'est une succession de cratères béants de toutes les grandeurs, aux parois fendillées et brûlées. Les taillis sont fracassés, hachés : il n'en reste que des débris. Les arbres sont mutilés. Un certain nombre ont été coupés net à des hauteurs variables. La cime est tombée droite à côté du stipe étêté.

Mais ce n'est là que le décor d'une scène atroce : le sol est tapissé de cadavres. Pauvres corps mutilés! Quelles profanations odieuses

ils ont subies. En voici un qui était abrité derrière un arbre; l'arbre a été coupé et le tronc est tombé d'aplomb sur lui, en l'écrasant contre le sol. Cet autre a la tête aplatie, sans blessure, comme si elle eût été en carton.

Voici un crâne vidé. Plus loin, c'est une poitrine défoncée, des membres écartelés. Des cadavres, projetés dans les arbres, pendent en pitoyables loques. Çà et là, des débris humains, des viscères accrochés aux branches. A présent voici un torse, sans tête, ni bras, ni jambes, qui est collé à un tronc, aplati et ouvert.

Et partout c'est une mixture atroce de chair et de sang d'où s'élève une vapeur à l'odeur fade, écœurante.

Une horreur indicible m'étreint à cette vue, mais aussi quelle pitié je ressens pour ces malheureux! Comme j'implore Dieu de mettre fin à ces ignominies. Jamais je n'ai prié avec tant de cœur.

Quelles scènes ont dû se passer ici pendant le bombardement! Cependant, ces braves gens sont restés jusqu'au bout au poste que leur assignait le devoir. Admirable force de la discipline militaire! Il est vrai que la discipline coûte peu lorsque l'on reçoit de haut les beaux exemples qui s'offraient à eux. A quelques pas, il svoyaient se profiler la silhouette d'un médecin-major, en manteau d'artilleur et en képi. Il avait eu son

poste de secours retourné par les marmites, un médecin aide-major, un médecin auxiliaire, plusieurs infirmiers et officiers tués à ses côtés. Il était entouré de nombreux cadavres qui avaient expiré là, de mourants, de blessés qui gémissaient pitoyablement. Rien de cela n'avait ébranlé son courage; il se dévouait toujours, sous les marmites, avec la même dextérité que dans une salle d'opérations.

Ils avaient au milieu d'eux le lieutenant colonel commandant le régiment. Celui-ci n'avait pas cherché, pour y établir son poste, un lieu plus sûr : il avait voulu être parmi ses hommes, pour prêcher d'exemple. Et quel exemple! Le colonel s'abritait (était-ce une ironie héroïque?) sous *une toile de tente.* Sous cet abri superbe, entouré de son état-major, qui se modelait sur son attitude, il était indifférent, tranquille, comme au jour d'une revue. *Exempla trahunt!* Les hommes pouvaient-ils s'affoler en face de tels chefs?

J'admire cette prodigalité d'héroïsme; mais finalement, le sentiment qui domine en moi c'est une colère intense, et comme implacable, contre ceux qui ont déchiré mes frères. Je sens monter un accès de rage contre ceux, personne, parti ou peuple qui, en voulant la guerre, consciemment, ont voulu ces atrocités. Je vois devant moi la face de ces officiers que les cari-

catures de Zislin et Hansi ont rendue populaire, et, devant cette évocation, je me possède à peine. Je pleure d'impuissance et d'indignation.

29 février. — Nuit calme. Dans la matinée, les Allemands tentent encore un effort. C'est toujours la tactique d'encerclement que permet leur grand nombre. Ils tâtent encore notre gauche. Les mitrailleuses veillent. Leur tentative est vaine.

Désormais c'est fini. L'ennemi est convaincu de notre force; ils nous laisseront en paix. La route de Verdun est barrée, du moins provisoirement, en ce qui nous concerne.

Dans la journée, un bruit se répand : il y a relève ce soir. Comme on la désire! Nous sommes vraiment exténués. Depuis huit jours, depuis que nous avons été enlevés en autos, c'est une série ininterrompue de fatigues et de privations. Nous avons passé cinq nuits consécutives à peu près sans sommeil, huit jours sans nourriture réconfortante, quatre dans une diète presque complète. Nous avons subi trois bombardements, livré pendant trois jours des combats acharnés. Quelle force de résistance n'offre pas la nature humaine : il n'y a pas eu un seul malade parmi nous! Mais la fatigue est

grande. Sous des squames de saleté, on aperçoit des traits tirés, des yeux enfoncés, des visages extraordinairement amaigris.

Un grand réconfort vient nous remonter dans l'après-midi. On fait circuler dans les rangs un message du chef de corps. Il nous communique une lettre du colonel commandant la brigade, ainsi conçue :

« Mon cher R..., le Général m'écrit ce qui suit : « Vous adresserez tous mes compliments « au Ne et au Ne, particulièrement au Ne. »

« Je viens d'envoyer un second message en disant que le Ne a été héroïque. Il faut continuer à tenir comme des teignes. Je ne tarderai pas à vous faire relever. — L...

« En portant cette note à la connaissance de tous, le lieutenant-colonel commandant le Ne adresse ses remerciements. Il pense que la position sera maintenue, malgré les souffrances et les privations qui ne sont ignorées de personne. — R... »

Nos chefs savent aller droit au cœur de leurs hommes. Ils ne nous ont envoyé que quelques lignes très simples, et pourtant, lorsque nous les lisons, elles nous font l'effet d'un baume.

Instantanément tout est oublié et, s'il fallait renouveler l'effort, on marcherait de bon cœur. Le lieutenant-colonel avait déclaré, paraît-il,

que le Nᵉ tiendrait jusqu'à la mort : il ne s'était pas trompé.

A minuit, le régiment de relève arrive : c'est un régiment d'élite. Nous sommes heureux de lui remettre le terrain conquis; il sera bien gardé.

Nous partons contents, fiers du devoir accompli courageusement; nous ne regrettons rien. Mais en descendant la croupe, tout le monde a le cœur serré. Dans le grand silence qui plane au-dessus de nous, on sent que chacun reste étroitement uni, par la pensée et la prière, aux camarades qui dorment là, tout près, montant leur dernière faction. Et c'est en leur adressant un souvenir ému que nous nous enfonçons, sans mot dire, dans la nuit bleuâtre des ravins.

II

EN RÉSERVE SOUS LES OBUS

Dans la nuit du 29 février au 1er mars 1916, nous quittions la croupe d'Haudromont, que nous avions conquise et ensuite conservée, en dépit des efforts acharnés de l'ennemi. Cependant notre rôle dans la bataille de Verdun n'était pas encore fini : nous devions à présent constituer la réserve des troupes qui venaient de nous relever. Si la lutte se faisait moins âpre, nous allions souffrir encore beaucoup, plus encore, sous certains rapports, qu'en première ligne.

Nous nous rendîmes dans une caserne de Verdun, comptant bien y prendre un repos réparateur. A notre arrivée, une grande joie nous était réservée : dissimulé derrière le mur de clôture, notre « torpilleur », entouré des sympathiques « cuistots » et de la figure chafouine du légendaire caporal d'ordinaire, nous attendait au milieu d'un nuage de vapeur, chargé de chaudes promesses. Ce véhicule, lourd et dis-

gracieux, prit dans notre esprit la valeur d'un symbole de vie calme et heureuse.

Ce sentiment de quiétude n'eut que la durée d'un éclair. La cour de la caserne nous offrit un spectacle moins réconfortant. Elle était encombrée de voitures de toutes sortes, disposées dans un ordre plutôt vague : aux roues étaient attachés les chevaux, qui paraissaient en proie au plus morne ennui. Nous apprîmes bientôt que la caserne était bombardée ; et nous pûmes d'ailleurs le constater : la cour était constellée de trous d'obus ; des cadavres de chevaux gisaient, déchiquetés, auprès des brancards ; aux toits béaient des ouvertures. C'en fut fait de notre repos : le sentiment de sécurité disparut ; nous étions derechef dans l'attente anxieuse des obus.

Nous nous installâmes cependant avec une calme indifférence dans les vastes bâtiments. Ceux-ci étaient bien beaux, mais l'architecte, dans ses devis, n'avait pas prévu de bombardement : murs peu épais, toits minces. Il eût été à peu près aussi avantageux de camper sous la tente.

Après avoir remonté notre volonté d'un vigoureux élan, nous prîmes nos places sur le sol et, en un clin d'œil, tout le monde dormait à poings fermés, sans plus se soucier des obus qui pouvaient nous réveiller dans l'éternité.

Durant la matinée, les Allemands nous laissèrent tranquilles. Ils envoyèrent quelques rares projectiles, qui éclatèrent dans les cours sans troubler notre sommeil. Mais l'après-midi ce fut autre chose. Les aviateurs avaient-ils signalé la présence des nombreux équipages; avaient-ils été avertis de notre présence par quelques hommes, trop tôt réveillés, qui avaient éprouvé le besoin de prendre l'air? Toujours est-il que, vers midi, nous fûmes réveillés brutalement par des explosions très proches. Aussitôt, émoi intense. Tout le monde se jette contre le mur protecteur, et l'on attend dans l'angoisse que la sérénade prenne fin.

Heureusement les Allemands avaient un tir très peu précis. Sans doute aussi la Providence prenait-elle soin de nous. L'on est tenté, en effet, de reconnaître son action en face de la proportion énorme d'obus inutiles. Il n'y eut ce jour-là que quelques rares accidents; nous en fûmes quittes, en somme, pour une forte émotion.

Nuit calme. Quelques coups seulement, que nous entendîmes vaguement du fond de notre lourd sommeil.

Le 2 mars, par contre, fut une journée terrible. Du matin jusqu'à la nuit tombée, nous fûmes sous le feu et, cette fois, l'arrosage fut dense et précis. A chaque instant, nous devions

nous jeter contre le mur et attendre de longs moments que les artilleurs ennemis prissent quelque repos. Les pertes furent assez fortes. Des obus éventrèrent des chevaux; d'autres, affreusement blessés, restaient étendus sur le sol, au milieu d'une flaque énorme de sang. Les pauvres bêtes, inconscientes de leur état, faisaient des efforts désespérés pour se relever. Les têtes se dressaient farouchement et tentaient d'entraîner le corps. Parfois le corps se soulevait à demi, mais l'arrière-train, mutilé, refusait de suivre et, avec un soubresaut de douleur, la bête s'écroulait, dans un clapotis de sang, sous le regard inintelligent de ses voisins, encore indemnes. Ceux-ci, surexcités, dressaient les oreilles, lâchaient, dès qu'un sifflement arrivait, des ruades gigantesques et, lorsque l'explosion était proche, s'emportaient dans une frénésie infernale.

Des voitures en désordre, du carnage de chevaux tués et blessés, de la folie des autres, de la cour jonchée de débris, montait un sentiment de tristesse et d'horreur qui pesait sur nous.

Pourtant des objets plus dignes sollicitaient notre pitié. Quelques excités avaient quitté la caserne et, croyant se mettre à l'abri, ils s'étaient réfugiés dans un ravin peu éloigné. Les obus les avaient poursuivis, encerclés dans cet entonnoir et finalement massacrés. Des promeneurs

téméraires s'étaient fait surprendre dans la cour; leurs cadavres pantelants gisaient çà et là. Des obus étaient tombés sur les toits. Ceux-ci n'offraient aucune protection : mince surface d'ardoise, de planches et de plâtras, ils craquaient, comme une feuille de papier, sous le choc de l'explosion, et les pauvres habitants étaient criblés d'éclats et de débris de toutes sortes. Pour ceux du dehors c'était, subitement, en même temps que l'explosion, un trou béant qui s'ouvrait, un nuage de fumée qui montait. Et aussitôt se posait l'angoissante question : « Qu'y a-t-il là dedans? Oh! les malheureux. » Pour ceux du dedans, c'était atroce. Le frêle abri des toits leur donnait, malgré tout, une impression de sécurité; — ne sommes-nous pas comme les lièvres qui croient le danger passé dès qu'ils ne le voient plus? Ils laissaient donc tomber l'averse, le cœur serré, certes, sans peur cependant. Et tout à coup, choc formidable, toit crevé, salle remplie de débris et de fumée. Avant que personne fût revenu de sa stupeur, s'élèvent les clameurs lamentables des blessés : « Mon Dieu, mon Dieu, oh, oh! Au secours! » l'explosion a ébranlé les nerfs des survivants; aussi les cris montant du sein du brouillard nous saisissent d'horreur; il faut se maîtriser, avant d'aller vers les malheureux. On se trouve alors en présence d'un dur spectacle :

des corps livides, couverts de débris, des figures reflétant un effroi indicible et les souffrances horribles de ces pauvres membres déchirés, meurtris, parfois déchiquetés. Notre cœur saigne au contact de tant de misère, et nous ne souffrons guère moins que les blessés.

Ces terribles scènes se sont gravées dans nos mémoires ; elles y vivent désormais avec la force et le relief d'un souvenir d'enfance.

Cependant les pertes de la journée avaient été sérieuses ; la situation était intenable. Les autorités décidèrent de nous porter plus près des lignes, dans un ravin ; nous y serions protégés par la pente du terrain, et l'ennemi, ignorant notre présence, nous laisserait en paix.

Vers trois heures du matin, l'ordre du départ était donné. Nous allions revivre à peu près les émotions de la marche nocturne du 26 au 27 février. Où allions-nous? Comme cette première fois, nous n'en savions rien. Qu'allions-nous faire? Même point d'interrogation. Une impression cependant dominait et s'imposait à nous peu à peu : « Ça doit aller mal, là-bas ! » Nous nous attendions donc à marcher au feu et, avant de nous hausser dans le plan de la résignation — nos soldats ne sont pas héros par nature, mais par volonté — nous étions vaguement troublés. Vite cependant le calme, l'insouciance revinrent. En franchissant la grille de la

caserne, nous étions résolus, presque heureux de faire quelque chose, d'aller donner une nouvelle « pile » aux Boches.

Marche à l'aveuglette dans l'obscurité épaisse, par des chemins inouïs. De nouveau nous trébuchons, nous pataugeons, nous choppons, nous dégringolons. La situation avait-elle changé? Dans le lointain, mêmes lueurs sinistres des départs allemands, même grondement continu du canon; plus près, craquement presque ininterrompu des explosions, lueurs blafardes des fusées qui montent sur la plaine, défaillent, s'étalent et meurent. De temps à autre une courte fusillade, un déchirement de mitrailleuse. Plus près encore, les aboiements des braves petits 75, la grosse voix de quelques pièces de lourde. De nouveau nous sommes empoignés par une horreur intense, pas celle de la peur, mais l'horreur sacrée qui s'impose devant la grandeur, c'est-à-dire, ici, la mort. Nous sentions que nous entrions chez elle; plus ou moins consciemment, nous rendions hommage à sa majesté et, graves, nous avancions silencieusement, courageusement, religieusement.

Vers cinq heures, le colonel nous fait gravir perpendiculairement la pente du ravin que nous suivions déjà depuis longtemps, et fait disposer les compagnies, en lignes déployées, à diffé-

rentes hauteurs, à grandes distances. Que signifie cette disposition? A en juger par les fusillades, nous sommes encore loin des lignes. Pourquoi cette formation dispersée?

Un ordre vient nous fixer. « Prenez vos outils portatifs et creusez devant chaque section une tranchée-abri. » Nous sommes donc en réserve et nous allons nous constituer des abris, tant bien que mal, en prévision des événements.

Les cœurs se détendent : ce n'est pas pour aujourd'hui! Et l'on respire plus à l'aise. Les outils sont tirés de leurs étuis et l'on se met à l'œuvre. L'on dirait d'une immense carrière, exploitée par des ouvriers au courage féroce. C'est qu'il faut se hâter! L'expérience des jours précédents nous a appris qu'il fait bon sous terre. Nos hommes travaillent fébrilement. Le ravin retentit du bruit sec des pics frappant le roc, du grincement pénible des pelles fouillant le sol. Sur toutes les lignes, l'on entend des conversations animées, à voix basse, émaillées de bel esprit. Çà et là, l'on surprend une chanson débitée en sourdine.

L'ardeur est grande, mais le travail n'avance guère. Les outils portatifs mordent peu et le sol est si dur. Voici le plein jour arrivé; il faut se hâter. Le ciel est clair : les *taubes* ne vont pas tarder à nous survoler et nous serons condamnés à l'immobilité absolue. Vite, une partie des

hommes s'égaillent dans le bois, à la recherche de poutres, de rondins. Heureusement l'ennemi a travaillé pour nous. Un peu à l'écart, les obus ont coupé du bois à foison; il n'y a qu'à prendre. Les hommes reviennent, porteurs de charges incroyables. Les sections disposent les rondins en avant de leur abri et surélèvent ainsi le parapet. Hâtivement, ces rondins sont recouverts de terre bien tassée; puis le tout est dissimulé sous des branchages plantés dans un savant désordre.

Enfin l'abri est terminé. Il n'est guère profond, hélas! mais c'est la guerre, nous savons nous plier aux circonstances. Nous nous reposons donc bien contents et, pour essayer notre terrier, nous nous y étendons.

Nous ne nous doutions guère que cet abri, dont nous étions fiers et heureux comme des enfants, allait se transformer en un lieu de souffrances, dont le souvenir marquerait tristement dans notre mémoire.

Brutalement, nous sommes tirés de notre quiétude, et rappelés à la réalité. Une série de départs de grosse artillerie venait d'ébranler la crête devant nous. « Ah! mais, qu'est-ce que cela? fichu voisinage! » Telle fut la première réflexion. En effet, nous avions un fort à quelques centaines de mètres de nous.

Pendant que nous supputons les conséquences de cette découverte, voici qu'éclatent derrière nous, sur la crête opposée, les glapissements des 75. Pour le coup, c'était trop. Nous étions donc dans une région « truffée! » Quelque consolante que fût cette constatation pour la défense de Verdun, elle ne nous charma nullement. Notre esprit s'arrêta sur cette seule pensée : « Artillerie par devant, artillerie par derrière! Nous sommes dans de beaux draps! »

Bien vite nous eûmes un avant-goût de nos misères. Nous étions condamnés à une passivité absolue. Constituant la réserve, nous devions être prêts à partir à tout instant : force nous était donc de rester sur place. Il fallait, par surcroît, prendre garde d'éveiller l'attention des avions ennemis, donc se tenir cois.

Nous étions rivés. Cette immobilisation devait être la cause de bien des souffrances; en particulier, elle nous exposait à un froid glacial, sans réaction possible.

Le jour, le mal était encore anodin. Nous étions sans doute réduits, parfois pendant des heures entières, à rester figés sur place. Le froid piquait alors, mais au moins nous avions un peu de répit. Quand le ciel était libre et que les marmites n'arrivaient pas, nous pouvions sortir de notre terrier et faire les cent pas. Mais

la nuit! C'était alors l'immobilité absolue. L'obscurité était impénétrable; le moindre faux pas risquait de nous faire dégringoler jusqu'au fond du ravin. Nous étions trop épuisés pour rester debout, il fallait dormir. Malgré notre répugnance, nous devions donc nous coucher. Nous nous étendons sur l'isolateur de branchages, qui bientôt nous rentrent dans les membres et nous font souffrir à l'égal de blessures. Pour résister au froid, nous nous blottissons les uns contre les autres, serrés comme des harengs formant un « banc ». En vain. Malgré la protection de notre maigre couverture et le contact des voisins, nous sommes bientôt glacés. Il faut pourtant rester là, des heures et des heures, à claquer des dents : c'est encore le moindre mal.

Dures nuits! Les poètes antiques ont inventé toutes sortes de supplices compliqués, à l'usage des suppliciés de leur enfer. Ils ont cherché trop loin.

Dures nuits, mais surtout atroces réveils (si l'on peut appeler de ce nom le passage d'un sommeil énervé à une veille comateuse). Quel moment! La couverture est blanche de givre, parfois de neige, le corps glacé et endolori, les pieds insensibles, les membres raides. Dans ce corps engourdi, l'esprit est comme ankylosé, l'intelligence assoupie, la pensée absente. Il ne

nous reste que ce degré inférieur de conscience, sans idée, dans lequel surnage une seule impression : « Oh, que j'ai mal! » La volonté est inerte, elle aussi écrasée par une sensation d'épuisement.

Cependant, le réveil s'accentue et, peu à peu, l'esprit revient le premier à la réalité. Il revoit la situation et, devant les dangers qui s'annoncent — la volonté n'ayant pas encore repris les rênes — il reste plongé, sans réaction, dans une détresse sans bornes.

Les hommes flottent ainsi dans le brouillard, heureusement pas longtemps. Ils sortent de leurs trous. Aux premiers pas, ils font l'effet d'hommes ivres et titubent, brouillés avec l'équilibre; puis, la maîtrise de l'esprit s'affirmant un peu plus, ils marchent avec des gestes désordonnés de pantins aux membres raides et mal articulés. Enfin, ils essayent clopin-clopant un tour de manège : les pieds sont tellement endoloris qu'ils refusent, longtemps encore, obéissance.

Cependant, avec le mouvement est revenue la chaleur et, avec elle, la force. L'intelligence redevient lucide, la volonté se ressaisit. Les conversations s'engagent; la bonne humeur, en rires joyeux, fuse. Du haut de notre indifférence reconquise, paisibles, nous attendons les événements.

Les quatre jours que nous passâmes dans ce ravin nous parurent d'une longueur interminable. Ils s'écoulaient, comme au compte-goutte, sous le poids de deux obsessions énormes : les aéroplanes, le bombardement.

Vingt fois, trente fois par jour, retentissait un coup de sifflet strident : Aéroplanes! Aussitôt, tout le monde se jetait dans l'abri, immobile. Nous percevions bientôt le bourdonnement du hanneton monstrueux, puis de deux, de trois, parfois de plus encore : un concert de soir de mai. Nous tournions la tête dans la direction présumée et, après des recherches parfois longues, à travers les branchages dénudés, nous découvrions l'oiseau de mort. Fascinés, comme l'alouette par l'épervier, les yeux liés à lui, nous le suivions dans ses évolutions : « Nous voit-il? » Parfois l'angoisse montait au paroxysme : au-dessus de nous, l'avion lâchait une fusée, ou bien, virant brusquement, filait à tire d'ailes vers les lignes allemandes. Alors pesait sur les esprits avec le poids d'une chape de plomb cette lourde pensée : « Ça y est; nous sommes repérés! » Et guettant, l'oreille dressée, les souffles annonciateurs, tous se tenaient prêts à faire « carapace » sous l'averse attendue. Grâce à Dieu, nos craintes ne se réalisèrent pas : nous ne fûmes jamais « l'objectif ».

Pourtant, à plusieurs reprises, nous *devions* être vus. Entre autres, il me reste un souvenir aigu. Du côté des lignes, croisaient quatre ou cinq aéroplanes, dont nous ne pouvions distinguer la nationalité. Bientôt l'un d'eux sembla se rapprocher. C'était un français, un biplan qui s'avançait d'un vol imposant, un peu lent. Il fuyait un combat inégal. Il était à présent au-dessus de nos têtes, très bas. Nous vécûmes une minute douloureuse. En arrière, un peu plus haut, fonçait, l'air menaçant, avec une vitesse d'autour, un avion de chasse allemand. Il gagnait rapidement du terrain et soudain, brutalement sa mitrailleuse se mit à cracher. Accusant le coup, le français s'inclina, tournoya, piqua. Une sueur froide nous couvrit ; heureusement ce n'était qu'une feinte. Arrivé presque à la hauteur des arbres, il se redressait et, majestueusement, continuait sa route, pendant que l'autre, emporté par son élan, s'efforçait de faire demi-tour.

Notre avion était sauvé, mais la situation devenait critique pour nous. Le boche, en virant, était descendu très bas, lui aussi ; il était à moins de 100 mètres de nous. Nous étions blottis, serrés, ne remuant même pas la tête, retenant notre souffle. Comment ne nous vit-il pas? Sans doute, dégrisé par la disparition soudaine de son adversaire, ne

songeait-il qu'à échapper aux mitrailleuses et aux 75 qui commençaient à le chercher.

Oh! ces aéroplanes.

Et pourtant, par eux-mêmes, ils étaient peu dangereux. Ce que nous redoutions surtout, c'était le bombardement : par suite du fâcheux voisinage de nos canons nous devions nécessairement prendre part à la fête, et revivre les terribles heures de bombardement des 27 et 28 février.

Tristes jours passés dans l'attente des obus! Nous étions cette fois laissés à une entière inaction, sans rien pour nous distraire du danger. Les impressions ressenties alors se sont enfoncées si profondément dans ma mémoire que je puis encore les dérouler, à volonté, comme un film de cinéma.

J'entends encore nos canons envoyer leurs premiers obus et, quelques minutes après, la première rafale ennemie déferler. Elle éclate là-haut sur la crête devant nous. Bah! c'est pour le fort, pensons-nous, et nous restons bien tranquilles à continuer notre manège. Quelques minutes après, deuxième rafale : les obus éclatent plus bas. Un soupçon d'inquiétude : est-ce que ça va descendre sur nous? Quelques minutes de calme. Tout à coup, sur le plateau, dans le lointain, quelques faibles souffles. Nous dressons l'oreille. Horreur! c'est pour nous!

D'instinct, les dos se voûtent; quelques hommes, plus impressionnables, s'aplatissent. Les obus éclatent à une centaine de mètres. Nous sommes avertis. Rentrons dans nos trous et étudions le tir.

Une autre rafale survient. De nouveau, les souffles brutaux nous donnent la sensation de la catastrophe finale. Les marmites éclatent dans notre position, mais, grâce à Dieu, entre deux tranchées. Nous en sommes quittes pour un choc intense et une bonne émotion.

Et le tir continue, lent, intermittent. Les Allemands arrosent méthodiquement le ravin; leurs obus montent, descendent, s'écartent sur les côtés, reviennent. Ils s'élèvent au-dessus des cimes, s'abaissent jusqu'au sol qu'ils rasent, en nous happant dans leur souffle brutal. Du fond de nos trous, serrés frénétiquement contre le parapet, courbant l'échine et pelotonnés sur nous-mêmes, nous suivons avec une attention déjà fatiguée les péripéties du bombardement. Comme bercés par un rythme de vague, nous voyons les arrivées s'éloigner, se rapprocher et nous passons, à intervalles réguliers, de la détente joyeuse à l'horreur affolante.

J'ai encore dans les oreilles les bruits sinistres de ces secondes interminables : là-bas, dans le lointain, le souffle pacifique, timide,

dirait-on, mais qui, dès le premier instant, glace d'effroi : nous *savons* qu'il est pour nous! Puis le souffle s'accentue, s'amplifie et, le temps de s'en remettre à la bonté de Dieu, les quatre craquements formidables, au milieu de nous, ébranlent le sol, nous couvrent de terre et de débris.

Souvent, nous ne souffrons aucun dommage. Mais de temps à autre, la catastrophe tant redoutée se produit : un, deux obus tombent dans un abri ou dans son voisinage immédiat. C'est alors pour les voisins une secousse physique et morale épouvantable. Le plus douloureux, c'est la suite, ce sont les cris pitoyables des blessés, distingués au milieu des morts, à travers la fumée et la poussière.

J'ai encore, très nette, la vision d'une de ces séries, la plus atroce que j'aie vue. Un obus venait de tomber au milieu d'un groupe. Aussitôt des cris nous font dresser les cheveux. Nous levons la tête et cherchons à percer le mystère du nuage. Nous approchons; l'horrible tableau s'étale devant nous; le sol était jonché de débris humains; deux cadavres étaient étendus et, entre eux, un pauvre blessé dressé sur son séant. D'un mouvement instinctif, il s'efforçait, comme pour appeler au secours de lever les bras; mais ils étaient cassés et les avant-bras pendaient. La tête était criblée de bles-

sures d'où le sang découlait sur le visage, en stries rouges. Les yeux étaient perdus, tournés vers le ciel, comme pour implorer l'aide suprême, et la bouche entr'ouverte poussait des « au secours » profonds, terrifiés, qui nous prenaient aux entrailles.

Jamais les peintres n'ont imaginé d'*Ecce Homo* aussi pitoyable. Ce fut plus fort que moi. Je dus reculer, me détourner, l'espace d'un instant, avant de me maîtriser et d'aller au blessé.

Telle fut notre vie pendant quatre jours. Les hommes étaient épuisés. Pourtant, malgré les dangers qui planaient sur eux, leur courage restait indomptable. Sans doute, durant les bombardements, sans fanfaronnade inutile, ils se terraient. Cependant ils conservaient leur calme, l'on pourrait dire leur indifférence. Leur angoisse intérieure se manifestait par une certaine gravité, mais un esprit inattentif aurait pu s'y tromper. Les conversations continuaient leur train et même les loustics lançaient, sur le compte des obus et des Boches, des traits d'esprit qui faisaient se dérider les visages et monter les rires. Il y avait bien parfois des moments de silence lourd, lorsque l'on entendait arriver la rafale dangereuse. Une fois ou l'autre, il y eut quelques instants de trouble : un obus venait de tomber dans l'abri. L'émo-

tion du premier instant était trop violente. Dans le brouillard, les corps s'agitaient, couraient de-ci de-là, affolés, à la recherche d'un refuge plus sûr. Mais aussitôt une voix de gradé crevait le silence tragique : « Restez à vos places! Ça n'ira pas mieux ailleurs! » Et sans hésitation, tout rentrait dans l'ordre.

Patiemment, l'on attendait.

Le bombardement cessait enfin, au moins pour quelque temps. Bientôt, dans les trous, une certaine impatience se manifestait. Si l'on sortait? Quelques-uns, plus pressés, se redressaient, passaient la tête prudemment, inspectaient : tout est calme. Bientôt l'enquête recommençait; c'est bien fini, on n'entend plus rien. Plus de départs, plus de souffles. La troupe sortait, se répandait, courait. Nous nous dégourdissions les membres avec volupté, tranquilles comme au repos sur le champ de manœuvres, jusqu'à la prochaine alerte.

Ces jours sombres eurent enfin un terme. Il était temps : physiquement, nous n'étions plus que des loques. Ces jours avaient été sans doute moins dangereux que ceux passés en première ligne; nous n'avions pas eu à supporter d'assauts; le bombardement avait été beaucoup moins intense. Pourtant leur lot de souffrances nous semblait plus lourd. Nous avions eu à lutter contre l'obsession lancinante

des aéroplanes, des obus. L'intermittence du tir nous avait forcés, à maintes et maintes reprises, à adapter aux circonstances notre système nerveux, par un rétablissement épuisant. Nous avions aussi souffert d'un froid vif, presque sans arrêt. Notre pitance avait été parfois insuffisante. Surtout, devant cette avalanche de misères, nous n'avions eu aucun dérivatif : nous étions face à face avec elles, à les considérer dans leur horreur.

Nous étions donc usés jusqu'à la corde. Les traits étaient tirés, les yeux enfoncés; le ceinturon flottait. Mais l'âme était intacte. Jamais le moindre signe de mécontentement, de fléchissement, la moindre plainte. Nous savions que notre présence était nécessaire; nous ne demandions rien de plus, et s'il avait fallu marcher encore, malgré notre accablement, personne n'eût hésité.

Il y a quelques semaines, les journaux ont rapporté un trait touchant. Le président Poincaré, à l'issue d'une revue, demandait à un général son appréciation sur l'attitude de ses hommes. Celui-ci avait répondu : « C'est à se mettre à genoux devant eux. » Le Président, très ému, n'avait rien pu répliquer. A nous qui avons été témoins, cette scène nous apparaît d'une vérité saisissante. Devant nos braves, il n'y a qu'une attitude : celle du général; qu'un

sentiment : celui du Président, l'admiration muette.

Notre rôle était fini. L'état-major, se rendant compte de notre usure, avait donné l'ordre de nous renvoyer à l'arrière, pour de bon cette fois. Le 7 mars, de très grand matin, nous quittions donc le ravin et nous nous dirigions à pas lents — l'arriéré de fatigue était grand — vers une caserne de Verdun.

De nouveau, joie immense de retrouver notre « torpilleur » ; à lui seul, pendant quelques minutes, il absorbe toutes les puissances de notre être. Nous nous installons dans un hangar à fourrage et, enfouis sous la paille, nous dormons toute la matinée.

Vers midi, réveil. La soupe nous attend. Nous mangeons avec délices, comme jamais gourmet ne l'a fait chez Durand ou Prunier. Puis nous jouissons du calme, encore passablement hébétés. Peu à peu, les exigences animales de notre être étant satisfaites, nous sortons de nous-mêmes et de nouveau considérons le monde. C'est pour retomber sous le sentiment d'insécurité. Les aéroplanes ennemis nous survolent. Ils ont même lâché quelques bombes, mal ajustées, il est vrai. Notre caserne est un peu plus éloignée des lignes, mais est-elle hors de portée du canon? Des obus sont tombés, les jours

précédents, à quelques centaines de mètres. Étaient-ils à bout de course ou bien mal dirigés? C'est la question. Nous sommes donc dans l'attente, éprouvant le serrement de cœur caractéristique; mais nous restons toujours calmes et gais.

III

RETOUR DE VERDUN

Le lendemain matin, 8 mars, grande nouvelle : nous nous embarquons en autos, à quelques kilomètres, à la limite de la zone dangereuse.

Les sacs sont montés allégrement, les faisceaux alignés, les compagnies tenues sur le qui-vive. Nous attendons l'ordre de départ avec impatience. Mais voilà des aéros, là-bas! Sont-ce des boches? — « Rentrez sous les hangars. » La cour grouille de troupiers; il faut faire le vide, sinon la proie serait trop belle. Vite, nous nous précipitons, et, cachés dans l'ombre, immobiles, nous suivons les évolutions des grands oiseaux.

Ce sont des allemands! Il faut attendre, et nous restons là, anxieux, des heures et des heures : les aéros persistent. Impossible de bouger.

Enfin le ciel s'est éclairci. L'occasion est saisie au vol. « Par bataillon, en avant, colonne

par quatre, ordre normal. » Ce commandement nous inonde de joie. Le sac est hissé avec enthousiasme; il ne pèsera pas lourd durant cette marche! Des hangars sortent lentement, l'une après l'autre, les longues chenilles qui, sur la route, déroulent leurs lourds anneaux.

Nous arrivons au lieu d'embarquement. Les autos se font attendre. On ronchonne un peu. Mais voici le convoi; les énormes voitures surgissent, pareilles à des monstres menaçants. Elles s'arrêtent en tête de la colonne et se massent en ordre serré : leur suite constitue une rangée imposante.

L'embarquement commence. Opération longue et compliquée. L'on maugrée, tant l'on a hâte de quitter ces lieux funestes.

Enfin notre bataillon est casé, le convoi s'ébranle. Tout le monde pousse un « ouf » de satisfaction. C'est fini, plus d'obus. Les cœurs se desserrent pour de bon et une joie débridée épanouit les visages. Elle s'exprime par des chants : la *Marche du 8e, Sambre-et-Meuse, les Montagnards,* que tout le monde chante à pleins poumons, surtout à la traversée des villages, bondés de troupes, — qui n'ont pas encore marché (du moins, dans notre simplicité, nous le supposons). Il s'agit de leur montrer que nous revenons de Verdun et que nous sommes prêts à y retourner.

Les cahots des lourdes voitures, le ronflement des moteurs, les vapeurs d'essence ont tôt fait d'user le peu de forces récupérées depuis la veille. Le sang monte à la tête, les idées deviennent pénibles, rares, la conscience se voile. Bientôt la cargaison humaine sombre dans un lourd sommeil et, au bruit monotone des moteurs, nous roulons, bercés, un peu brusquement, par le roulis et le tangage du vaisseau de route.

Nous roulons, nous roulons, des heures et des heures. Soudain un arrêt brusque nous fait basculer en avant et nous réveille en sursaut : nuit noire. Où sommes-nous? Personne ne le sait et au fond, peu importe. Ne sommes-nous pas des vagabonds? Un commandement : « Tout le monde en bas », répété le long du convoi. Serions-nous arrivés? Oui, car l'on appelle les fourriers à grands cris.

Je jette mon sac sur le dos, j'empoigne mon fusil et m'élance dans la nuit : il ne s'agit pas d'arriver le dernier, sinon je pourrais servir de déversoir à l'adjudant, qui doit être de mauvaise humeur! Je me glisse le long des camions; je traverse en bolide les groupes qui débarquent, et me chargent d'imprécations; je heurte les peaux d'ours des conducteurs magnifiques, peu habitués à une telle précipitation. Je trébuche sur la neige foulée et, après mille aven-

tures, comme sortant d'un rapide de fleuve africain, j'arrive au but.

Il s'agit à présent de faire le cantonnement, et rapidement encore! Car là-bas personne n'est disposé à attendre. Besogne compliquée, plus que jamais. Il faut d'abord réveiller le « bourgeois ». Je m'y applique de mon mieux, non sans quelque malice : il est naturel au soldat de s'amuser en voyant émerger soudain d'une fenêtre un casque qui n'a rien d'une bourguignotte — et vous accueille plutôt sans enthousiasme. Je prends alors une tête de circonstance; je plains les pauvres civils, obligés de se lever par une nuit si froide. Sur mes bons sentiments, l'accord se fait bientôt; j'inspecte les granges, les greniers. Je rassure les braves gens sur la qualité de leurs hôtes : je vais leur donner ce qu'il y a de mieux au régiment! — et je passe plus loin, où la séance continue.

La compagnie est installée, mes officiers logés. Tout le monde s'endort sans hésitation.

De ce premier cantonnement de repos, un grand souvenir émerge dans un passé confus : celui d'une immense sensation de fatigue, d'épuisement.

A mon premier réveil, j'étais rompu. Durant la nuit, la détente s'était produite, complète; le système nerveux, jusque-là serré par une main

de fer, s'est littéralement écroulé, abandonnant le pauvre corps aux suites des fatigues et des misères accumulées. Une faiblesse extrême s'appesantit; les membres sont mous, flasques; la poitrine vide, la respiration profonde, toujours insuffisante; le cerveau comme anéanti; plus de mémoire, plus d'attention; impossible de lier deux idées. La sensation de faim s'impose aussi avec acuité. Pour comble de malheur, la distribution n'était pas arrivée. Il faut attendre. Notre premier repas fut pris avec avidité; ce fut un vrai repas de fauves; mais la faim était loin d'être calmée, bien au contraire. L'estomac s'était réveillé de son long engourdissement et réclamait impérieusement d'énormes compensations pour la diète subie. Mais il est impossible de les lui procurer : l'intendance n'avait pu fournir que la ration ordinaire, et le ravitaillement privé n'existait pas. Notre pauvre chef de popote en était au désespoir.

Ce premier repas, quel souvenir aussi ! C'était la première fois que les sous-officiers se trouvaient réunis, depuis la tragédie, autour d'une même table. Le cercle formé, une émotion douloureuse pesa sur les cœurs : les vides creusés par la mort apparaissaient dans leur tristesse poignante, et la comparaison du passé avec le présent accablait les esprits. Nous avions été si heureux dans notre popote ! Le brave adjudant

Seiller, en vrai père, avait su si bien nous unir, adoucissant avec une patience inlassable les heurts de la vie commune, calmant les compétitions, les rivalités. Un véritable esprit de famille régnait parmi nous; nous étions plus que des camarades, des frères. Quelles bonnes soirées nous avions passées dans notre intimité, plus heureux que beaucoup d'autres obligés, par des discussions aiguës, de chercher ailleurs, dans le vin, des distractions qu'ils ne pouvaient trouver dans leur milieu troublé! Quelles bonnes fêtes innocentes nous avions connues, étroitement groupés autour de notre table de popote!

Les vides nous obsédaient : là, au milieu de la table, n'était-ce pas la place de l'adjudant? Et en face, ces vides? c'était l'aspirant Lecœuvre à la délicieuse gaieté, le sergent Leclercq, si doux et si délicat.

Il était fini, le beau passé! Devant cette constatation, nous restions écrasés et le repas se déroulait, comme un dîner d'enterrement, sous un lourd silence.

Une semaine se passa dans une vie presque purement animale : manger et dormir! Toute occupation plus relevée nous semblait interdite.

Ce délai écoulé, nous étions de nouveau sur pied. Il ne restait de l'épreuve que de légères

traces; le passé était oublié. Nous étions prêts à répondre à l'appel de nos chefs. Cet appel ne se fit pas attendre et vint, comme une pierre dans l'eau dormante, troubler notre quiétude.

Le 13 mars, nous partions pour Nicey. Cette étape nous rapprochait du front. Allions-nous donc rentrer dans la fournaise? Cette perspective était peu rassurante; aussi nous relevâmes notre âme à la hauteur de la situation nouvelle. Ce fut en pure perte : nous nous préparions à l'héroïsme; nous ne devions connaître que les vulgarités du repos à l'arrière, les détails fastidieux du service intérieur et la vie monotone d'exercice.

Cette vie vulgaire épaissit de nouveau l'atmosphère. En quelques jours, le moral était redescendu au niveau commun : les sentiments surélevés avaient fait place à d'autres, beaucoup plus modestes. La pauvre nature humaine s'affaissait dans le terre à terre. L'enthousiasme patriotique était combattu derechef par la lassitude, le scepticisme. La moralité se relâchait aussi : le soir, quelques ombres chancelantes erraient par les rues; des chants éraillés retentissaient. Surtout la bonne volonté, si générale et si complète là-bas, sur le terrain, laissait place, ici ou là, à ce qu'on appelle, au régiment, « l'esprit de carotte »; les loustics de nouveau déployaient leur astuce.

Voulez-vous un tableau de genre? Le soldat D... s'était fait remarquer à Verdun par son attitude superbe : c'était un lion. Il était monté à l'assaut avec une rage qui étonnait chez un vieux territorial; durant la lutte, il avait été l'un des tireurs les plus acharnés. Il était l'un des héros vers lesquels les yeux se tournaient.

Mais D... était un loustic. Célibataire endurci, il aimait peu la contrainte; « j'm'en fichiste », il prenait très peu de choses au sérieux; il n'y croyait pas! Par ailleurs, caractère généreux, il était l'homme de tous les dévouements, le factotum de son escouade. Mais la vie de cantonnement n'était pas à la hauteur de son activité; les corvées, l'exercice étaient indignes de lui. Malin, il savait toujours se tirer d'affaire.

Aussi dès le premier jour, notre D... se présentait à la visite. Il avait revêtu pour la circonstance un air misérable, comique pour ceux qui connaissaient leur bonhomme. — « Eh bien, c'est toi, D...? (D... était une vieille connaissance pour le major.) Qu'est-ce que tu as? — Rien, m'sieu l'major. Y veul't m'faire aller à l'exercice; j'su fatigueîe; j'voudro bin m'arposer! » Le major a bon cœur. Sans se faire illusion sur la gravité du cas, il octroyait à D... un repos d'une journée. « Mon vieux D..., repose-toi aujourd'hui; mais demain, il faudra aller à l'exercice! »

Et le lendemain D... se présentait avec une tête encore plus pitoyable. « Eh bien, c'est encore toi, D...? Qu'est-ce que tu as? — Rien, m'sieu l'major. J'ai mal aux pieds, et pi j'su viu, vous savez; j'peu pas marcher! » De nouveau le major se laissait attendrir.

D... sortait d'un air malheureux.

Dans le courant de l'après-midi, si, là-bas sur la crête, se défilait une silhouette enflée par d'innombrables bidons, marchant d'un pas allègre, le dos courbé sous la charge, le bâton classique à la main, l'on pouvait être certain que c'était D... Enfreignant toutes les consignes, il s'en allait à travers champs vers les villages voisins, à la recherche du précieux « pinard ».

Pour être complet, il faut ajouter qu'un beau jour, D... se fit prendre en flagrant délit par le commandant en personne. D..., sommé de fournir des explications, leva sur son supérieur un regard de chien battu, chargé de tant de crainte et d'innocence, l'histoire qu'il raconta avec candeur fut si claire, que le commandant ne put rester inflexible.

Tel était l'état d'esprit contre lequel devaient se débattre les malheureux sergents et caporaux. Grandeur et décadence : nos héros étaient devenus des gaillards. Heureusement la chute n'était pas définitive, et, tout en contemplant

ces malins d'un sourire amusé, je les aimais bien encore et de tout mon cœur.

Durant ce séjour, une grande joie nous était réservée : un matin le rapport nous annonce que le régiment est cité à l'ordre de l'armée, et, faveur plus appréciée, que le général Joffre viendra épingler la croix de guerre à notre drapeau.

Le grand jour se fit attendre, mais enfin il vint. La division tout entière s'était massée en colonnes profondes des deux côtés de la route. Le spectacle de cette moisson de têtes casquées était magnifique ; une impression de force s'en dégageait qui enlevait les âmes : nous étions replongés dans l'atmosphère des grands jours.

Nous attendîmes longtemps, pataugeant dans la boue, glacés par le vent. Cependant nous n'en voulions pas trop au général de se faire attendre ; ne faut-il pas payer les honneurs, et nos chefs sont si occupés !

Enfin les guetteurs donnent le signal : les autos arrivent là-bas dans le lointain, sous un nuage gris. L'attention endormie se réveille. Des ordres rapides, brefs, descendent le long de la hérarchie ; l'on rectifie, pour la n^e et enfin dernière fois, l'alignement ; chacun, d'un brusque coup de main, rectifie la tenue ; les armes

sont présentées d'un magnifique mouvement d'ensemble et, raide, l'on attend.

Les autos s'arrêtent. Le général descend pacifiquement et s'avance, escorté modestement de quatre officiers d'état-major. Instinctivement, je pense à la pompe qui doit se dérouler, là-bas, de l'autre côté, en de telles circonstances. Je ne regrette pas pourtant ce déploiement théâtral. La simplicité du « grand-père » est bien plus captivante que la morgue hautaine d'un Guillaume.

Le général passe devant nos rangs, nous fixant d'un regard attentif, attendri, croirait-on. Puis il se dirige vers le groupe des décorés (1), où notre drapeau a pris place au premier rang.

Nous voyons le drapeau s'abaisser, le général lever les bras, et, pendant quelques instants, les deux symboles de la patrie restent étroitement enlacés : l'émotion est intense ; tous, blasés et sceptiques comme les autres, sont empoignés par un sentiment de noble fierté (2).

(1) Le Père Dubrulle omet de dire que, dans ce groupe, il figurait lui-même avec de très beaux considérants.

(2) M. Maurice Barrès, dans un récent discours, a attribué au XXe corps, dont nous ne jalousons pas la légendaire bravoure, la gloire d'avoir arrêté le flot germain, les 27 et 28 février, à l'ouest de Douaumont. Ses paroles risquent de consacrer une confusion. La Censure, qui a autorisé la diffusion de cette erreur partielle, nous permettra sans doute de la rectifier.

L'assertion de Maurice Barrès est d'ailleurs en partie exacte. Le XXe corps, à cette date, occupait bien le secteur

Nous menons, depuis trois semaines, la vie d'exercices, lorsqu'un bruit circule : dans deux jours nous nous embarquons en chemin de fer à Ligny-en-Barrois. Mais on ne donne pas notre destination. C'est un mystère ! Va-t-on nous conduire en Alsace, en Artois? Il paraît que ça chauffe aux deux ailes, du moins le ravitaillement et les cuistots, mystérieusement, l'affirment. Nous ne pouvons rien démêler à l'énigme et, de guerre lasse, nous nous en remettons à la discrétion de l'état-major, comme à une bonne Providence.

A la date et à l'heure dites, nous partons. Marche très longue et très pénible. C'est la première journée de printemps; la chaleur est excessive; nous étouffons sur la route poudreuse; pourtant nous plaignons les malheureux « renforts », qui ne sont pas encore aguerris.

Écrasés de fatigue, la tête congestionnée, nous arrivons à la gare et nous alignons le long

indiqué, mais il avait à sa disposition une division « invitée », la nôtre. Les lecteurs voudront bien se reporter au chapitre précédent : « La dernière barrière. » Ils y trouveront les exploits rapportés par le grand écrivain. Ces exploits ont été accomplis par une division ne comptant pas un seul Lorrain à son effectif.

Le XX[e] corps est assez riche de gloire pour ne pas entreprendre sur celle des « invités » qui l'ont, ces jours-là, fraternellement aidé, de tout leur effort, de tout leur sang.

de notre train. Son aspect est austère : ce sont des wagons à bestiaux. Mais nous ne sommes pas difficiles. Nous ne voyons qu'une chose : c'est de l'économie pour nos jambes.

Notre installation est tôt faite : il n'y a pas de bancs, tout simplement une légère couche de paille déjà bien aplatie par de nombreux prédécesseurs. Nous nous alignons donc prestement le long des cloisons ; nous déposons notre charge et nous respirons.

La grande question de nouveau se pose : où va-t-on? Tout à coup une forte secousse nous bouscule. Nous partons. Ah! bravo! c'est la direction de Bar-le-Duc ; donc nous allons en Artois, vers chez nous. Tout le monde est heureux.

Nous nous sentons rouler avec délices : il y a si longtemps que nous n'avons plus voyagé en chemin de fer, que nous menons la vie primitive de l'homme des bois! Nous en éprouvons une joie enfantine, comme un bambin faisant sa première expédition. Une autre impression dilate les cœurs : enfin, nous quittons Verdun, la région terrible. Et ce mot de Verdun, par un effet magique, évoque le passé. Avec la vivacité d'une hallucination, nous revoyons la croupe d'Haudromont, le ravin funèbre, « le ravin de la Mort » comme nous l'appelons, les tombes de nos chers disparus. Ces souvenirs, dans leur

cortège, ramènent par bouffées les vagues d'enthousiasme de là-bas. Les cœurs se remplissent d'énergie, de vaillance; ils se soulèvent, et tout à coup, d'un ensemble parfait, ils explosent en un chant qui nous paraît magnifique :

C'est le Huitièm' qui défil' devant vous;
C'est le Huitièm', tous ces petits pioupious;
Ils march'nt, ils vont sans s'fair' de bile,
Tant ils sont sûrs d'être les plus habiles.
C'est le Huitièm' qui passe tout joyeux,
C'est le Huitièm', la gloire de nos aïeux!
Saluez-le d'une façon très grave,
Saluez-le, car ce sont tous des braves!

Un sceptique aurait peut-être souri d'entendre ces braves chanter eux-mêmes naïvement leurs hauts faits, et, sur ses lèvres, sans doute, serait monté le *miles gloriosus*. Quant à moi, qui partageais leur état d'âme, j'écoutais ce chant au rythme large et puissant porter bien loin dans la plaine l'affirmation de leur vaillance. J'étais sous le charme de cette force superbe, et ravi je me laissais bercer, soulevé d'admiration et de respect.

Nous roulons. Assis à la portière des wagons, comme des enfants, nous nous intéressons aux mille détails du voyage. Nous suivons des yeux les fils télégraphiques qui alternativement montent et descendent, nous saisissons au vol un disque qui brusquement défile. Nous comptons

les trains rencontrés passant en coup de vent. Nous voyons des villages qui tournent là-bas sur la ligne d'horizon. Nous admirons cette belle terre de France que nous avons préservée de la souillure teutonne et d'où monte un grand calme qui nous pénètre.

Nous suivons des yeux un long nuage blanc qui découpe la plaine. C'est une route, parcourue sans doute par un convoi de camions. Tout à coup, la route semble vouloir se coller à nous. Sous la tonnelle de poussière, nous distinguons alors les mastodontes emportés d'un mouvement furieux. A l'arrière des voitures, sous la bâche entr'ouverte, apparaissent des soldats qui nous regardent curieusemcnt. Ils s'en vont là-bas! Notre cœur s'étreint à la pensée de ce qui les attend. Nous leur envoyons nos souhaits par des saluts cordiaux qu'ils nous rendent de bon cœur! le train et le convoi, en un clin d'œil, se fleurissent de mouchoirs multicolores qui s'agitent frénétiquement.

Voici un village que nous allons traverser. Qu'est-ce donc? Les enfants, les femmes, se mettent sur le pas des portes, accourent vers nous. Les mouchoirs flottent; les voix crient : « Bravo, bravo! » Ces braves gens avaient reconnu en nous des défenseurs de Verdun et, de tout leur cœur, ils nous manifestaient leur reconnaissance, leur admiration.

Ce premier salut de la France fit jaillir les larmes de nos yeux. Nous étions si peu préparés à cette manifestation de sympathie! Quelques permissionnaires, en effet, racontaient à leur retour, en une sombre litanie, qu'à l'arrière on se moquait pas mal de nous, que le pays avait assez à s'occuper de ses plaisirs. Nous nous étions habitués à vivre repliés sur nous-mêmes, à faire notre devoir, le cœur navré, pour des gens qui n'en étaient pas tous dignes; et voici que tout à coup nos préjugés, comme un voile, tombaient. Nous avions en cet instant la sensation, très vive, de la France entière tournée amoureusement vers nous et suivant, d'un regard attendri, nos souffrances et nos misères. Nous étions confondus et ravis.

Cette impression, nous allions la ressentir encore bien plus forte. Nous arrivions en gare de Bar-le-Duc et notre convoi venait se ranger juste en face d'un train international. Au premier abord ces wagons monstres nous remplirent d'une crainte respectueuse. N'était-ce pas la civilisation qui surgissait soudainement à nos yeux dans le prestige de sa supériorité, à nous les pauvres sauvages que l'on transportait, comme des colis, dans des wagons à bestiaux? Puis tout naturellement la comparaison des deux trains s'imposa. Elle était piquante. D'un côté des hommes vigoureux, le trésor de la

France, des braves qui avaient renoncé à tout et à eux-mêmes pour les autres. Et en face?... Qu'étaient ces gens qui, sur toute la longueur du train, accoudés aux portières, nous dévisageaient curieusement?

Nous les étudiâmes quelque temps dans un froid silence. N'était-ce pas la fine fleur de cet « arrière » tant exécré? Cette cargaison, de quoi était-elle composée? De jouisseurs peut-être qui profitaient, pour se donner du bon temps, de nos peines et de notre sang. Ces gros bourgeois? N'étaient-ils pas de ces fournisseurs sans conscience qui s'engraissaient à nos dépens? Ces ventres dorés? N'étaient-ils pas de ces financiers éhontés qui spéculent sur notre vie? Et surtout, ces figures à l'insignifiance importante, n'étaient-elles pas celles de ces politiciens, les grands ennemis du soldat, de ces stratèges de cabinet, répliques au six-centième de Gambetta, qui enrayent les mouvements opportuns et décident les offensives désastreuses?

Sous l'influence de ces pensées, une sourde hostilité montait en nous. Le silence était menaçant, la tension extrême; le moindre incident pouvait déchaîner l'orage. L'incident se produisit en sens inverse : comme sous l'effet d'une mise à la terre, le nuage soudain se déchargea. Un soldat avait traversé le quai. Il s'arrêtait devant une portière, et, levant la tête,

d'un air timide, il demanda : « Vous n'avez pas un journal, monsieur? » Le voyageur se jeta dans son compartiment et, l'instant d'après, reparaissait avec le plus gracieux sourire, portant une brassée de papier. Alors ce fut comme une traînée de poudre. Sur toute la longueur de l'International, les bustes disparurent derrière l'éclat des vitres et aussitôt à toutes les portières des journaux apparurent. L'effet fut magique. De notre train, de tous les wagons, les hommes bondirent sur le quai, d'un saut traversèrent les voies et assiégèrent les portières. Les journaux s'éparpillèrent. De suite, les conversations s'engagèrent : « Vous venez de Verdun? Qu'avez-vous fait? Où étiez-vous? C'était terrible? »

Les voyageurs étaient d'une avidité insatiable. Cependant cette avidité se calma peu à peu et, à mesure que le calme descendait, l'union des cœurs s'affirmait. De nouveau la distribution générale reprenait. Par les portières passaient, en ordre serré, les provisions de voyage, les gâteaux, les fruits, les cigares, les cigarettes. Le train fut vite dépouillé et, les mains vides, ces braves gens n'avaient plus à offrir que leur cœur et leurs sourires.

Du haut de mon marchepied, j'admirais cette scène émouvante, le cœur étreint. J'étais dominé par une force supérieure; j'avais le sentiment d'une présence auguste, maternelle, et si

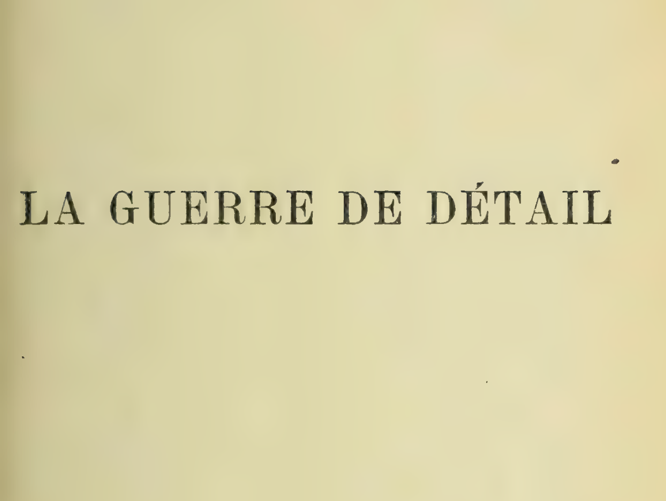
grande! L'âme de la France planait au-dessus de nous, et ce sourire qu'elle nous adressait n'était qu'un faible symbole de l'immense amour qu'elle nous portait.

Un coup de corne retentit. Il fallut nous arracher au charme et regagner notre lit de paille.

Le train s'ébranla. Assis aux portes, nous nous laissâmes rouler, délicieusement pénétrés par la douceur du paysage lorrain et par le calme du soir qui tombait.

Bientôt ce fut nuit noire. Le sommeil s'était appesanti sur nous. Nous rentrâmes pour nous étendre sur notre couche rude, et, heurtés par les durs cahots des lourdes voitures, nous nous endormîmes, bercés par la caresse reçue de la douce France, dont l'image, tel un doux rêve, flottait sur nos esprits charmés.

Le 27 mai 1916.



LA GUERRE DE DÉTAIL

I

LE CADRE ET LA VIE

Verdun est loin! Le train qui nous emmenait vers l'Ouest ne nous a pas transportés jusqu'en Artois, ainsi qu'à la fois, nous l'espérions et le craignions. Il est allé bien loin, cependant, jusqu'à une vallée fameuse où, en septembre 1914, notre effort s'était buté contre un plateau escarpé.

Verdun est loin! C'est le passé déjà reculé, presque disparu sous l'horizon. A présent, nos esprits sont tournés avec confiance, avec curiosité aussi, vers le secteur que nous allons occuper.

Ce secteur nous a été présenté sous un jour favorable : c'est un secteur de tout repos, un secteur « pépère »! Pensez donc, les troupes que nous relevons sont restées là dix-huit mois sur place. Le lieu n'est donc pas bien terrible. Et puis ces régiments, ayant devant eux la perspective d'un séjour indéfini, ont sans doute

organisé parfaitement leurs positions : nous allons trouver des tranchées solides, des réseaux parfaits; nous vivrons en pleine sécurité. Ils se seront préoccupés aussi du confortable : nos abris seront superbes, et nous, heureux comme des princes!

Nous avançons d'un pas allègre, bercés par ces rêves d'espérance. Un autre sentiment cependant, sournoisement s'est coulé dans nos esprits. Faut-il donc avouer une ombre de jalousie? Nous pensons à ces heureuses troupes stationnées, presque depuis le début, dans une douce semi-quiétude, tandis que nous, nous prenions part à des actions terribles. Leur bonheur nous serait-il amer? Pauvre humanité, petite et mesquine!

Travaillés par ce ver rongeur, nous rencontrons quelques détachements avant-coureurs des partants. Avec ébahissement, nous voyons les sacs ornés de piquets de tente. Chez nous, il y a beaux jours que, au cours de nos pérégrinations multiples, nous avons semé sur la route ces acessoires gênants et peu utiles. Heureux de saisir une preuve tangible de longue immobilité, d'un air narquois, nous lançons : « Eh bien, on vient du dépôt? » La malice s'en mêle. Nous crions avec ironie : « Vous allez à Verdun? C'est bien votre tour! » Le détachement défile en nous renvoyant, coup pour coup, quelques

gasconnades, et chacun continue son chemin.

Nous approchons. Là-bas, à quelques kilomètres, triste et dénudé, le plateau abrupt barre l'horizon : une gigantesque muraille de Chine! Sur les pentes courent de longues levées de terre sinueuses, semblables aux galeries de taupes dans nos prairies. Ce sont les boyaux. Des tranchées, nous ne voyons rien encore. Le premier aspect de notre nouveau séjour calme un peu notre enthousiasme : les pentes sont bien raides pour nous, habitués aux étendues plates du Nord; le plateau est bien nu; pas un arbre! Il faudra se terrer sans répit.

Encore un petit effort, et nous voici à domicile. Le boyau s'ouvre devant nous. Impression excellente. Il est superbe! Large comme jamais nous n'en avons vu de pareil; le fond est pavé de caillebotis qui, par mauvais temps, doivent faciliter singulièrement les allées et venues; les lignes téléphoniques sont parfaites : isolateurs en porcelaine blanche et parallélisme impeccable!

Ahuris de ce confort, nous nous avançons saisis de crainte et de respect. Comme le parent pauvre, pénétrant dans le vestibule magnifique du cousin millionnaire, nous sommes gênés : nous craignons de casser, de salir, et nous nous posons cette question : « Que signifie donc ce luxe? »

Depuis, j'ai eu la clef de l'énigme. Lors de mon premier voyage au village tout proche, des habitants me renseignèrent. Le secteur, peu de semaines auparavant, avait eu l'honneur d'une visite d'hommes politiques du plus haut rang, qui étaient venus s'y faire une compétence. L'autorité avait choisi à cet effet un secteur modèle, se prêtant aisément aux évolutions des puissants personnages.

Mon interlocuteur ajouta une anecdote savoureuse. L'autorité consentait bien à se prêter au désir des nobles visiteurs, mais elle entendait les mener où elle voulait et pas plus loin. On s'y prit de jolie façon. Au moment voulu, des grenades sont lancées aux Allemands; ceux-ci, mécontents, répondent. Bientôt le 75 intervient dans le débat; l'artillerie adverse en fait autant, et en quelques minutes, un concert peu rassurant ébranlait la position.

Les illustres visiteurs s'arrêtèrent, interdits, dressèrent la tête. « Qu'est-ce que cela? » demandèrent-ils : « Oh! rien! Les Boches veulent nous ennuyer; nous allons les faire taire. Au reste, nous n'irons pas jusque-là! »

Rassuré, le cortège reprit sa marche jusqu'à la limite fixée : on s'arrêta dans la première tranchée de la deuxième position pour examiner le paysage.

La vue était splendide. La tranchée comman-

dait un ravin large et profond. Sur la pente opposée, tout en haut, à des bandes grises se devinaient des lignes de tranchées. Mais quelle était leur nationalité? Rien ne le révélait à des yeux inexpérimentés. Les visiteurs pouvaient très bien se donner la fière illusion de se trouver en première ligne, face à l'ennemi, et de barrer, de leur poitrine, à l'envahisseur, le chemin de Paris.

Leur suggéra-t-on cette enivrante illusion? Mon narrateur ne me le dit pas, mais que j'ai regretté alors de n'avoir pas assisté à la comédie! Dans nos précédents secteurs, j'avais rencontré, à mainte reprise, des curieux de l'arrière, cavaliers, automobilistes, C. O. A., infirmiers en cours de tournée, qui se risquaient jusqu'à nous pour sonder le mystère de la tranchée. Ils avançaient l'œil inquiet, courbant le dos, et leur attitude parfois incertaine excitait notre malice de vétérans. A chaque pas, des hommes charitables leur glissaient à l'oreille ces avis touchants : « Attention, ce boyau est pris d'enfilade par une mitrailleuse. — Attention, ce carrefour est balayé! » Les visages se rembrunissaient et, quelques secondes, reflétaient un peu d'indécision. Puis, voulant être brave devant les vulgaires fantassins, la troupe, s'aplatissant, passait à la course l'endroit dangereux. Les hommes les laissaient défiler en leur prodi-

guant des « gare à vous », pleins d'intérêt et, le dernier disparu au tournant, les rires explosaient.

Mais je m'égare à la suite des grands hommes. Reprenons notre fil.

Long dédale de boyaux : nous nous engageons dans une série interminable de tranchées, suivant à l'aveuglette notre guide. La marche est pénible : nous avons déjà parcouru pas mal de kilomètres, escaladé des pentes raides qui nous ont brisé les jambes et fatigué les poumons; nous sommes écrasés par notre charge de portefaix et surtout nous étouffons dans l'air stagnant des boyaux, où le soleil déverse inexorablement sa moite chaleur.

L'esprit, anéanti, n'a plus devant lui que cette idée : « Sommes-nous bientôt au bout? » Enfin nous débouchons dans la tranchée qui fut le terminus des fameux visiteurs et de là nous jetons un rapide coup d'œil sur la position. Le site est superbe à la vérité, mais nos puissances admiratives sommeillent. Le guide nous montre, accroché sur la pente d'en face, à mi-hauteur, le P. C. (1) du bataillon. C'est notre but, cela nous suffit. Hypnotisés par cette idée du terme, nous descendons le ravin, puis entre-

(1) Poste de commandement.

prenons la nouvelle et dernière ascension. Les poumons fonctionnent mal; tous les quatre ou cinq mètres, nous nous arrêtons pour comprimer les soubresauts désordonnés du cœur, et respirer à traits profonds.

Enfin, nous y sommes. Nous laissons tomber notre sac; nous déposons notre équipement encombrant, notre lourde capote, et nous soufflons.

Bientôt nos facultés sont revenues et nous nous intéressons à notre nouveau séjour. Spectacle enchanteur. A nos pieds s'étend un ravin aux courbes gracieuses. A gauche, il se ferme avec l'élégance d'une carène de navire, tandis que, de l'autre côté, il s'évase et débouche dans une molle vallée, sur laquelle il ouvre une large perspective se perdant à l'infini des lointains. Aux flancs du ravin, des buissons sont accrochés, des arbres isolés; dans le fond, et là-bas dans la vallée, à perte de vue, s'étend un tapis moutonnant de cimes innombrables, sur lesquelles le premier printemps a jeté un manteau de tendre verdure. Sur cette étendue tranquille, le soleil verse avec sérénité sa douce lumière. Saisis de cette splendeur et de cette immensité, nous admirons et nous méditons. Quelle vie calme et heureuse nous allons mener dans ces beaux lieux!

Rien ne manque à notre bonheur : le paysage

est ravissant ; notre abri est solide, les Boches sont calmes. C'est bien le secteur rêvé.

Le jour de l'arrivée, fatigué par une longue marche et de pénibles ascensions, je n'étais pas monté aux tranchées. Du reste, j'en avais déjà tant vues, même de première ligne, que je n'avais plus les curiosités des marabouts de l'arrière.

Le lendemain matin, une occasion se présente; j'en profite pour rendre visite à mes amis. J'enfile le boyau. Il n'est guère commode : c'est un escalier. J'avance quelque peu, puis tout à coup me voici au P. C. de mon capitaine. Quoi, déjà? Dans ce cas, les lignes sont loin? Non, à quelques centaines de mètres. Mais c'est effrayant! Que l'ennemi nous donne un coup de coude et nous tombons au fond du ravin. Au moins cette situation détestable est compensée, sans doute, par des travaux parfaits?

Je pousse mon exploration à travers le front de ma compagnie et partout je recueille une impression fâcheuse. Je rencontre l'un de mes camarades qui connaît déjà la position à fond : « Que vaut notre secteur? — Rien; il est très dangereux! Voyez les Boches! ils nous dominent de partout; rien ne leur échappe. Et de notre côté, quelle pauvre organisation! nous n'avons pas de poste de guetteurs, pas même de

créneaux. Nos sentinelles sont forcées de rester au fond de la tranchée et d'observer par l'oreille. Si jamais elles passaient un œil, elles recevraient une grêle de balles. Ce matin nous avons déjà eu un blessé dans ces conditions et depuis personne n'ose plus lever la tête. Nous sommes aveugles! Et pour comble, nous ne sommes pas protégés. Pas de réseaux, ou presque pas; les lignes étant trop rapprochées, nos prédécesseurs n'ont pas osé en placer. Mais voyez ceux des Boches! »

Je passe en deuxième ligne. Même impression. — « Êtes-vous bien installés? — Ah oui! regardez! La terre des boyaux et des tranchées forme des levées tellement hautes que nous n'avons aucun champ de tir! — Au moins, vous avez de bons abris? — Oui, ils sont à toute épreuve, mais trop profonds, et la plupart n'ont qu'une issue. Que l'ennemi fasse irruption et nous serons pris comme des lapins au gîte!

« Attendons quelques jours; que le colonel ou un général passe l'inspection, et nous aurons du travail : création de réseaux, installation de créneaux, d'abris de guetteurs, arasage des talus, ouverture des abris. Nous n'allons pas chômer! »

Mon ami s'arrête à cette conclusion d'ordre pratique, et c'est bien naturel. Quant à moi, moins intéressé dans la question, je redescends

à mon poste frappé par la complexité de la guerre, surtout de la guerre de tranchées. On ne la considère jamais que sous un angle. Nous y voyons bien, nous, la résistance, mais encore et surtout le plus grand tort possible fait à l'ennemi. D'autres, au contraire, envisagent de préférence un aspect différent : la défensive, le risque à éviter, les pertes à limiter. Chez eux, les abris seront inviolables, mais les travaux défectueux, et les amorces d'attaques moins poussées.

Il semble que cette dernière conception ait prévalu dans notre région. N'en eussions-nous pas d'autres preuves, nous en serions avertis par les nombreuses plaques installées partout : « Il est absolument défendu de toucher aux obus non éclatés. » Ces rectangles de bois sont un signe révélateur, l'enseigne de la maison.

Nous prenons possession de notre secteur, dominés par cette impression d'insécurité qui nous oppresse. Mais peu importe. On nous l'a confié ; nous ne tromperons pas la confiance de nos chefs. La position est fâcheuse ; nous compenserons donc ses déficits par un peu plus de courage, une bonne volonté plus grande, et tout ira bien.

Partagés entre ces sentiments d'inquiétude et de décision, nous entrons résolument dans

notre vie nouvelle — vie de calme et de monotonie. Le temps s'écoule lentement, toujours pareil à lui-même, semblable à une bande uniforme qui se déroule sans arrêts, sans points de repère : plus de jours, plus de semaines, plus de quantième, presque plus de mois. Ce n'est plus le temps morcelé, divisé ; c'est presque l'éternité immobile, ou mieux, comme disent les philosophes scolastiques, l'*aevum*.

Nous commençons la guerre de détail, de petit détail. En haut, sur le plateau, c'est l'immobilité absolue, mais vigilante. Les guetteurs sont à leur poste, épiant avec une attention constante les moindres mouvements de l'ennemi. Malheur à celui qui se révèle : passe-t-il la tête au-dessus du parapet, obscurcit-il le trou clair d'un créneau, un coup de fusil retentit et parfois, trop rarement, un « a-ia-iaïe » éperdu s'élève de la tranchée d'en face. — Toujours un de moins, pensent nos hommes en chœur. Et d'un ! Et la vigilance reprend, aiguë.

L'insensible course du temps est brisée, çà et là, par des incidents qui reposent un instant l'attention. Tantôt un Boche audacieux paraît sur le parapet, quelques instants, là-bas dans le lointain. Inutile de tirer, il est trop loin ! — Tantôt, des tranchées et des boyaux ennemis, surgissent des pelletées de terre qui planent un instant et s'étalent sur les talus. Les

« autres » travaillent. Vite, un coup de téléphone à l'artillerie : « terre remuée, boyau Hindenburg ! » Quelques instants après, retentissent les départs, puis voici en arrière, bien loin, des sifflements qui se pressent furieux et passent rapides au-dessus de nos têtes. En même temps, en avant, au milieu des pelletées de terre surprises, jaillit soudain une flamme fugitive, monte un nuage rond et enfin éclate un choc sec et strident. Les coups se succèdent pendant quelques instants, puis le silence et l'immobilité, absolus cette fois, se rétablissent. Y a-t-il eu de la casse là-bas? Mystère! — Parfois un bourdonnement retentit en l'air. Aéroplane! Ne bougeons plus! Et l'on observe attentivement. Est-il français? allemand? Les yeux exercés ont vite résolu le problème. C'est un allemand! Oh! le voleur, comme il est bas; il nous nargue. Attends un peu; et aussitôt sur le passage de l'oiseau, les fusils partent; les mitrailleuses, tour à tour, du fond de leur gîte, étendent sur sa route leurs volutes d'acier et remplissent le ravin de leurs crépitements qui roulent par vagues immenses vers le lointain. L'artillerie arrive enfin, des coups sourds, des sifflements plaintifs; et voici des points blancs qui piquètent le ciel, poursuivent l'aéro, et restent immobiles dans l'azur comme pour jalonner son passage. Les fantassins fascinés sui-

vent la poursuite. Trop long ! Ils tirent donc au hasard, ces artilleurs ? Meilleur. Ah, très bon ! — Oui, coup de hasard, murmure un sceptique. Pourtant le moteur s'est tu ; l'oiseau descend rapidement ; il va disparaître derrière la hauteur. Touché ! Touché ! Il en a ! Les cœurs se dilatent et pendant que nous nous félicitons du bon coup, soudain le ronronnement reprend et là-bas, au loin, l'aéro, moqueur, reprend son essor et s'éloigne.

D'autres distractions sont moins agréables. Un de nos guetteurs se montre ; une balle le salue. Ce n'est rien. Il met son casque au bout du fusil et fait « rigodon » pour faire la nique au Boche. — Un homme, en se rendant au poste d'écoute, marche sans prudence et fait sonner les caillebotis. Un Allemand, averti, lui lance une grenade. L'ennemi a cru deviner des travailleurs dans un coin de boyau. Il leur envoie un « seau à charbon », qui éclate avec une furie indescriptible, mais heureusement ne fait aucun mal.

Tels sont les menus incidents qui, de loin en très loin, rompent la morne banalité du guet. Un instant l'esprit se distrait et bien vite retombe sous le poids de la lourde atonie.

La nuit est plus agitée : le voile épais des ténèbres favorise l'activité et permet toutes les audaces. La vigilance redouble : les Allemands

vont peut-être travailler à leurs réseaux, ou même envoyer des patrouilles; elles tenteront de voler nos chevaux [de frise, nos sphères, comme elles l'ont déjà fait — ce qui est bien vexant! — ou bien elles essayeront un nouveau coup. Il s'agit donc de percer les ténèbres, de deviner des ombres à une simple nuance de noir. Vigilance de l'œil et, encore plus, de l'oreille. De temps à autre, dans les réseaux ennemis, un grincement, des chocs se produisent. Les guetteurs écarquillent les yeux. « Ah, gredins! Attendez là, si je vous vois! » Un *ffrou* effrayant retentit; c'est une fusée qui prend son vol en dessinant sa trajectoire par une traînée de feu. Parvenue au sommet de sa course, elle s'allume soudain et plane, entraînée doucement par le vent, tandis qu'elle verse sa pâle lumière. Le guetteur scrute la région suspecte : rien! Des rats sans doute! La fusée s'éteint, l'obscurité retombe. Quelques instants après, les Boches sont rassurés et les grincements reprennent. Les regards se tendent avec effort. Ah! enfin, les voilà! Le guetteur aperçoit trois, quatre masses grises qui s'agitent dans le noir. Justement les voilà qui se groupent. La cible est trop belle. Le guetteur braque son fusil, vise au jugé et tire. Un râle en face lui répond, et bientôt de nouveau un silence d'horreur pèse sur le plateau.

Il ne suffit pas de veiller; il faut agir aussi, et la besogne est énorme : passer les fils de fer pour ennuyer les travailleurs ennemis, surprendre les patrouilles, éventer les ruses, obtenir des renseignements. Dès que la nuit s'est épaissie, trois, quatre ombres escaladent le parapet et se glissent sans bruit dans la section tortueuse du réseau. Les voici en terrain libre. La situation est délicate; la moindre imprudence, une légère témérité peuvent causer un désastre. La patrouille se déploie et en rampant, prudemment, à travers les herbes hautes, s'avance vers l'objectif désigné. Il n'est pas bien éloigné, mais que de temps pour y parvenir! On avance pas à pas, évitant le moindre heurt, le moindre souffle. Il faut inspecter à chaque pas, surprendre les bruits, les interpréter. Les jours sont revenus des trappeurs et des Mohicans. Si jamais une patrouille boche était à l'affût! Si l'on allait se jeter sur la gueule des fusils! Donc, attendre, laisser à l'ennemi, s'il est là, le temps de déceler sa présence, puis l'encercler et, s'il résiste, le massacrer. — Mais, rien! En avant! Encore quelques mètres. Tout à coup, une lueur blafarde de clair de lune : une fusée. Vite à plat ventre, sinon la mitrailleuse va balayer le terrain. La patrouille figée, le nez dans la terre, attend anxieuse que l'ombre la protège. C'est fini. Le chef, mettant à profit la clarté, à travers

les herbes, a reconnu l'objectif et inspecté le chemin. En avant! Les hommes rampent et s'avancent peu à peu. Les voici au but; ils sont renseignés : l'ennemi n'a pas achevé son travail; ses réseaux sont encore disloqués. — C'est déjà bien; mais nos chasseurs ne veulent pas rentrer bredouille. Voici justement, à quatre mètres, le débouché d'une sortie. Si les Boches viennent travailler, ils passeront par là. Ce serait trop beau! La patrouille se range à grands intervalles devant la sortie et, patiente d'une patience animale de braconnier, épie durant des heures, sans un mouvement, sans un souffle.

La nuit, ce n'est pas seulement le guet ou la chasse; c'est avant tout le travail. Dès que la brume est descendue, le plateau désert sort de sa léthargie. De la profondeur des gourbis, des ombres surgissent et, affairées, circulent. De l'arrière, par les boyaux, les corvées en longues files arrivent, portant le matériel. Des munitions : grenades, fusées, énormes torpilles qui font se courber le dos; du matériel de défense : piquets, pelotes de fil de fer, sphères, gigantesques chevaux de frise qui avancent à contrecœur dans les boyaux tortueux. Les travailleurs montent aussi, nombreux. La tâche est immense et pressante : les réseaux, ouverts par les « seaux

à charbon », exigent des réparations. En quelques endroits, ils sont trop faibles; il faut les élargir et les épaissir. La corvée franchit donc le parapet, avec un certain frisson, sans hésitation pourtant, et, protégée par une patrouille couchée à quelques mètres (les lignes sont si rapprochées que l'on ne peut aller plus loin), elle se déploie et le travail commence. Travail de mystère, dans l'ombre et le silence. Les piquets à vis s'enfoncent lentement, sans un coup, sans un choc; les fils de fer se déroulent et s'accrochent avec circonspection. Parfois un grincement. Le maladroit se fait rabrouer d'une exclamation énergique, bien qu'étouffée, ou d'un coup de poing amical et vigoureux. Voilà une fusée : la corvée s'aplatit dans la luzerne et le plateau apparaît solitaire, innocent, sinistre. Puis, le travail reprend, entrecoupé çà et là de menus incidents, obstiné toujours.

Pendant ce temps, un peu en arrière, la terre s'agite. Une équipe achève la construction d'abris de guetteurs; une autre redresse dans les tranchées et couloirs les parois écroulées; une troisième approfondit les passages dangereux.

La nuit s'écoule dans une activité fiévreuse, mais dès qu'un rais de lumière révèle les êtres et les choses, toute vie disparaît. Les habitants des tranchées s'enfoncent dans leurs gourbis;

les corvées réintègrent les boyaux et, quand le soleil radieux se lève, il n'éclaire plus qu'un plateau dénudé, morne et désertique.

La mort, cependant, n'est pas générale. En haut le silence immobile plane, mais dans le ravin, une fourmilière s'agite et se démène. Les hommes, qui se sont reposés la nuit, sont sortis de leurs terriers. Du haut de ma terrasse, je les ai vus surgir un à un de leurs trous noirs, s'assembler quelques instants, prendre des ordres, puis se disperser. En quelques minutes, une cité ouvrière s'est constituée; les ateliers se sont groupés et chacun, utilisant ses talents, son expérience, se met à l'œuvre. L'intéressante confrérie des cuisiniers grouille autour de ses marmites; les ordonnances vaquent aux soins de leur ménage; les pionniers creusent, les charpentiers martèlent. Voici des ateliers plus importants : une compagnie tout entière travaille le fil de fer. Elle prépare le matériel de défense qui, le soir, sera transporté aux tranchées : les uns dressent et habillent les chevaux de frise; d'autres enroulent des pelotes; d'autres construisent des sphères. Un autre groupe dépose, en tas bien ordonnés, le gros matériel, les rondins, les traverses, les poutres, les planches qui, la nuit prochaine, iront s'engloutir là-haut. Du spectacle de ce petit monde, se dégage une impression de vie et de gaieté, aussi dilatante que

la solitude affectée du plateau est impressionnante.

C'est la vie de tranchées : surveillance immobile d'une part, de l'autre, activité laborieuse. Bien que très différents, ces deux genres de vie ont un point d'étroite ressemblance ; tous deux sont dominés par un même sentiment : la monotonie. Que l'on soit sur le plateau ou dans le ravin, chaque jour est la répétition de la veille, chaque heure un décalque de la précédente. Quoi d'étonnant si, avec un tel régime, la vie perd de sa saveur, et si parfois les hommes s'ennuient ?

L'ennui est le grand ennemi qui, finalement, n'épargne personne. En général, il est bénin : un peu de tristesse, un peu de vague à l'âme ; ce n'est pas dangereux. Cependant, comme toute maladie chronique, l'ennui a ses crises. Elles s'appellent le « cafard » ; comme la bête du même nom, l'ennui ronge alors profondément et ses désastres sont immenses.

Le cafard est un mal étrange, aux origines mystérieuses. Presque toujours il naît sans cause apparente. Le matin, le malade s'éveille en mauvaises dispositions. Le corps est mou, l'énergie absente ; un poids pèse sur le cœur, un voile assombrit l'esprit. Un vague malaise oppresse, dont on est à peine conscient. L'homme est mécontent, irascible. Son front

est barré et, à ce symptôme, les camarades se disent : « Laissons le *vieux* tranquille. »

Dans cet état d'âme, le malade commence sa journée sans pensée, l'esprit noyé dans le vague. Il se traîne. Il n'a pas le cœur à l'ouvrage. « Eh bien, ça ne va pas? lui demande un copain. — Je ne sais pas ce que j'ai. »

Ce qu'il a? C'est le mal du pays qui l'écrase. Un petit incident fera éclater l'accès; un nom prononcé tout près et qui réveille les souvenirs endormis, un visage qui en rappelle un autre de là-bas, un commandement un peu brusque qui, par contraste, fait penser au doux régime de la famille. Et voilà que tout à coup le voile se déchire. Le malheureux homme a le mirage : il voit son intérieur, les êtres aimés, sa terre, le clocher, tout ce qui a fait sa vie jusqu'au jour cruel de la séparation — et sur ce tableau d'amour plane l'atroce pressentiment : « Tu ne les reverras plus. C'est fini à jamais! »

Une détresse immense envahit son cœur. Il est malheureux; il n'a plus raison de vivre; il est désespéré.

Loque lamentable, il se traîne, ne sachant que devenir et lorsque enfin il trouve un moment de libre, il s'écarte — toute société lui est odieuse — il s'assied et, la tête dans ses mains, il songe. A quoi? A rien. Il ne pense même pas aux siens;

leur souvenir lui est trop douloureux ; il l'écarte avec violence. Il rêve :

> Pauvre oiseau perdu dans la brume
> Sur le mât d'un vaisseau perdu...

L'amour enfin l'emporte. Il se redresse, tire de sa poche un portefeuille, y prend un carton et longuement le contemple. Les larmes montent à ses yeux et, comme un enfant, il pleure. Émus, les camarades s'approchent en silence et par-dessus son épaule, saisis de pitié, ils aperçoivent sur la pauvre carte un groupe charmant : une jeune mère entourée de jolis petits qui, dans leur sourire forcé, semblent dire tout bas : « Papa ! reviendras-tu bientôt? » Et de nouveau le sombre pressentiment dans son cœur tinte le glas.

Ces crises aiguës sont rares, du moins chez les caractères trempés. Quant à l'ennui normal, chronique, son influence n'est pas néfaste. Semblable à l'huile qui, autour du vaisseau ballotté, calme la tempête, il assoupit plutôt les ardeurs tumultueuses d'une gaieté trop vive. L'âme est moins agitée, elle n'en est que plus ferme.

Et en effet, l'impression dominante qui se dégage du spectacle de nos hommes est celle d'un courage inusable.

Ce courage, selon son objet, revêt divers aspects. Devant le service, c'est la bonne vo-

lonté sans restriction. Évidemment, la vague d'enthousiasme de Verdun est loin, mais loin aussi est le laisser-aller, l'esprit de « carotte » des cantonnements de repos. Tous sentent que la tâche actuelle est nécessaire, et ils l'accomplissent avec conscience. Qu'ils soient aux créneaux ou qu'ils exécutent une corvée, ils ne connaissent que l'ordre reçu. Que de fois n'ai-je pas été ému par le spectacle de ces braves supportant les fatigues sans un murmure, de ces jeunes, encore ignorants des souffrances il y a quelques mois, mais surtout de ces bons vieux, blanchis par les rigueurs de la campagne, qui marchent graves, le dos voûté, plus chargés de leurs soucis que de leur fardeau. La situation est lourde certes, et pourtant jamais une plainte ne sort de leurs lèvres.

Devant le régime rigoureux, le courage affecte la forme de la résignation parfaite, si parfaite qu'elle s'ignore. Et pourtant quelle vie est la leur! Sans doute ils ne supportent plus les horreurs du premier hiver de tranchées. Mais avez-vous estimé le lot de fatigues que leur imposent les longues veilles et les innombrables corvées? Avez-vous savouré l'austérité de leur existence? Ils couchent souvent sur la dure, toujours sans confort. Leur nourriture, suffisante, est sans délicatesse. Et la plupart sont pauvres; ils ne peuvent donc s'accorder

aucune compensation. Ajoutez l'empire perpétuel de la discipline et, qui plus est, le poids de la vie commune. Il faut se rendre réel le tourbillon de la vie dans un gourbi encombré. Voulez-vous reposer un peu? Quelques voisins, inattentifs ou indélicats, ne se priveront pas de faire tapage. Recherchez-vous l'isolement pour écrire un mot en paix ou lire, afin d'oublier? Les causeries, les chants, le vacarme s'y opposent. Et si, par une volonté tendue, vous parvenez à vous écarter dans un coin solitaire et vous abstraire du milieu, des fâcheux viendront vous harceler de leurs conversations insipides. Vous vous efforcerez de leur faire comprendre votre désir d'être seul : eux, peu faits aux nuances, ne saisiront pas. Dans ce milieu l'homme a perdu tout droit de propriété sur lui-même; il est devenu un bien banal à l'usage du passant.

Le renoncement absolu, en de telles conditions, est une vertu de rigueur. Tous, presque tous, le professent et, ce qui est plus beau, ils n'agissent pas ainsi sous l'influence de réflexions profondes, mais en suivant la pente de leur âme, leur générosité naturelle. Et ce sacrifice est parfait : dans leur dénûment, dans leur perte d'eux-mêmes, ils sont gais. De la gaieté insouciante des jeunes à la bonhomie grave des vieux s'étend une gamme où tous les tons figurent. Les tranchées sont loin d'être un séjour

maussade de condamnés; la bonne humeur éclate sous toutes ses formes : chants, plaisanteries, bons mots, farces, rien n'y manque. A part quelques notes graves qui, de temps à autre, marquent un temps d'arrêt, l'on croirait se trouver en présence d'une humanité nouvelle, oublieuse d'elle-même.

Les dangers courus mettent également en relief un courage magnifique. Devant eux, cette vertu revêt sa forme supérieure : l'indifférence. Ne croyez pas que je veuille dire insensibilité. Loin de là. La chair parle encore et très haut parfois. J'ai même remarqué que depuis Verdun bien des systèmes nerveux restaient ébranlés, et vibraient plus facilement : qu'un semblant de bombardement s'annonce, que deux ou trois obus éclatent dans le ravin, les cœurs palpitent et les membres tremblotent. Mais la volonté reste aussi ferme que jamais et commande sans défaillance. Les obus peuvent souffler, les marmites mugir, les torpilles hululer. Les dos se courbent d'instinct un instant; les braves marchent droit leur chemin sans un regard en arrière : leur consigne est sacrée! Ils obéissent sans doute un peu à l'amour-propre, et craignent avant tout de passer pour lâches. L'habitude a aussi sa part dans cette bravoure : ils ont côtoyé la mort si souvent que son horreur s'est usée au contact. Le fatalisme, chez les

moins cultivés, joue également son rôle. Mais ce qui domine en eux, ce qui les coule, et finalement les maintient dans cette attitude, c'est un sentiment puissant, encore que confus et vague qui remplit leur être. Ils savent et, par le cœur bien plus que par l'esprit, ils sentent que la patrie est une grande réalité, au prix de laquelle les individus sont des êtres subordonnés, infimes, et comme sans valeur. Sous l'empire de ce sentiment, auquel la foi religieuse prête, chez la plupart, quelque chose de son caractère sacré et de sa fermeté inébranlable, les pensées égoïstes sont refoulées, les intérêts personnels éliminés, pour un temps, du champ habituel de leurs pensées. Une seule chose compte encore : la France, la victoire, le devoir! Un malheur peut arriver — et cette perspective fait monter un frisson — mais peu importe. Animés de cet esprit de sacrifice, ils ont donc accepté la situation, et l'adaptation a été si parfaite que désormais l'effort violent est inutile et l'héroïsme simple.

Les exigences du service, les rigueurs de la vie, la grandeur du danger, tout glissera sur ces hommes. Ils sont taillés dans le marbre — dans ce marbre éclatant et pur d'où sortent, ailées, les Victoires.

II

LES ACTIONS MILITAIRES

Le temps se déroulait uniforme sur le plateau désert. Sa monotonie cependant devait être coupée à plusieurs reprises par des faits de guerre d'une certaine importance. Il est indispensable de s'y arrêter quelques instants, si l'on veut se rendre réelle la guerre de détail.

Nos prédécesseurs nous avaient vanté leur secteur de tout repos. Nous les avions écoutés avec un sourire sceptique : « Les secteurs de tout repos, pensions-nous, ne sont pas faits pour nous, et quand par hasard on nous les donne, nous les gâtons. Attendez que le 27e arrive (1), et vous allez voir! »

Nos pressentiments étaient justes. A peine étions-nous installés depuis deux jours que le ravin, autrefois silencieux, retentissait, à intervalles variés, du fracas des obus, des grenades, des torpilles. Les Allemands furent peu satis-

(1) Le régiment d'artillerie affecté à notre division.

faits de ce nouveau régime et, comme il menaçait de se prolonger indéfiniment, ils décidèrent de nous en imposer, de nous « dresser », selon l'expression technique.

La fête fut fixée au jour de Pâques. Elle ne fut pas pour nous une surprise complète. Dans la matinée, un bruit étrange avait circulé dans la troupe : « Vous savez, le baudet a chanté ce matin! — Quoi? Quel baudet? — Le baudet des Boches! — Le baudet des Boches! Qu'est-ce que vous racontez là? — Eh oui, les Boches ont un baudet et lorsqu'il chante le matin, il y a bombardement le soir. C'est le Ne qui nous l'a dit! »

Nous attendîmes donc, quelque peu sceptiques, l'effet de la prédiction.

Le soir, vers cinq heures et demie, nous jouissions en paix de la douceur d'un beau jour de printemps, lorsque tout à coup au-dessus de nos têtes plane un souffle de locomotive haletante qui, l'instant d'après, piquait droit devant nous dans le fond du ravin et éclatait avec un bruit de pétard. C'était un « tuyau de poêle », la dernière invention du génie germanique.

Cet incident revêtit de suite une grande importance : il était un présage. Nos prédécesseurs nous avaient, en effet, passé cette consigne : lorsque les Boches bombardent, c'est toujours la même répétition; leur imagination

tactique est, en effet, peu développée. Ils envoient ici quelques « tuyaux de poêle », espérant sans doute nous surprendre dans une douce quiétude; puis les torpilles tombent là-bas, à droite, et ensuite les explosions se propagent vers la gauche.

Et de fait ce fut bien le bombardement, réglé, cette fois encore, sur le même scénario. Les bombes se mirent à fouiller notre creux de leurs pétarades inoffensives, et pendant que nous nous divertissions de ce spectacle nouveau, soudain le plateau s'ébranla, disloqué : une torpille venait d'éclater. Aussitôt d'autres suivirent; nos artilleurs se mirent de la partie avec vigueur et bientôt la hauteur ne fut plus qu'une ligne de cratères d'où jaillissaient soudain des éclairs immenses, puis d'énormes nuages noirs qui montaient lentement, tandis qu'un tremblement de terre se propageait au loin.

Nous étions postés à 200 ou 300 mètres du lieu des explosions; nous pouvions donc contempler à loisir un tableau superbe. De nos lignes, les torpilles s'élançaient vivement, s'élevaient droit dans le ciel avec la légèreté de l'alouette, puis arrivées à leur zénith s'inclinaient par une série d'ondulations gracieuses, souples comme un vol d'oiseau. Elles hésitaient d'abord, comme cherchant leurs victimes, et ensuite, à une vitesse effrayante, fonçaient sur

leur proie. Elles disparaissaient enfin sous la ligne du plateau et la flamme jaillissait.

Ces oiseaux gracieux croisaient dans leur course des bourdons énormes et lourds : les « seaux à charbon » de nos vis-à-vis. Leur vue était grotesque. Ils montaient péniblement, avec une grâce de rustaud, en roulant sur eux-mêmes, comme dépourvus du sens de l'équilibre, et retombaient ensuite, massifs, au milieu d'un bourdonnement énorme et produisaient une explosion de tonnerre, un cataclysme.

La vue de ce déchaînement de furie était agréable, bien qu'émotionnante, à distance; dans les tranchées, sous cette avalanche, la situation était terrifiante. La garnison est rentrée dans les abris et, dans un silence accablant, elle laisse passer l'orage. Mais les guetteurs? Pour eux, c'est la lutte angoissante de la souris contre l'aigle! Une seule tactique possible : surprendre l'oiseau dans sa course, suivre ses évolutions, et lorsqu'il fonce sur eux, se dérober adroitement. Ils sont donc tout yeux et surtout tout oreilles. En face, un coup de pétard sourd : c'est un départ. Attention! Voilà le bolide qui monte. Où va-t-il? Ils le suivent anxieusement, le voient hésiter. Tout à coup il s'abat. Horreur! c'est pour nous! Les hommes se jettent derrière un pare-éclat ou s'enfoncent dans le vestibule d'un abri. Aussitôt un « boum » sonore

retentit; quelques instants se passent, longs comme des siècles, et puis le sol oscille, la terre semble s'ouvrir et une explosion effroyable les heurte de son souffle, brutal comme un coup de massue.

Dans les périodes normales, le danger n'est pas pressant; avec de l'attention, du sang-froid et un peu d'agilité, il est possible d'échapper aux monstres. Mais quand le bombardement en est à son point de crise, la lutte devient inutile. Les torpilles et les « seaux à charbon » s'entrecroisent dans l'air, retombent en pluie. Inutile alors de se garer; ce serait pour tomber de Charybde en Scylla, et du reste cet effort n'est plus possible; les nerfs épuisés par une tension excessive, disloqués par les chocs, sont à bout; ils ne réagissent plus. Il n'y a plus qu'à attendre, dans l'hébétude, le coup atroce et le déchirement horrible.

Ce jour-là, l'un des nôtres, le soldat Hot, fut tué dans ces circonstances, victime de sa vaillance. De la porte de son abri, il observait le bombardement. Il aperçut à quelques pas de lui l'un de ses camarades en faction, pâle comme un mort, figé d'horreur. Hot s'informa : « J'ai peur, lui avoua son ami. — Rentre, je prends ta place; moi, ça ne me fait rien. » Et il prit bravement la garde sous l'averse terrifiante. Il essaya d'user de tactique; ce fut impossible; le

tir était trop dense. Pendant qu'il se garait d'un seau, une torpille percutante tomba à ses pieds et éclata sur le coup. Le malheureux fut retrouvé en lambeaux sous un amoncellement de terre.

La situation était épouvantable. Pourtant nos braves la dominaient de leur grandeur. Ces traits notés parmi beaucoup d'autres en feront foi.

Le soldat D... guettait, insensible en apparence au danger, absorbé par sa mission. Le moment critique était arrivé : la nuit commençait à tomber et l'irruption des Boches était à craindre. D... redoublait donc de vigilance. Mais la difficulté était grande; des herbes hautes lui coupaient la vue. Il eut bientôt trouvé la solution : il monterait sur le parapet; le danger serait extrême, mais il verrait; le reste ne comptait plus! Sans hésitation il monte donc et, à genoux, dans la terre remuée, le dos courbé, le cou tendu, l'œil fixe, il observe, indifférent à la mort qui l'entoure.

Une lourde obsession pesait alors sur les esprits : l'arrivée des ennemis. Le caporal L..., un « envahi », le cœur débordant de rage, les attendait. Il se tenait à la porte de son abri, le fusil à la main droite, une grenade dans la gauche. Il avait le dos courbé, les jambes repliées; son front était barré d'un pli féroce, ses

yeux injectés de colère : un taureau en arrêt, n'attendant que l'ennemi pour bondir. Lui non plus n'avait pas peur, et pour lui non plus, la mort ne comptait pas.

La hiérarchie, à tous les degrés, veillait. Le sergent C..., étant de service, devait s'assurer, par des rondes fréquentes, que les guetteurs étaient à leur poste. Ces promenades étaient assurément peu agréables, mais il les accomplissait avec flegme ; il n'eût pas fait un tour de boulevard avec plus de calme. Au cours d'une de ces rondes, il entra dans l'abri de sa demi-section, afin de constater si tout le monde était prêt pour l'alerte possible. Il aperçut, blotti dans un coin, l'un de ses hommes. C'était une mauvaise tête. Au repos, quelques semaines auparavant, pour faire preuve de bel esprit, il s'était écrié derrière C... : « On les verra, les sergents, aux tranchées ! » C..., sous l'insulte, n'avait pas sourcillé, mais intérieurement il avait répété : « Oui, tu les verras ! » Ce moment était arrivé. Le bombardement se ralentissait et C... avait besoin d'un homme de liaison pour sa prochaine tournée. D'un air indifférent, il se tourna donc vers notre forte tête et lui dit : « Venez avec moi ! » Le soldat se redressa, interloqué. A l'attitude du sergent, il comprit qu'il n'avait aucune échappatoire. Il se leva en grognant et, à la suite de son sergent, monta

l'escalier. C... marcha sans se presser, imperturbable, puis revint à l'abri. « Eh bien, lança-t-il à son compagnon de ronde, on les a vus, les sergents? » L'homme était maté. Tremblant des fortes émotions subies, honteux sous le regard moqueur de ses camarades, il se jeta dans son coin et garda un silence morose.

Nous attendîmes en vain; les Allemands étaient sortis sur notre droite. Voulant se renseigner sur les nouvelles troupes qui les ennuyaient tant, et dans le but aussi de leur inspirer une sainte terreur, ils avaient organisé un coup de main. A la nuit noire, ils bondissaient de leurs trous, et par une brèche de nos réseaux disloqués, sautaient dans notre tranchée. Une sentinelle tout à coup vit surgir des ombres et, en même temps, avant qu'elle ait pu jeter le cri d'alarme, elle s'affaissait, frappée d'un coup mortel. Aussitôt les assaillants passent par cette trouée, se divisent en groupes et s'enfoncent dans nos lignes. Heureusement, la sentinelle voisine a vu des mouvements désordonnés qui s'agitent dans l'ombre. Elle devine le danger et crie : « Les Boches! » L'alarme se répand dans le quartier et la résistance farouche s'organise; un combat de boyaux s'engage, acharné.

Les hauts faits qui s'accomplirent alors méri-

teraient un rapport détaillé, tant ils sont beaux d'héroïsme et d'abnégation.

Pour s'assurer un retour facile, les Allemands devaient s'emparer d'un poste d'écoute. Un groupe se dirige donc vers ce poste par la sape, le prenant à revers, pendant que d'autres, restés en avant, s'approchaient de leur côté. Le caporal Ch... occupait le poste avec deux hommes. Tout à coup, il se voit assailli, entouré. Admirable de sang-froid, il charge ses hommes de contenir les Boches de l'avant, pendant qu'il refoulera ceux de l'arrière. Il s'arme donc de grenades, s'avance de quelques pas et les lance aux assaillants qui, ahuris de cette résistance inattendue, reculent en désordre. Le caporal, mettant à profit ce moment d'hésitation, improvise à la hâte un barrage au moyen de sacs de terre qu'il arrache au parapet, puis, derrière ce mur, il attend. Les assaillants, remis de leur déconvenue et encouragés par le revolver menaçant de leur gradé, reviennent à la charge. De nouveau, ils sont accueillis vigoureusement : les grenades éclatent au milieu de leur file. Plusieurs, blessés, s'éloignent en hurlant; bientôt, de sept ou huit, ils ne sont plus que trois. Alors le caporal renouvelle sa provision de grenades, enjambe son barrage et poursuit ses ennemis qui s'enfuient éperdus. La sape est libre; en avant, les coups de fusil

et les grenades ont écarté les assaillants. Le poste d'écoute est dégagé. Le caporal reprend sa place et, l'œil au guet, le doigt sur la détente, attend que les Boches défilent.

En même temps, la lutte se poursuivait dans les boyaux, aveugle et horrible. Au signal d'alerte, la troupe s'était précipitée de ses abris et courait à ses postes de combat. Le sergent Patou marchait en tête de la section de droite, entraînant ses hommes. A un tournant du boyau, il se heurte à un énorme Teuton. Celui-ci tire un coup de revolver; le sergent s'affaisse, mortellement atteint. Son énergie cependant reste intacte : il se dresse sur les genoux, prend une grenade, l'amorce et d'un geste défaillant la lance en pleine poitrine de son agresseur. La grenade éclate, couchant l'agresseur, mais le sergent ne l'entend plus. Il est retombé, la face contre terre, et il râle. Galvanisés par cet exemple d'énergie surhumaine, les soldats jettent à leur tour des grenades et s'avancent. L'ennemi est refoulé.

Sur la gauche, un drame semblable se jouait. La vaillante troupe se précipitait de même et se heurtait aux Allemands. Le soldat Borel, sans attendre ses camarades, a couru au danger. Il aperçoit l'ennemi et aussitôt, sans abri, fait le coup de feu jusqu'à ce qu'une balle de revolver le couche. A ce moment, la section arrivait. Le

sergent F..., le premier, voit le chef de file interdit, et l'abat. Les autres, terrifiés, s'enfuient. La section s'avance et occupe la tranchée.

Surpris par cette riposte soudaine, les assaillants se sont ralliés et déjà disparaissent dans leurs réseaux. Malheureusement, ils ont fait prisonniers quelques isolés qu'ils emmènent dans leurs lignes. L'un de ces prisonniers, confié aux soins de deux *kamerads,* grâce à la confusion du départ précipité, était resté en arrière de la bande. Lorsque le trio fut parvenu sur le terre-plein, l'un des Allemands fut atteint par un éclat de 75; hurlant de surprise et de douleur, il s'enfuit vers sa tranchée sans plus s'occuper de sa mission. L'autre cependant conserve soigneusement sa capture; mais comprenant que désormais la persuasion vaut mieux que la force, il prodigue les attentions touchantes. Il indique le chemin avec des gestes délicats; dès qu'une fusée s'allume, il fait coucher son homme d'une tape amicale, puis le fait relever de même. Mais notre Français n'est pas séduit par ces bons procédés; la captivité ne lui sourit nullement. Il étudie la situation et cherche un moyen rapide de fausser poliment compagnie à son tendre gardien. Tout à coup, une nouvelle fusée éclaire le plateau; entre les herbes, à quelques pas devant lui, il aperçoit un énorme trou d'obus. Son plan est vite mûri.

Au signal du *kamerad,* il se lève, se met en marche et, au moment où son compagnon passe sur le bord de l'entonnoir, lui lance un coup de tête formidable dans la poitrine et l'envoie rouler au fond du trou. Le Boche furieux se relève péniblement et du revolver cherche l'ingrat Français. Déjà celui-ci était rentré chez nous. L'ordre est rétabli. Les hommes occupent la ligne des tranchées. Les visages sont redevenus calmes, et les cœurs battent leur rythme accoutumé.

Deux jours après, les Allemands, peu satisfaits sans doute de leur premier essai, recommençaient et le bombardement reprenait encore selon le même rite. Cette fois, l'ennemi n'obtint qu'un résultat insignifiant : il enlève à notre droite un seul isolé, mais, par contre, laisse entre nos mains le cadavre de l'officier qui dirigeait l'attaque. Cet insuccès était dû à une vigilance plus étroite de notre part. Instruits par la première affaire, nous avions pris les dispositions nécessaires pour éviter la surprise. Dès que le moment critique fut arrivé, les hommes sortirent et occupèrent leurs postes de combat. Cette mesure était terrible, mais elle s'imposait : nos défenses n'étaient pas encore suffisantes, et, par ailleurs, il était préférable de courir les risques du bombardement que de

s'exposer à être massacrés, sans défense, au fond d'un abri.

Cette précaution nous évita une catastrophe; elle nous coûta cher cependant. Deux torpilles tombèrent en plein milieu de l'une de nos tranchées; elles nous tuèreut cinq hommes et en blessèrent plusieurs autres.

Vers dix heures, le bombardement s'espaça et, peu à peu, le calme se rétablit. Dans le silence de la nuit, les nerfs se détendirent et tombèrent à plat : nous étions usés. Nous dormîmes d'un lourd sommeil, indifférents à tout.

Le lendemain, nous ne reprîmes conscience que pour sentir douloureusement le grand vide creusé parmi nous : la veille encore, moins de douze heures auparavant, nos camarades vivaient dans une heureuse tranquillité, à cent lieues de penser au sort qui les attendait. Et tout à coup la mort avait passé parmi nous et nos amis étaient disparus! C'était fini.

La journée se passa dans l'accablement qui comprimait les esprits et les cœurs. Les heures s'écoulèrent avec une lenteur désespérante, en attendant le moment de rendre aux victimes nos derniers devoirs.

La cérémonie était fixée pour la soirée. Vers six heures trente, les hommes de service et les amis étaient rassemblés au poste de secours, et

pendant que s'accomplissaient les préparatifs du départ, ils contemplaient les restes sanglants. Le triste spectacle! Des corps étendus, des membres figés dans une dernière contraction, des vêtements en lambeaux, souillés de terre, et le sang coulant par d'horribles blessures! Mais ce qui par-dessus tout absorbait l'attention, c'étaient les pauvres têtes; les visages crispés étaient noirs de poudre, maculés de boue pétrie de sang, les cheveux en désordre. Des yeux ouverts, sans regard, reflétaient encore l'horreur suprême ; des bouches béantes semblaient proférer encore le dernier cri d'angoisse éperdue.

Lentement le cortège s'ébranle, encadré par le piquet qui marche le fusil bas, la tête basse aussi. Les amis, en foule pressée, suivent, les fronts courbés, dans un silence poignant, livrés à de sombres pensées. Sous une impression de tristesse navrante, la funèbre troupe défile, dans le jour qui baisse, sur le tortueux sentier qui court au flanc du ravin et, après une marche longue et monotone, arrive enfin au cimetière.

Il est grand déjà, ce cimetière ! Lentement, jour par jour, les tombes se sont alignées et peu à peu ont envahi le champ qu'elles recouvrent à présent de leur glorieuse moisson de croix. Sur les inscriptions, nous suivons la progression inexorable de la mort; voici tout d'abord des Anglais qui, les premiers, ont

reconquis ce coin de notre France; leurs croix s'alignent avec cette brève mention : X..., *dead in the action*. Puis voici les Français, et le défilé des régiments commence. Enfin voici le nôtre : déjà nous avons payé notre tribut. Grand cimetière! Et combien d'autres pareils jalonnent la longue ligne du front!

Mais bientôt une impression de sérénité monte du cimetière, et dépasse les noires pensées. C'est qu'il est bien touchant, dans sa simplicité, ce cimetière. Pas de ces monuments encombrants et laids où s'étale la vanité des survivants, pas de chaos discordant dans lequel se survivent les inégalités de la vie. Les tombes sont toutes pareilles, et dans leur rusticité elles sont belles : de pauvres croix de bois aux inscriptions uniformes, des encadrements modestes, et sur la terre quelques fleurs, dernier témoignage d'un ami vigilant. De cette simplicité, un sentiment intense de paix religieuse se dégage : nous sentons que nous sommes entrés dans le champ du repos, sous les yeux de Celui qui fait justice au cœur.

Nous avançons, et voici que devant nous s'ouvre un vaste trou béant : la tombe commune de nos cinq braves. Ses dimensions insolites évoquent derechef le drame dans sa tragique horreur.

Les brancardiers s'approchent, déposent les

corps et les alignent sur le bord de la tombe, pendant que la foule se groupe en un morne demi-cercle. Aussitôt les belles prières commencent et se déroulent : les corps sont descendus et la dernière bénédiction leur est donnée.

Mais ce n'est pas tout. Les assistants n'ont pas pénétré tout le sens des formules liturgiques; ils n'ont pas saisi les touchantes implorations, les demandes de pardon et de paix. Alors ils veulent prier encore, prier à leur manière. Soulager leur cœur si plein d'affection pour leurs pauvres amis! Afin de permettre à ce désir de se satisfaire, je les invite donc à réciter une dizaine de chapelet. L'appel est entendu et accepté avec joie. Aussitôt, tous se mettent à genoux sur la terre remuée, et du bord de la tombe, en présence des corps immobiles, une prière ardente monte vers le ciel. Les cœurs sont étreints par le spectacle navrant; l'émotion se communique, grandit, éclate : des sanglots entrecoupent les paroles. Mais chacun se raidit et la prière se poursuit, empreinte d'une foi profonde et d'une intense imploration.

La prière est finie. A présent pèse le silence lourd, tragique. Les esprits se livrent aux pensées qui se dégagent de cette tombe immense. Ils voient cette belle jeunesse fauchée, d'un coup brutal. Ils sentent, plus que jamais, le

vide irréparable, les nobles amitiés brisées. Ils revoient le passé, les jours atroces supportés dans des souffrances communes, les heures de paix vécues dans une douce intimité. C'est fini! Mais surtout, les pauvres familles! Les imaginations se transportent au loin, se représentent les foyers atteints : vieux parents, épouse entourée de beaux enfants, sœurs et fiancées. Nous les voyons recevoir, demain, la dernière lettre, la lire avec amour et puis, pleins de confiance, attendre la suivante, celle qui ne viendra plus...

Cependant les brancardiers ont commencé leur funèbre besogne. La terre tombe, glisse, coule et, peu à peu, recouvre les morts. La tête a disparu, la poitrine aussi. Le flux de terre peu à peu s'avance; le voici aux genoux, puis aux pieds ; l'extrémité des brodequins, seule, émerge. Vite, nous fixons cette image comme pour ne pas perdre le dernier contact; nous adressons aux chers défunts un suprême au revoir, et c'est fini. Nous retournons lentement dans le calme de la nuit.

Les hommes étaient mortifiés de ces aventures; ils n'avaient pas cependant des âmes de vaincus; une sourde colère les agitait. Quelques jours après, cette colère reçut un nouvel aliment. L'un des nôtres se fit tuer, durant la nuit, en

posant des fils de fer et, sous les rafales de mitrailleuses, il fut impossible de le ramener dans nos lignes. Le matin le cadavre apparut pendant, pauvre haillon, dans le réseau. Les Allemands le virent aussi, et durant toute la journée ils s'amusèrent à le transpercer de leurs balles.

Cet outrage indigna les hommes ; des désirs de revanche commencèrent à se manifester.

Sur ces entrefaites, parut une note du général de division. Elle prescrivait quelques mesures de précaution, ordonnait de ne laisser aucun répit à l'ennemi, de le harceler sans cesse afin de prendre l'ascendant sur lui, et se terminait à peu près en ces termes : « Il est inadmissible que les Boches montrent plus de cran que nous. Une occasion se présentera sans doute bientôt de leur montrer que les Français n'ont rien à leur envier sous ce rapport. »

Que signifiaient ces paroles énigmatiques? Personne ne le savait et les conjectures allaient leur train.

Bien vite nous nous rendîmes compte que quelque chose se préparait. Chaque nuit, des travailleurs montaient en ligne et creusaient d'énormes trous : des emplacements de crapouillots, assurait la rumeur. Le doute un beau jour fit place à la certitude : des officiers d'artillerie arrivèrent, dressèrent leurs plans et peu après les « crapouilloteurs » installaient leurs

engins. Nous allions donc avoir un bombardement, et même un bombardement soigné, à en juger par le nombre de batteries. Bientôt un énorme stock de torpilles, quinze cents, disait-on, arrivait. Dès le soir même, il fallait amener ces munitions à pied d'œuvre et une longue théorie montait lentement les escaliers raides. Les hommes étaient courbés sous le fardeau; ils haletaient de l'ascension pénible, mais ils étaient contents. « Que transportez-vous-là? » demandai-je au hasard. — « Un colis pour les Boches! », et aussitôt une autre voix prolongeait en écho : « Qu'est-ce qu'ils vont prendre, les Boches! » et tout le monde riait.

Nous n'étions pas au bout de nos surprises. Un jour je monte à ma compagnie et me rends au bureau. J'y trouve mon sergent-major. « Eh bien, fourrier, quoi de neuf en bas? — Rien! — Quoi, rien! Vous ne savez donc pas? — Oh si, nous aurons bientôt concert! — Oui, mais après? » Le ton mystérieux du sergent-major était chargé d'inconnu. Je tentai inutilement de le sonder.

Au reste, le mystère devenait bientôt le secret de polichinelle : nous devions tout simplement tenter un coup de main afin de terroriser nos vis-à-vis et de ramener, si possible, quelques prisonniers. Ainsi nous aurions la paix et nous serions renseignés.

Les préparatifs commençaient aussitôt. Une équipe spéciale était constituée et son dressage entrepris sans retard.

L'opération avait été prévue dans ses plus petits détails ; rien n'était laissé au hasard ou à l'improvisation. L'armement était conçu en vue de la lutte de boyaux : un pistolet automatique, un poignard, des grenades. Le costume était adapté aux circonstances : vareuse, ceinturon fortement serré, sans cartouchières, — pas de cravate ; l'agrafe de la vareuse ouverte : il fallait n'offrir aucune prise à l'ennemi. La troupe était divisée en groupes, à chacun desquels était attribué un rôle spécial, simple, bien déterminé : occuper un boyau, y établir un barrage ; — nettoyer la tranchée sur un parcours désigné ; — enlever un poste d'écoute ; — vider un abri. Des photos d'avion avaient été remises aux officiers et ceux-ci, grâce à ce précieux document, avaient « réalisé » la situation. Parfaitement instruits, ils avaient dirigé sur un polygone d'exercices des répétitions qui avaient fixé les idées de chacun.

Tous les acteurs possédaient leur rôle à merveille et attendaient avec confiance le jour fixé.

Le grand jour, vers une heure, la séance commençait. Les 75 arrivaient pressés, coupaient l'air de leurs sifflements aigus. Les gros oiseaux de tranchées prenaient leur vol, mon-

taient, fonçaient. En quelques minutes, le plateau retentissait de craquements sinistres.

J'étais alors enterré dans le fond du P. C. de combat du bataillon. J'y perdais l'avantage du spectacle, mais la situation ne manquait pas d'intérêt. Les vibrations arrivaient jusque dans nos profondeurs, les sons aussi, bien qu'étouffés : c'était un solo de grosse caisse, écrasant par la force des coups et leur martèlement continu.

Je suivis ainsi pendant un certain temps, à ma façon, les péripéties du bombardement, puis tout à coup mon attention fut distraite et ramenée à l'intérieur de notre souterrain par un ton de voix nasillarde : le téléphone parlait. Le bavard! Je levai les yeux vers l'appareil. Le commandant était debout et, le « combiné » sur la bouche et sur l'oreille, il entretenait les quatre coins cardinaux. — « Allo! compagnie ouest! Comment ça va-t-il? Le bombardement avance? Et la brèche? Le 75 tire trop court! Vous recevez de nos crapouillots! — Comment cela se fait-il? — Avez-vous des blessés? — Vos tranchées sont abîmées? » Puis de nouveau un « allo » retentissait et la même conversation reprenait avec la compagnie est.

Et ce n'était pas tout, hélas! Le pauvre commandant n'avait pas seulement à se renseigner; il devait ensuite transmettre les informations :

il devait se débattre successivement avec les états-majors étagés qui tous voulaient s'informer directement. Qu'ils étaient avides et qu'ils étaient impatients. « Allo! colonel! bataillon nord écoute! — Allo! brigade! — Allo! division! » Ces exclamations revenaient à chaque instant et chaque fois le commandant, de son calme imperturbable, répétait, comme une leçon, la partie du dialogue que tout à l'heure nous avions devinée aux craquements du diaphragme. Nous avions la sensation très vive que de partout les attentions étaient tendues vers nous; nous sentions les états-majors, coiffés des oreillères, au bout de nos fils, comme à l'extrémité d'un nerf.

Pendant ces conversations animées, notre tir avait pris fin et celui des Boches, peu à peu, s'était assoupi. Les résultats nous arrivaient bientôt : les brèches étaient amorcées, loin d'être à point. L'artillerie demandait donc un nouveau tir de réglage, afin de procéder avec impeccabilité au grand bombardement du soir.

Il fallait prévenir la compagnie que le tir allait reprendre, afin de mettre les hommes à l'abri. Cette mission me revenait, car un tel message ne pouvait être confié au téléphone, parfois indiscret. « Courez, me dit le commandant; le tir reprend à deux heures cinquante; vous avez un quart d'heure, juste de quoi faire

la route. » C'était peu; je me hâte donc dans le dédale de boyaux et j'arrive sans encombre au souterrain de mon capitaine. Je lui fais part de la nouvelle et lui demande le détail des résultats obtenus. Pour être clair et précis, il veut les donner par écrit. Tranquille, il s'installe donc à sa table et je le vois rédiger, rédiger! Le temps me paraissait plutôt long. Je regardais courir la plume, tout en pensant : « Le tir va recommencer! Encore cinq minutes!... Encore deux minutes! Oh! paperasses! »

Pendant que je peste intérieurement contre les rapports écrits, voici des sifflements qui passent : « Ça y est; le tir est repris! Me voici dans une jolie situation! »

Aussitôt, du tac au tac, les Allemands s'étaient mis à répondre; au bout de quelques minutes la pluie d'acier tombait drue. A chaque instant le *boum* d'une chute nous parvenait, puis après quelques secondes, écoulées lentement dans une attente anxieuse, un déchirement gigantesque se produisait. Et chaque fois c'était dans l'abri un choc, un contre-coup douloureux, un coup de bélier qui nous assommait. Les parois vacillaient, se déplaçaient dans le haut de 40 à 50 centimètres, tantôt à droite, tantôt à gauche; parfois le plafond s'abaissait et nous recevions sur la tête un véritable coup de massue. Nous étions dans un vaisseau, battu

par des vagues furieuses, implacables, acharnées en meute. Pendant ce déchaînement, l'horreur s'était appesantie sur nous et dans un morne silence nous attendions.

Enfin, le rapport est terminé. C'est le moment critique. Je monte l'escalier et, avant de m'engager dans la fournaise, j'inspecte les abords : ils étaient battus à chaque instant; impossible de passer. Au reste le rapport n'était pas pressant et le tir ne devait pas durer. Je me résignai donc, et descendis quelques marches, attendant une éclaircie. Minutes longues !

Déjà, à plusieurs reprises, le ciel avait semblé se rasséréner, et chaque fois j'avais été contraint de rentrer prestement. Enfin, le calme parut se rétablir. Fatigué d'une longue indécision, je me décide à risquer le passage. Je monte l'escalier et, au moment où je vais déboucher du vestibule, j'entends à quelques pas, dans le boyau, un bruit mat, une chute. Qu'est-ce? Sans doute un débris, une motte de terre? Je ne m'émeus pas; pourtant une prudence instinctive me fait reculer d'un pas. J'attends cinq secondes, peut-être dix. Décidément, il n'y a rien. J'allais émerger lorsque je suis rejeté, plaqué dans l'escalier : le bolide était un « seau à charbon »! Je me relève meurtri, les membres tremblants, suffoqué par des battements de cœur désordonnés. L'aventure avait

calmé ma hâte. Je pris mon mal en patience et, lorsque l'averse eut cessé, je revins. Comme bien l'on pense, je « fis » vite.

A part quelques rares obus, jusqu'à sept heures, l'atmosphère fut calme. Cependant, nous pensions obstinément à nos camarades qui attendaient l'heure d'entrer en scène.

En ce moment, ils étaient à l'arrière, aux cuisines, où un bon repas leur était préparé en vue de leur donner force et confiance. Mais les appétits étaient loin d'être à la hauteur du menu; seul le café et la « gnole » reçurent quelque accueil. C'est que ces braves depuis le matin avaient le trac — et qui oserait leur en faire un blâme? — Ils ne pensaient à rien, ou plutôt une obsession les assiégeait, aveuglant le champ mental : « Ça approche; encore quatre heures, encore trois heures! » Parfois l'angoisse, changeant de pôle, s'intervertissait : « Mon Dieu, que c'est long! Vivement, que ça soit fini! » Angoisse sourde, profonde, qui paralysait le cœur. La tête était brûlante, des fourmillements dans les doigts, les jambes molles. Nos hommes cependant réagissaient, et superbement. Les chants résonnaient; les plaisanteries, les bons mots fusaient. Un spectateur ignorant se fût cru, sans doute, en présence de joyeux excursionnistes.

L'après-midi se passa dans ce lancinement

énervant. Enfin, à six heures et demie, la période d'attente prenait fin. On se mettait en marche vers les abris de première ligne, où, en deux groupes distincts, on devait passer la dernière heure de bombardement pour sauter ensuite chez les Boches.

Ce que fut cette dernière heure, on le conçoit aisément : l'angoisse pesait plus lourd, l'inquiétude physique était au paroxysme. Et la pensée hallucinante s'imposait plus tyrannique : « Encore une demi-heure, encore dix minutes. Mon Dieu, que c'est long! » Pour maîtriser l'émotion, la gaieté s'affichait; quelques acharnés jouaient aux cartes.

Sept heures cinquante-cinq. Debout! L'action commence. Instantanément l'inquiétude les quitte; le calme est revenu. L'officier inspecte rapidement ses hommes, répète en quelques mots le rôle de chacun, donne les dernières recommandations et termine par ces mots : « Courage, confiance! » Tous vont occuper leur poste de départ.

L'officier prend sa montre en main : *7 h. 59*... — *20* secondes... *30* secondes... *45*... *50*... *55*... Attention! — En avant!

Au même instant précis, l'artillerie et les crapouillots abandonnent le terrain d'attaque et dessinent, en avant et sur les côtés des assaillants, une barrière protectrice.

Les deux groupes, d'un seul bond, surgissent au-dessus de la sape, à travers l'obscurité franchissent les brèches et disparaissent dans la tranchée opposée. Aussitôt les fractions se séparent. Dans le groupe de gauche, l'une va à gauche à une cinquantaine de mètres et y établit un barrage; dans le groupe de droite, l'une s'en va à droite remplir le même office; une autre s'enfonce à toute vitesse dans le boyau, en se faisant précéder de grenades, et s'installe à son poste. Pendant ce temps, de gauche et de droite, deux autres partis s'en viennent à la rencontre l'un de l'autre afin de nettoyer la tranchée; un autre inspecte le boyau.

Déception! On ne trouve rien; pas l'ombre d'un Boche. En tout un fusil, celui d'un guetteur qui, sans doute, à l'apparition de cette troupe de démons, s'était enfui à toutes jambes. L'artillerie avait trop bien travaillé : la tranchée et le boyau étaient bouleversés de fond en comble; pas moyen de découvrir un poste d'abri. Çà et là, en première ligne, des débris de poutres surgissaient de la terre dans un chaos inexprimable : c'étaient les vestiges de gourbis défoncés. Leurs habitants, s'il s'en trouvait, avaient leur compte; il n'y avait pas lieu de s'en préoccuper. Pour tout butin, un fusil, un périscope, quelques grenades, un manteau de guetteur. Maigre prise! Mais que faire? Il

ne fallait pas songer à pousser en deuxième ligne où le gibier ne manquait certes pas. Le cas n'avait pas été prévu; comment improviser en quelques secondes une nouvelle tactique? Du reste, dans le boyau, les caillebotis résonnaient déjà sous des pas nombreux. L'ennemi s'était ressaisi et arrivait en force; il fallait déguerpir au plus tôt. L'officier donna un coup de corne; la troupe se rallia et en un clin d'œil disparaissait dans la tranchée d'en face. Le drame était joué.

Du fond du poste de commandement, anxieux nous attendions. Comme eux, lors de la période d'attente, nous avions mesuré le lent écoulement du temps et, comme eux, nous avions senti l'inquiétude physique monter. A chaque instant les montres sortaient des poches. Enfin une voix s'écrie : « C'est l'heure ! » et un silence de plomb s'appesantit sur nous. Plus fiévreux, quelques-uns montent dans le boyau, gravissent le parapet et écoutent. Rien! Pas de fusillade! Donc ça va bien!

Dix minutes se passent, sans un mot. Tout à coup l'avertisseur du téléphone brise le silence de son grincement énervant. C'est la première ligne qui parle. Ils sont rentrés, tous, mais ne ramènent pas de prisonniers! Les cœurs aussitôt se détendent, mais nous restons déçus.

Quelques minutes encore : une trombe se

précipite dans notre escalier. « Nous voilà! Nous voilà! » Nos braves font irruption, nous assaillent, entourent le commandant qui s'efforce d'imposer un peu de calme et se défend en vain. Tous parlent à la fois, l'exaltation est extrême; ils s'agitent, dansent, brandissent le fusil, élèvent les grenades, déploient le manteau; ceux qui n'ont pas de butin font tournoyer leurs pistolets, leurs poignards. C'est une scène diabolique, un vrai sabbat. La situation est dangereuse, au milieu de ces armes et de ces explosifs; nous sommes sur un volcan en travail. Il est urgent de trouver un dérivatif. Les faire remonter, il n'y faut pas songer : ils veulent voir le commandant, causer avec lui. Il n'y a qu'un moyen : les faire descendre encore. Le commandant, de toute la force de ses poumons, domine le tumulte : « Allons, mes amis, du calme et de la patience! Je vais voir d'abord votre officier; je vous écouterai ensuite. » Médusés par cette décision, ils se laissent pousser et docilement descendent l'escalier. L'air froid du souterrain les rafraîchit soudain : l'exaltation tombe. Ils ne sont plus qu'énervés, fortement. Nous profitons de leur sagesse subite pour les désarmer.

Quelque temps après, ils remontaient, recevaient du commandant un bon mot de remerciement et, le cœur léger, allaient dormir.

Deux jours après, les braves partaient en permission. Le groupe s'éloigna joyeux, mais en arrière, un caporal marchait en silence, l'air triste, la tête basse. Il était « envahi », et sans aucun doute la permission lui souriait moins qu'aux autres. Cependant sa tristesse était étrange. L'adjudant de bataillon, un « pays », l'appelle : « Qu'est-ce que tu as? On dirait que tu n'es pas content de partir? — Oh! si. — Où vas-tu? — A Paris! — Où vas-tu loger? — Je ne sais pas! »

Ce caporal était un héros du devoir. Dépourvu de tout esprit d'intrigue, en tout il se laissait faire, sans jamais rien chercher, rien demander. On lui offrait une permission, il la prenait. Il n'avait aucun parent, aucun ami dans la France non envahie. Il irait donc à Paris, le refuge des épaves. Il n'avait pas d'argent : il se louerait dans un hôtel, comme plongeur. Le jour, il travaillerait, et la nuit, pour ne pas dépenser l'argent gagné, il coucherait sur un banc de boulevard, sous un pont. N'était-il pas habitué à la dure? Et ainsi, avec la somme économisée, il se payerait deux jours de vraie permission, à la fin.

Tel était le plan que ce simple avait échafaudé, et que, sans aucun calcul, il exposait à son « pays ».

Celui-ci ne l'entendit pas ainsi. Il lui donna

l'adresse des *Réfugiés du Nord,* lui conseilla et, pour vaincre ses résistances, lui ordonna d'y demander un logement.

Arrivé à Paris, le caporal suivit cet avis et ce fut miracle. L'œuvre lui donna l'adresse d'un colonel. Il y fut reçu et choyé en fils de famille. Il y vécut sans doute un peu gêné d'un luxe auquel il n'était pas fait, mais rassuré par cette cordialité sans apprêts, de la part de personnes si riches et si distinguées. A son retour, il était confondu qu'il pût y avoir des gens si bons pour lui, pauvre hère!

Parisiens au cœur généreux, allez donc quelquefois attendre les trains de permissionnaires. Vous y trouverez de pauvres épaves qui, malgré la charité immense des œuvres, en dépit de la sollicitude de leurs chefs, errent perdues, ne sachant que devenir. Si vous n'êtes pas là pour lui ouvrir un foyer, tel brave qui risque sa vie pour vous, vingt fois le jour, sans calcul et sans hésitation, couchera près de votre logis, sur un banc ou sous une arche de pont.

L'ennemi n'était pas encore suffisamment maté. Une nouvelle leçon devenait indispensable. Le 1er juin, la séance recommençait. La première épreuve avait fourni des enseignements, et cette fois les dispositions furent modifiées en conséquence.

La manœuvre réussit. Le tir de l'artillerie fut

moins violent et l'enquête, par contre, poussée plus à fond. Les explorateurs trouvèrent donc des abris. A la porte de l'un d'eux, ils crièrent : *Heraus!* En réponse, des coups de feu. Aussitôt des grenades sont lancées. Les explosions retentissent, sourdes, dans les profondeurs. Un grouillement intense se produit. A travers la colonne épaisse qui s'élève, percent des cris atroces. Puis tout s'apaise, et le panache de fumée monte vers le ciel dans un silence de mort.

Un autre détachement parvient à une seconde entrée. Un Boche surgit, tire un coup de fusil, puis décharge son revolver. Affolé, il ne touche personne : une grenade le couche par terre. Les nôtres se précipitent; mais l'homme se relève et un corps à corps furieux s'engage. Pendant la lutte, d'autres soldats occupaient l'entrée du réduit allemand et des *Heraus* impératifs, absolus, retentissaient. Une salve de coups de feu part du fond : les malheureux ont prononcé leur sentence. Un assortiment de grenades est jeté et, de nouveau, fumée et cris; fumée et silence...

Les Allemands arrivaient nombreux. La corne retentit et la troupe regagne son point de départ.

Un homme avait disparu dans la confusion. Qu'était-il devenu? Personne ne le savait. La nuit se passa en vaines recherches. Le lende-

main, les guetteurs aperçurent son corps accroché aux réseaux boches. Il faudra aller l'y chercher, mais comment faire? Les ennemis vont sans doute tendre une embuscade.

La nuit tombée, l'essai est tenté cependant. Une mitrailleuse, installée dans la journée, accueille nos hommes. Inutile, hélas! d'insister. Mais les Boches n'auront pas le cadavre qu'ils ne veulent pas nous rendre! Une mitrailleuse française est aussitôt pointée en face et depuis, dans le silence et la nuit, au-dessus du pauvre cadavre immobile, les adversaires dialoguent.

Sur le haut plateau dévasté, la monotonie de nouveau règne, et le temps, minute par minute, s'égoutte. *Domine, ad adjuvandum... festina.*

Écrit sur les flancs du ravin de Troyon, dans un trou noir, à la lueur d'une lampe borgne, parmi le tumulte du gourbi et sous l'ébranlement des torpilles, le 1er juillet 1916.

III

UN BRAVE

L'effectif de notre compagnie commençait à baisser : les évacuations successives avaient creusé des vides qui allaient s'élargissant ; notre nombre se restreignait et le service pesait lourdement.

Heureusement, ces temps derniers, la compagnie reçut un renfort, un singulier renfort qui a quadruplé sa force.

Je me trouvais un beau jour, vers dix heures du matin, sur la terrasse de notre P. C. Après les premières courses, en attendant d'autres occupations, je respirais, j'admirais la mer de verdure qui se déroulait à mes pieds, et me laissais aller au grand calme qui montait de la nature tranquille.

Soudain, mon attention fut attirée par deux points qui se mouvaient sur le sentier dans le fond du ravin et semblaient se diriger vers nous.

Tout d'abord, je me désintéressai des nou-

veaux arrivants. Qui étaient-ils? Sans doute des agents de liaison, des hommes de corvée. Peu importait. Je me replongeai donc dans ma contemplation, sans plus me soucier d'eux.

Quelque temps après cependant, poussé par une curiosité aux abois, en quête du moindre incident, j'inspectai de nouveau le sentier : les deux hommes venaient décidément à nous. Ils étaient déjà suffisamment rapprochés pour qu'aux gestes, à la démarche, nous puissions conjecturer leur identité. Pendant quelques instants, nous nous efforçons de déchiffrer l'énigme. Quel est le premier? Il ne répond au signalement d'aucun homme du bataillon. « Mais c'est un *renfort,* » s'écrie quelqu'un. « Voyez, il est en capote. Et puis, voyez donc, il a des cuirs jaunes tout neufs; pour sûr, il vient du dépôt! — C'est certain, ajoute un autre. Le second, c'est notre margis, qui revient de chez le colonel et le ramène. Regardez, il porte son sac. »

Les conjectures étaient justes. Dix minutes après, le *renfort,* suivi de son charitable compagnon, à quelques centaines de mètres de nous, achevait de grimper la pente raide. Triste renfort! Bien qu'allégé de son sac, il paraissait à bout : il escaladait les marches d'un pas lent, fatigué : à chaque instant, il s'arrêtait pour souffler, s'efforçait de redresser, mais en vain,

sa taille voûtée. — « Dame! murmura quelqu'un, le dépôt a vidé son magasin! »

Bientôt, l'arrivant débouchait sur notre terrasse et sa vue nous clouait sur place dans un véritable ahurissement : un vieillard à la tête blanche! « Le malheureux! Que vient-il faire parmi nous? » Telle fut l'unique pensée qui occupa nos esprits. L'ancien semblait bien fatigué de sa rude montée : il était congestionné, il haletait. Il s'arrêta donc et, appuyé sur son fusil, sans parole, l'œil vague, il aspirait l'air à traits profonds. Nous mîmes ce temps à profit pour l'inspecter. Il paraissait usé; mais, par contre, une âme de fer semblait animer son corps débile : sa figure maigre, à la peau flottante, aux rides profondes, laissait transparaître une énergie indomptable. Un brave assurément; du reste, il en portait la marque officielle : un galon de sergent rehaussait le bleu de sa manche et, sur sa poitrine, se détachaient le vert d'une croix de guerre et le jaune de la médaille militaire. Mais qui était ce brave?

Pendant que le mystère tenait nos esprits en suspens, le sergent, ayant recouvré son souffle et sa présence d'esprit, avait remarqué, à quelques pas de lui, le capitaine, qui, en l'absence du commandant, dirigeait le bataillon et qui, intrigué, le dévisageait en silence.

Aussitôt l'ancien redressait, autant qu'il le

pouvait, sa taille branlante et présentait les armes avec une conviction de conscrit, puis, encouragé par un sourire bienveillant, s'avançait et, avec une bonhomie parfaite, tendait la main à l'officier. « Mon capitaine, dit-il, c'est vous qui commandez le bataillon? Je suis bien heureux de faire votre connaissance. » Le geste et la démarche n'étaient guère conformes au protocole, mais le bon vieux était si touchant que le capitaine accepta de bonne grâce ces avances et y répondit par une poignée de main et par quelques franches paroles de cordiale bienvenue.

Nous considérions cette scène avec un étonnement amusé, lorsque le compagnon de route vint rompre le charme : « C'est un Lorrain! nous chuchota-t-il. Il a eu son père fusillé en 1870, et il vient pour le venger! »

Son père fusillé, le venger! Ces mots nous plongèrent dans la stupeur. En un clin d'œil, les images, les sentiments se pressèrent et défilèrent en ordre serré devant notre esprit troublé. Le sombre drame se dressa, comme une féerie, devant nos yeux. Nous vîmes un homme les yeux bandés; devant lui, une rangée de Prussiens, et, à l'arrière-plan, une femme, des enfants qui pleuraient.

Une vague de pitié immense, mêlée de sourde colère et de révolte, nous ébranla et nos cœurs

se soulevèrent. Puis, nous suivîmes notre Lorrain le long de sa triste carrière; nous le vîmes quitter son pays, vivre en France, attendre avec impatience le jour où il pourrait rentrer en maître chez lui et venger le forfait. Nous parcourûmes avec lui le long calvaire d'attente stérile; nous vîmes défiler les sombres années qui, une à une, emportaient un lambeau d'espoir. Nous le vîmes lutter contre l'abattement grandissant et, enfin, dans les dernières années, les années de la lâche capitulation, pleurer, la rage au cœur, la perte irrémédiable de sa chère Lorraine. En quelques instants, nous souffrîmes la gamme ascendante des douleurs qui, pendant un demi-siècle, avaient abreuvé ce cœur de leur amertume croissante. Nous étions remplis soudain d'un profond attendrissement pour cette victime; mais en même temps, la grandeur de son geste l'élevait bien haut dans nos esprits et un sentiment de profond respect nous dominait.

Sous l'empire de ces impressions, nous nous étions approchés et, à notre tour, par des témoignages de chaude sympathie, nous nous efforcions de faire sentir au vieux sergent que son geste était compris, qu'il n'avait parmi nous que des admirateurs; et que, dans notre régiment, il trouverait plus que des frères, des fils empressés et aimants.

Notre entrevue fut de courte durée. Aussitôt remis de son ascension, le sergent n'eut plus qu'une idée : « Je dois rejoindre ma compagnie. — A laquelle êtes-vous affecté? lui demandai-je. — A la 6e. — Parfait; c'est la mienne. Nous aurons donc le plaisir de faire ample connaissance au prochain repos. » Je mis mon nouveau compagnon sur sa route; il s'enfonça dans le boyau et je le perdis de vue pendant quelques jours.

Au prochain repos, je retrouvai mon vieux Lorrain à notre table de popote, où j'eus même la chance d'être son voisin. Comme je l'avais promis à notre première entrevue, je nouai une connaissance plus intime.

Dans son passé, un épisode entre tous excitait ma curiosité : le terrible drame de 1870. Je craignais, il est vrai, de réveiller des souvenirs douloureux et j'hésitais à aborder la question. Lui-même, par hasard, me mit sur la voie. Je saisis l'occasion et laissai entrevoir à mon voisin l'intérêt que provoquait en moi son histoire. De bonne grâce, il me la conta dans tous ses détails. La voici.

« En 1870, nous habitions un faubourg de Metz, où, jusqu'alors, nous avions mené une vie tranquille et heureuse. Lorsque la guerre éclata, deux de mes frères s'engagèrent aussitôt; pour ma part, je n'avais que treize ans,

j'étais donc condamné à être le témoin passif des horreurs de l'invasion. Bien vite les terribles nouvelles arrivèrent : les Français, vaincus, reculaient et les Prussiens, comme un flot menaçant, s'avançaient vers nous. Bientôt Bazaine s'enfermait dans notre ville et, pendant deux mois, nous vécûmes dans l'espoir angoissé de la délivrance. Puis ce fut la honteuse capitulation et aussitôt après l'entrée des Allemands. Ah! mon ami! Quelle horreur que la lourde marche de ces sinistres soldats noirs! J'entends encore leurs pas marteler le pavé de notre rue, pendant que, pleurant de rage, je les considérais derrière nos rideaux tirés.

« Et ce n'était que l'avant-goût des horreurs de l'invasion! Dès le soir, une douzaine de Bavarois faisaient irruption chez nous et, sans façons, s'installaient en maîtres. La paille de l'étable ne leur suffisait pas ; il leur fallait nos lits. Ils entrèrent donc chez nous et passèrent l'inspection des chambres. Ils y trouvèrent ma sœur qui venait de mettre au jour un enfant, la veille. Sa situation aurait dû exciter la pitié, sinon le respect de ces hommes. Mais ces Allemands étaient des brutes. Sans tenir aucun compte des réclamations de ma mère et des plaintes de la malade, ils arrachèrent celle-ci de son lit et la traînèrent dans la cuisine où ils la laissèrent évanouie sur le pavé froid. Puis ils

se partagèrent les chambres et s'installèrent.

« A ce moment même, mon père rentrait et trouvait dans la cuisine sa fille étendue par terre, sa femme en pleurs essayant de la ranimer et, tout autour, les petits poussant des hurlements d'effroi. Mon père s'arrêta interdit sur le pas de la porte. Subitement, il était devenu pâle comme un mort. Il ne dit pas un mot, mais fixa sur ma mère un regard interrogateur. Celle-ci tendit le bras vers les chambres et d'une voix étouffée murmura : « Les Prussiens ! »

« Soudain, les yeux de mon père brillèrent d'un éclair de rage; le sang empourpra ses joues. Il sortit sans mot dire et, quelques instants après, reparaissait armé d'un gourdin. Nous comprîmes ce qui allait se passer et, glacés de terreur, nous nous jetâmes sur lui. « Louis, pour tes enfants, reste tranquille, » criait ma mère. « Papa, papa, » implorions-nous tous. Mais aveuglé par la rage, mon père n'entendit rien. D'un pas de somnambule, il se dirigea vers les chambres, ouvrit la porte d'un geste brutal et disparut.

« Comment vous raconter cette scène épouvantable? L'horreur me fait encore dresser les cheveux au seul souvenir.

« Nous étions plongés dans une noire stupeur, dans l'attente d'une catastrophe, lorsque, tout à coup, dans les chambres, ce fut un bruit

de lutte, des chocs, des cris; puis, comme un éclair, les Bavarois défilèrent devant nous, poursuivis par mon père, qui frappait à tour de bras de son terrible gourdin.

« Ils n'étaient pas sortis tous! Quatre d'entre eux gisaient dans les chambres, le crâne fracassé.

« Mon père rentra bientôt, jeta son bâton au milieu de la cuisine. Il s'assit en face de sa fille encore inanimée et, sans un mot, plongé dans un sombre désespoir, la considéra, les yeux fixes.

« Ce ne fut pas long. Bientôt des pas cadencés faisaient sonner les pavés de la rue, et, quelques instants après, des crosses retentissaient à notre porte. C'était la garde! Les Bavarois entraient aussitôt; l'un d'eux, l'un de nos hôtes, désignait mon père d'un geste; les soldats se jetaient sur lui et l'entraînaient au milieu de nos cris de désespoir.

« Le lendemain matin, vers huit heures, la garde faisait de nouveau irruption chez nous et, sans un mot d'explication, nous emmenait tous, laissant la malade abandonnée.

« Et savez-vous où ces monstres nous menaient? A l'exécution de mon père! Voyez-vous, ils n'ont pas beaucoup changé depuis quarante-six ans, les sauvages!

« Nous fûmes donc conduits, comme des

malfaiteurs, entre deux rangs de soldats, à travers les rues de la ville. Malgré notre effroi, nous poussions des cris pitoyables qui faisaient pleurer les passants et qui de temps à autre nous valaient, de la part de notre escorte, des coups de pied, des coups de crosse.

« Nous parvînmes enfin à une place. Des soldats étaient alignés tout autour; le peloton était déjà disposé. Nos gardiens nous conduisirent tout auprès, afin que rien ne nous fût épargné de l'horrible spectacle. Mon père fut alors amené et collé au mur. Un officier s'approcha et lut la sentence de mort. Mes sanglots m'empêchèrent de comprendre; je me souviens seulement d'avoir saisi : « hospitalité violée, » et « ennemis sans défense! »

« Nous voulûmes nous jeter alors sur notre père et l'embrasser une dernière fois, mais les sauvages furent sans pitié; ils nous rudoyèrent de coups et nous ne pûmes envoyer en guise d'adieu que des « papa, papa » déchirants.

« En même temps, les fusils furent armés et s'abaissèrent; un commandement rauque fut poussé; une détonation retentit et mon père alla frapper du front les pavés de la place.

« Aussitôt la troupe se retira; notre escorte nous laissa et nous nous jetâmes sur le corps de notre pauvre père que nous couvrions de baisers et de larmes et que, dans notre égarement, nous

persistions à appeler de « papa » désespérés.

« J'étais fou de douleur et, pendant quelques instants, je m'abandonnai sans résistance, sans réaction, à une immense détresse. Mais mon effondrement dura peu : j'étais Lorrain; bien vite, je me cabrai devant le crime. Ma pensée se tourna vers ces brutes odieuses qui venaient de disparaître. Mon cœur bouillonna de colère, de rage. Je sentais dans toute sa hideur l'infamie de l'assassinat et je ne pouvais rien ! Mais l'avenir était à moi. Je me redressai et, devant le cadavre de mon père, je jurai de le venger, de tuer, quand je le pourrais, ces infâmes Prussiens.

« Vous me croirez si vous voulez, jamais je n'ai oublié mon serment et, pendant quarante-quatre ans, j'ai attendu patiemment l'occasion de l'exécuter. Que ce fut long, mon ami, et que j'ai souffert, surtout ces dernières années, lorsque la France aveulie semblait nous avoir abandonnés! Mais enfin, l'heure est venue! »

— Votre serment est déjà rempli, au moins en grande partie; il me semble que ceci en est la preuve, lui dis-je en montrant ses décorations.

Je voulais ainsi l'amener au récit de ses exploits. Quelques anciens m'avaient fait à ce sujet des allusions pleines de promesses. Je désirais donc vivement en connaître les détails. Malheureusement, si notre brave con-

sentait, dans l'intimité, à dévoiler ses souffrances, il n'aimait pas à étaler sa gloire. Avec douceur, mais avec fermeté, il détournait mes interrogations, mes allusions. Pour arriver à mes fins, j'usai donc de diplomatie. « Mon cher Chabrier, lui dis-je, j'ai besoin de votre livret pour le mettre à jour. Pourriez-vous me le confier? — Très volontiers! » et aussitôt le vieux sergent me tendit le document, sans se douter qu'il me livrait son secret.

Je feuilletai les pages d'un air indifférent et bientôt j'arrivai aux états de services et aux citations. J'avais ma base d'enquête. Avec la ténacité d'un juge d'instruction, je poussai mon interrogatoire. Se voyant pris au piège, mon voisin esquissa un sourire bienveillant. « Puisque vous y tenez tant, me dit-il, allons-y. » Et il me fit de son passé militaire un récit que j'écoutai, rempli d'une profonde vénération.

Ce récit est une épopée de patriotisme et de courage.

Au début de la guerre, Chabrier paraissait peu appelé à une vie d'aventures. Mécanicien retraité de la Compagnie de l'Est, il jouissait d'une honnête aisance, une belle famille lui donnait tout le bonheur que l'on peut trouver en terre d'exil. Tout le retenait donc chez lui.

Mais Chabrier était Lorrain, et il n'avait pas répudié son serment. Aussi, dès qu'un vent,

d'invasion souffla sur notre pays, il sentit se rallumer dans son cœur la rage folle de sa treizième année. Résistant aux sages conseils de ses anciens chefs qui lui opposaient sa situation et ses cinquante-sept ans, brisant les résistances des siens, il s'engageait à la mairie de Troyes; et quelques jours après, les hommes du 310e avaient la stupéfaction de voir parmi eux une tête chenue et un corps branlant.

Chabrier était favorisé de la Providence : il arrivait pour un jour de victoire. L'on était alors à la veille de la bataille de la Marne, et le premier ordre qu'il entendit lire à sa compagnie fut la proclamation où le général Joffre déclarait que l'heure était enfin venue de ne plus regarder en arrière.

Regarder en arrière, Chabrier n'y pensait certes pas. Il avait l'âme toute pleine des noirs souvenirs de l'Année terrible et surtout il voyait toujours devant lui, sur une place de Metz, contre un mur, un corps étendu, immobile au milieu d'une mare de sang fumant. Il était donc prêt à faire face à l'ennemi et à se faire tuer plutôt que de lâcher pied.

Il ne fut pas réduit à cette extrémité; il eut la joie délirante de marcher en avant et de tailler des croupières aux Prussiens : il les poursuivit à travers les marais de Saint-Gond et les reconduisit jusqu'à Reims.

Hélas, la marche en avant était finie et son enthousiasme faisait bientôt place à une austère énergie et à une longue patience. L'ennemi s'était ressaisi et, solidement établi sur les hauteurs environnantes, il résistait à nos assauts furieux.

Le régiment de Chabrier, le 4 octobre, reçut l'ordre de s'emparer de Brimont. Afin d'éviter les surprises, le commandement décida tout d'abord de reconnaître le terrain. Chabrier s'offrit pour la périlleuse mission et partit avec quelques camarades.

De leur hauteur, les Allemands suivaient tous les mouvements des nôtres et, avec une prodigalité insensée, arrosaient impitoyablement les endroits où ils découvraient quelque trace de vie. La situation était terrible, mais le courage de notre héros était indomptable. Il courait d'un trou d'obus à un autre, passait entre les marmites et toujours avançait. Tout à coup, il fut surpris dans un bond. Les fantassins boches, qui depuis quelque temps l'épiaient, lui tirèrent une salve. Trois coups de fouet le frappèrent en pleine chair : une balle avait traversé l'épaule, une autre le thorax, une autre le côté. Il se jeta dans un trou, se tâta, vit que rien n'était cassé et, sans calcul, continua son exploration. Lorsqu'il fut en possession des renseignements attendus par ses chefs, il fit

demi-tour. A son entrée dans la tranchée, ses habits dégouttaient de sang. Il fut évacué.

Il ne traîna guère dans les hôpitaux et le dépôt. A peine guéri de ses blessures et remis de son affaiblissement, il demandait à reprendre son fusil et à rejoindre le front : cette fois ce fut le 8e qui le reçut.

Chabrier arrivait à point pour la grande offensive, au printemps de 1915. Il allait prendre part aux combats acharnés de Mesnil-les-Hurlus et, par sa conduite héroïque, devait exercer une influence considérable autour de lui.

Dès le début, il se fit remarquer par son entrain, sa crânerie et, bien vite, il eut la joie farouche d'abattre un Prussien : « Vous ne sauriez croire, me disait-il, le soulagement que j'éprouvai en le voyant tomber. Tout d'un coup, la contraction qui avait serré mon cœur quarante-cinq ans auparavant se détendit et un contentement intense m'inonda : mon père était vengé enfin ! Mais mon rôle n'était pas fini ; il fallait aussi venger la France ! »

Il continua donc à se battre comme un lion. Tous les jours du 21 au 27 février, il monta à l'assaut à la baïonnette et enfila des Boches. Entre toutes, le 27 février fut sa journée de gloire. Il mérita, à cette occasion, une attestation officielle de bravoure de son commandant

qui voulait, en attendant la citation et la médaille, rendre un hommage à sa vaillance. Je transcris le document :

« Sergent Chabrier, engagé volontaire pour la durée de la guerre et arrivé à mon bataillon, 1er du 8e d'infanterie, fin décembre 1914. Par son entrain, sa vaillance extraordinaire, son mépris du danger et son adresse, a abattu un Allemand ; a exercé la plus heureuse influence sur le moral de ses camarades pendant les attaques de Champagne.

« S'est particulièrement distingué à l'attaque au nord de Mesnil-les-Hurlus, le 27 février :

« 1° A neuf heures, ayant aperçu un mouvement dans un boyau commun, est sorti de la tranchée, a abattu, en trois coups de feu, les trois premiers grenadiers allemands et mis les autres en fuite, sauvant ainsi toute sa section.

2° A quinze heures quinze, a chargé comme un démon à la tête de ses camarades. Blessé à la tête, a refusé de se laisser évacuer. A marché jusqu'au 5 mars, jour où ses forces l'ont trahi.

« Ajoutons que Chabrier est parti en campagne avec le 310e où il a reçu plusieurs blessures.

« Il mérite la croix de la Légion d'honneur.

« A. Ebernecht. »

De nouveau, Chabrier connut la vie insipide et la lourde impatience de l'hôpital et du dépôt. Mais son énergie le guérit vite et, sans perdre de temps, il reprenait sa place sur le front.

La nouvelle étape fut monotone : il mena la vie grise des tranchées. Cette existence était trop lourde pour lui. Ses dix mois de fatigues, les violents combats auxquels il avait pris part l'avaient épuisé : six semaines s'étaient à peine écoulées que ses forces l'abandonnaient. Terrassé par la maladie, de nouveau, la mort dans l'âme, il devait quitter ses compagnons et croupir à l'intérieur.

Cette fois le séjour fut long. Sa santé était délabrée. Malgré les soins les plus attentifs à l'hôpital, et ensuite au dépôt, en dépit des ménagements de ses chefs attendris, il restait maladif. Sentait-il, durant quelques jours, un afflux de force, vite il courait à l'infirmerie et sollicitait la permission de partir : « Monsieur le major, regardez, disait-il en redressant sa taille voûtée, je suis comme un jeune homme de vingt ans ! » Mais le major, saisi de compassion, restait inexorable : « Non, mon vieux Chabrier. Encore un peu de patience ! »

Pendant presque un an, Chabrier lutta contre cette bienveillance et enfin l'emporta. Au début de juin, il revenait parmi nous, tout heu-

reux de se retrouver face aux Prussiens exécrés.

Ce vieux brave nous arriva auréolé de malheur et de gloire. En dépit de sa pudeur à étaler son infortune, malgré sa répugnance à chanter ses exploits, son passé fut bientôt percé à jour et pour tous il ne fut plus, au bout de quelques jours, que le martyr de Metz et le héros de Mesnil.

Ces titres lui valurent aussitôt le respect général et une vénération profonde. En outre, il eut bientôt gagné tous les cœurs : il était si bon, si dévoué, si paternel; il savait montrer tant d'intérêt à ses camarades, à ses hommes, à ses enfants comme il disait. De plus, sa belle âme resplendissait de patriotisme et d'énergie : il suffisait de lui entendre prononcer quelques mots pour comprendre qu'une seule chose au monde comptait pour lui : la victoire et, en attendant, la lutte sans défaillance et sans merci. Et ce n'était certes pas un bluffeur. Son attitude aux tranchées était garante de la sincérité de ses paroles : là, pas de besogne mesquine pour lui; tout était sacré. Il ne tolérait aucune négligence autour de lui; mais, par contre, il payait d'exemple : de service, toujours il était sur le qui-vive, toujours il épiait le Boche, comme si le salut de la France eût dépendu de lui seul.

Cette bonté, cette ardeur chez un vieillard débile avaient touché les hommes au cœur : ils l'admiraient, ils l'aimaient, ils l'imitaient.

Drapeau vivant, ce vieillard, en venant parmi nous, nous avait amené avec lui la force d'un bataillon.

. . . .

Depuis que ces lignes ont été écrites, le sergent Chabrier nous a quittés. Il avait présumé de ses forces ; en quelques semaines, la vie rude des tranchées avait vaincu sa superbe énergie. Malade, il a dû, avec un regret immense, dire adieu à ses compagnons plus jeunes et plus heureux.

Nous avons perdu notre drapeau, mais la grande leçon qu'il a prêchée parmi nous reste gravée dans nos cœurs et y porte ses fruits.

DANS LA BATAILLE
DE LA SOMME

I

VERS LE FRONT DE SOMME

Nous venons encore de vivre des jours pleins; nous avons pris part à l'offensive de la Somme. Pendant un mois entier, nous sommes restés sous les obus; nous avons subi des bombardements atroces; nous avons livré sept ou huit assauts meurtriers; nous avons connu les élancements de la faim et l'exaspération de la soif; nous avons été écrasés par une fatigue extrême et, durant les derniers jours de notre action, nous avons cheminé sous une pluie qui trempait les corps et amollissait les âmes. Nous nous sommes raidis contre nous-mêmes pour fournir une résistance morale qui atteignit, je crois, les limites des forces humaines.

Ces jours, qui ont pesé lourdement sur nos épaules, furent pourtant des jours ensoleillés : la Victoire planait sur nous. Aussi, à présent que nous sommes sortis de l'enfer, les fatigues, les dangers, les horreurs sont oubliés, et si nous ne gardions sur le cœur, comme un poids

qui nous oppresse, le souvenir des bons camarades laissés là-bas, notre impression serait toute de bonheur : bonheur d'avoir humilié nos ennemis, affaibli par des défaites répétées leur force de résistance, et d'avoir délivré, pour notre part, un coin de la patrie.

Notre départ pour la Somme ne fut pas un coup de surprise; nous ne fûmes pas jetés à l'improviste, comme à Verdun, dans la fournaise. Nous eûmes au contraire le loisir de voir arriver de loin les nouvelles, de suivre la progression des rumeurs et des ordres et d'élever ainsi lentement nos âmes à la hauteur du grand effort que nous devions fournir.

Vers la fin de juin, nous connaissions depuis longtemps, par la voie (qui n'est pas la moins sûre) du ravitaillement et des cuisines, qu'un grand coup se préparait du côté d'Amiens. Aussi, lorsque, par un beau matin, nous entendîmes, du haut de notre plateau, un roulement sourd et continu dans la direction de cette région, ce ne fut pas pour nous un mystère : la grande offensive était déclanchée et ce que nous percevions en était la préparation.

Ce bombardement, nous le suivîmes d'abord avec une attention de tous les instants, et une intense satisfaction, qui dilatait nos cœurs. Nous sortions de notre abri pour monter sur le plateau et, au mépris de toute prudence, debout

sur la hauteur, nous savourions la voix grave du canon.

Nous écoutions dans un silence profond durant de longues minutes, pour nous imprégner jusqu'au fond de notre être de la grande force française qui se dégageait de ces échos lointains. Puis, lorsque nos esprits se dégageaient un peu de cette fascination, nous échangions de graves considérations d'ordre fort divers. Le stratège calculait d'un air concentré le nombre de canons que ce roulement représentait, appréciait le temps que l'ennemi mettrait à opposer une réponse valable et concluait d'un air sentencieux à un enfoncement irrémédiable. Le mineur, lorsqu'un coup plus fort dominait le lugubre concert, s'écriait : « Ça, c'est du bon! » et en homme de métier il déclarait : « Pour résister à ça il faut au moins dix mètres de terre; ils sont f..., les Boches! » Enfin l'artiste en bijoux de tranchée, après avoir tendu dans la direction un regard chargé de désirs, laissait échapper ce soupir d'envie : « Cette fois, ils vont pouvoir en faire des bagues, les camarades! »

Cependant le bombardement fut long, trop long pour notre impatience et notre attention. Bientôt le roulement ne dépassa plus les limites de la subconscience, et durant quelques jours le grand effort qui se livrait là-bas ne trouva plus

d'écho en nous qu'à un seul moment : celui de l'arrivée des journaux. Nous nous précipitions et dévorions les manchettes, toujours les mêmes, hélas : *Action intense de notre artillerie sur la Somme !* Notre ardent désir ne comprenait rien à cette lenteur, et les pessimistes élevaient la voix : « C'est encore un bec de gaz, et de jolie taille ! » Et dans notre désappointement, nous percevions, tout au fond de nous, un écho sourd à ces paroles décourageantes.

Cependant l'espoir, qui était alors la forme de notre courage, reprenait vite le dessus, et nous attendions dans une patience morne les nouvelles du lendemain.

Un beau soir, — c'était, je crois, le 1er juillet, — les journaux nous avaient répété leur litanie monotone et, vers les huit heures, nous nous étions étendus sur nos couchettes, livrés à un sombre ennui. Nous avions poursuivi nos thèmes stratégiques pour attendre le sommeil qui tardait. Vers dix heures, la porte s'ouvrit avec fracas. Dans l'ouverture, le cycliste apparut, qui, d'une voix essoufflée, nous cria : « Messieurs ! Grande victoire anglo-française ! La première position boche enlevée sur 40 kilomètres de front ! »

Nous sursautâmes et, comme des pantins mus par une même ficelle, au même instant,

nous nous trouvâmes assis sur nos couchettes à nous regarder avec ahurissement. Mais ce fut l'affaire d'une seconde; l'incrédulité nous assaillit aussitôt. La nouvelle avait le tort d'être colportée par un messager discrédité; le pauvre homme, de par ses fonctions, ramassait au long de ses courses toutes sortes de bruits que, sans passer au crible, il rapportait fidèlement. Notre confiance en était fortement ébranlée. Aussi, le premier moment de surprise passé, un cri retentit : « C'est comme l'histoire des quarante bateaux coulés dans la mer du Nord! Hein! — Non; je vous assure que c'est *absolument* vrai (1). Je viens de le savoir au téléphone; c'est le colonel qui l'a dit. »

Cette fois, la preuve étant indiscutable, nos esprits se rendirent et, soudain, nous nous sentîmes emportés par une vague d'enthousiasme. Nous délirâmes dans une conversation éperdue, entrecoupée, où chacun parlait pour lui-même, sans attendre de réponse.

Le lendemain, à notre réveil, les parois du gourbi vibraient. En prêtant l'oreille, nous perçûmes un roulement sourd, profond, lointain : le bombardement avait repris. Nos cœurs sursautèrent à cette première impression. D'un

(1) Contrairement aux opinions philosophiques reçues, les agents de transmission (ravitailleurs, cuisiniers, cyclistes, etc.) admettent plusieurs degrés de vérité.

bond, nous fûmes dans le boyau et quelques instants après, nous occupions, sur le sommet du plateau, notre poste d'écoute, et prenions notre bain d'espoir. Le tir était aussi intense que les jours précédents : un roulement continu, — le *Trommelfeuer* (1), comme ils disent — et, sur ce fond, à intervalles rapprochés, des éclatements puissants, larges, qui, l'espace de quelques secondes, couvraient tout le reste. — « Ça va bien, ça va bien ! On les a, on les tient ! » Satisfaits de constater que notre effort n'était pas, comme tant d'autres, éphémère, nous écoutâmes quelque temps et, ayant fait notre plein d'espoir, nous redescendîmes attendre, durant d'interminables heures, l'arrivée des journaux et les détails de la victoire de la veille.

Les jours suivants, notre enthousiasme progressivement monta à des hauteurs vertigineuses. Chaque soir, le téléphone annonçait la prise de quelque nouveau village et, le lendemain, nous lisions avec une émotion sacrée, avec envie aussi, les exploits héroïques de nos frères de là-bas. Chaque jour, la liste de nos victoires s'allongeait ; les noms de Hardecourt, de Maricourt et de Curlu retentissaient profondément dans nos cœurs et nous exaltaient. Un jour, plus que tous les autres, l'émotion fut

(1) Littéralement : tir tambourinant.

indicible. Le communiqué annonçait que des patrouilles de cavalerie avaient franchi la Somme, au sud de Péronne, et traquaient l'ennemi sur ses derrières. La cavalerie en action! C'était la trouée faite!

La trouée? Comprenez-vous la portée de ce petit mot pour nous, qui, depuis deux ans, peinions, nuit et jour, dans la boue ou sous le soleil torride, en vue de ce résultat? Et ce but était enfin atteint! La trouée, c'était encore quelque chose de bien plus magnifique : c'était Cambrai, Maubeuge, Lille, Roubaix, Enghien (1). C'était la réunion des familles disloquées depuis deux ans, la fin de la grande souffrance. Nous étions soulevés, hors de nous, et, dans une impatience fiévreuse, nous attendions l'ordre de nous transporter au bord de la Somme.

Nous crûmes nos vœux exaucés : dans la matinée du 3 juillet, des officiers du 96e venaient reconnaître notre secteur; leur régiment devait nous relever la nuit suivante. Et nous, qu'allions-nous devenir? Personne ne le savait, mais il n'y avait aucun doute : nous partions pour la Somme.

Cependant, les officiers avaient à peine entrepris leur tournée qu'un ordre les rappelait : la

(1) Enghien de Belgique, refuge de religieux exilés.

relève était décommandée. Grande colère de nos visiteurs et immense désillusion pour nous. Nous continuâmes à ronger notre frein.

Le 5, nouvel excitant. Un groupe d'officiers du 126e arriva, comme ceux de l'avant-veille, reconnaître nos emplacements. Mais, cette fois, les officiers étaient à peine parmi nous qu'ils étaient invités à faire demi-tour. Pour le coup, la farce était trop forte. « Décidément, l'état-major *nage* en plein ! s'écria un loustic. — Mais non, répliqua un bon esprit. L'état-major *nage* parfois, mais jamais à ce point-là, tout de même. Non, vois-tu, tout ça doit être combiné pour dérouter les Boches. Avec leurs microphones, ils entendent tout ce qui se dit dans notre téléphone. Eh bien, on leur fait croire que nous massons ici des troupes pour une attaque de flanc. Ils en masseront également, et ce sera toujours autant que les poilus de la Somme n'auront pas devant eux. »

Tout semblait, en effet, combiné pour tromper nos vis-à-vis. Certaines imprudences avaient été commises dans le téléphone, tellement patentes qu'elles devaient être voulues. Un régiment entier stationnait sur une route, à découvert, à quelques kilomètres. L'artillerie lourde avait installé quelques batteries et fait tout le nécessaire pour en révéler l'existence à l'ennemi.

En attendant, rivés à nos tranchées, nous

ronchonnions contre notre mauvais sort, lorsque nos espoirs, soudain, prirent une nouvelle orientation. Le 7 au matin, le commandant nous communiquait un *Bulletin de renseignements* des plus intéressants (1).

L'état-major nous informait qu'à en juger par les prisonniers faits sur la Somme, il apparaissait que les Allemands étaient en proie à une grande confusion. Pour boucher les trous, ils y avaient jeté à la hâte des régiments formés de bataillons disparates, et même des bataillons constitués de compagnies cueillies çà et là sur le front de l'Aisne et de Champagne.

L'ennemi recourait à un procédé extrême, désespéré; il n'avait donc plus de réserves. Encore un coup de boutoir et la porte allait s'ouvrir. Mais surtout une autre conclusion découlait de ce fait, conclusion beaucoup plus intéressante pour nous : l'ennemi n'avait plus devant nous que des effectifs réduits. C'était donc l'heure de donner un coup d'épaule ici. Et

(1) Le *Bulletin de renseignements* (B. R. en langage militaire) est un feuillet publié à intervalles fréquents par les soins du Grand Quartier Général, du Quartier Général de l'armée, ou parfois du Corps d'armée. Il contient les renseignements recueillis sur l'ennemi et est réservé aux états-majors et aux officiers. Il vaut tous les journaux du monde; si les journalistes pouvaient s'en inspirer, pour les parties non secrètes, leur prose serait plus substantielle, et parfois plus attrayante.

tout à coup Laon, la vieille citadelle dont nous apercevions se profiler dans le lointain la cathédrale dressée sur son rocher, Laon devint notre rêve : nous n'aspirions plus qu'à la libérer.

Le même jour, l'heure parut arrivée. Le colonel ordonnait de confectionner les ballots : nous devions réunir en un paquet individuel les objets qui n'étaient pas d'une nécessité absolue et d'un usage courant, et ne conserver dans nos sacs que les vivres de réserve. L'ordre ne donnait aucun commentaire, mais nous l'interprétâmes : c'était une mesure préparatoire à une prochaine attaque. Notre désir se réalisait. Demain, peut-être, nous franchirions le parapet, nous bousculerions les Prussiens et nous coucherions vainqueurs à Laon.

*
* *

Notre exaltation avait atteint son apogée ; elle devait rapidement décroître.

Déjà, l'avance foudroyante des premiers jours avait pris fin. Nos amis les Anglais étaient accrochés à Thiepval et nous étions butés à Maurepas et à Barleux. Cet arrêt brusque était d'un mauvais augure. Les journaux, il est vrai, s'évertuaient à raconter que nous n'avancions plus, simplement parce que nous n'en avions

pas envie. Mais, instruits par de nombreuses expériences, nous savions à quoi nous en tenir : nous n'avancions plus parce que nous avions rencontré l'obstacle; parce que, pour employer une expression imagée du front, nous étions « tombés sur un bec ».

Les attaques de février, mai et septembre 1915, la ruée allemande sur Verdun, nous avaient convaincus que, pour bousculer l'ennemi, il faut le surprendre et faire vite, très vite. Sinon il amène des renforts et du canon, et le massacre réciproque commence, sans résultat décisif.

Tel fut l'état d'âme dans lequel nous vécûmes à partir de ce jour, et nous étions sous cette impression résignée lorsque, vers la fin de juillet, nous reçûmes l'annonce officielle de notre prochain départ pour la Somme. La nouvelle fut accueillie sans délire, sans folle gaieté, comme nous avions accueilli les autres relèves. Nous savions, certes, que l'expédition serait dure, que bon nombre d'entre nous n'en reviendraient pas. Mais peu importait. C'était le devoir; c'était pour la France, et que comptait le reste? Nous partîmes calmes, insouciants, froids, mais résolus. Au dur effort que nous allions fournir, nos âmes étaient prêtes; elles étaient cuirassées.

*
* *

Le 3 septembre 1916, après un long mois de vie de cantonnement, de déménagements nombreux, d'exercices, nous étions enfin à pied d'œuvre. Bivouac dans un camp, aux abords de Maricourt, à la limite de portée des canons ennemis, à bonne distance toutefois pour suivre, le jour au bruit et aux clartés la nuit, la marche générale des opérations. Les événements nous captivaient, car nous nous savions à la veille d'entrer en action : la 1re division était engagée depuis plus de quinze jours, et nous pressentions que la relève aurait lieu avant peu.

Avant de monter en ligne, je résolus de tonifier mon moral au moyen d'un puissant réactif. Un camp ou, pour parler plus exactement, un parc de prisonniers était établi à quelque distance de nos baraques. Je décidai de m'y rendre.

En compagnie de mon fidèle ami, je partis au milieu de nombreux groupes de troupiers qui voulaient simplement « voir des Boches » ou, comme moi, rafraîchir leurs sentiments.

Après avoir marché, une demi-heure durant, par monts, par vaux et par bois, nous arrivons. Ne vous figurez pas de longs alignements de tentes et de baraques; vous obéiriez ainsi à un préjugé de l'arrière! Des enclos en fil de fer

barbelé ; tout autour, un chemin de ronde solidement clôturé des deux côtés : tel était le camp dans son austère simplicité. Dans un enclos, pourtant, quelques tentes se dressaient : c'était l'enclos réservé aux Polonais et aux Alsaciens, auxquels, dès le premier instant, nous voulions ainsi manifester notre grande sympathie.

Nous arrivions au lendemain d'un grand coup, et la récolte avait été fructueuse : le camp était comble. Lorsque nous débouchâmes du bois, la plaine était couverte d'un fourmillement intense. Je n'en pouvais croire mes yeux et demeurai stupide. Qu'était cette foule? De notre côté, je distinguais bien de nombreux troupiers français qui circulaient, oisifs, tuant le temps. Mais au delà, cette masse? Évidemment des Français, pensions-nous! Nous n'avions pu prendre tout ce troupeau. C'eût été trop beau.

Pourtant il en était ainsi; cet immense troupeau gris était allemand. Emporté par un accès subit de curiosité violente, je me jetai contre la barricade et je contemplai.

Devant moi, une foule immense grouillait dans les vastes enclos. Dès le premier abord, un relent du combat se dégageait de ces hommes. Leur costume était d'une variété choquante qui trahissait la violence des dernières luttes. Les uns portaient la capote ; d'autres, beaucoup plus

nombreux, la vareuse; quelques-uns, les prévoyants, s'abritaient les épaules sous une couverture, une toile de tente. Le mélange des coiffures constituait un désordre encore plus bizarre. L'affreux béret, qui donne à Fritz son aspect vulgaire et sinistre, mêlait le rouge de sa bande au gris verdâtre du casque de tranchée, ce casque lourd et disgracieux qui fait penser à une marmite d'un autre âge; çà et là, une pointe de cuivre s'agitait au-dessus des têtes; quelques hommes marchaient, les cheveux flottants au vent; d'autres, voulant s'abriter, s'étaient coiffés d'un mouchoir. Enfin, des blessés légers, la tête ensevelie sous de larges bandeaux blancs, tranchaient violemment sur le fond gris.

A ce désordre des costumes s'en ajoutait un autre qui portait mieux encore la trace des grandes horreurs. Les prisonniers étaient sinistres. Ils étaient sales, d'une saleté repoussante : barbes de huit jours, traits tirés, yeux caves, figures souillées de sueur. Les vêtements étaient déchirés, couverts de plaques de terre, maculés de sang.

Leur état d'âme répondait fidèlement à ces tristes dehors. Sans doute, sur leur visage, se reflétait une grande satisfaction, celle d'être enfin sortis de l'enfer, pour toujours. Mais l'impression dominante était celle d'une fatigue

extrême : ils étaient usés, à bout d'énergie. Ils manifestaient donc un ahurissement profond, une grande confusion, un noir ennui.

Pourtant, ces malheureux réagissaient encore un peu contre cette sensation déprimante et s'efforçaient de faire bonne mine devant leurs vainqueurs attentifs. La plupart, groupés çà et là, entretenaient une vague conversation où, à de très longs intervalles, une courte phrase brisait pour un instant le lourd silence. D'autres, au rebours, cherchaient la force dans la solitude; ils erraient, faisaient les cent pas, comme des fauves dans leur cage, la tête baissée, le front barré.

J'étais arrivé plein d'une sourde colère que je croyais raviver par la vue de l'ennemi. Quelle était mon erreur! Devant cette immense misère, je sentis soudain mon cœur se détendre. Ce n'est pas, certes, que le passé fût oublié; j'avais devant l'esprit les atrocités commises par les sinistres envahisseurs d'août 1914, lorsqu'ils se croyaient sûrs de l'impunité. Mais le spectacle douloureux fut plus puissant. Ma colère se dissipa; je ne vis plus que le contraste entre l'attitude conquérante et brutale des Germains de 1914 et la situation piteuse de ces fauves pris au piège. Et, sans colère, avec un peu de pitié involontaire, je me contentai de sourire.

Tout en contemplant ces épaves, je contour-

nais le camp, lorsqu'un de mes amis vint à moi et me dit : « Allez donc là-bas un peu plus loin; il y a des officiers ! — Beaucoup? — Oh, oui, beaucoup ! » Je hâtai le pas. Bientôt un groupe plus compact de spectateurs, pressés contre le barbelé, m'avertit que j'étais arrivé.

Dans un enclos aux dimensions plus modestes, une trentaine d'officiers se morfondaient. Au centre se tenait, la tête coiffée du pot de fer, les épaules enveloppées d'une couverture, un véritable hercule, un homme superbe qui, par son physique parfait, en imposait même à ses ennemis. A son attitude aisée, aux marques de déférence et de respect que lui prodiguaient ses compagnons, je reconnus le chef. A ses côtés, se démenait, dans une activité comique, un Allemand replet. Sa casquette d'automobiliste, sa barbe en pointe qui allongeait un visage trop gras, son embonpoint florissant, ses gestes arrondis, tout en lui était grotesque. Tout autour gravitait le menu fretin, les officiers subalternes. De jeunes lieutenants, quelques-uns de vrais gamins écrasés sous leur casque. Ils se groupaient, causaient, allaient, venaient.

Collés contre la clôture, nous regardions sans insolence, sans aucun cri. Rien, il est vrai, dans l'attitude des prisonniers ne nous poussait à des procédés hostiles. Aucun d'eux n'affichait la

morgue hautaine de l'officier prussien : pas de poitrines outrageusement bombées, pas de têtes superbement penchées en arrière, pas de regards méprisants. La plupart se contentaient d'être dignes et affectaient de nous ignorer. Ils s'absorbaient entre eux, s'occupaient à mille petits riens. Quelques-uns, de temps à autre, abordaient le grand chef, lui faisaient un instant leur cour, l'entouraient d'attentions touchantes ; d'autres passaient de groupe en groupe, jetaient çà et là quelques phrases. Plusieurs se promenaient philosophiquement, engagés dans une grave conversation; enfin quelques-uns, harassés des efforts des jours précédents, fatigués de plastronner devant nous, s'étaient étendus dans la boue et s'efforçaient de dormir, d'oublier.

La nuit tombait; il était temps de regagner nos baraquements. Je contemplai une dernière fois notre capture, afin de m'imprégner à fond d'un sentiment de force et de confiance, et je partis content.

II

DE MARICOURT A MAUREPAS

Le lendemain 5 enfin, arriva l'ordre attendu : nous devions nous rendre, la nuit suivante, au ravin de Maurepas, pour y constituer la réserve de la 1re division ; nous allions commencer d'une façon effective notre campagne de la Somme.

A huit heures du soir, l'adjudant de bataillon rassemblait son petit monde, et nous partions pour le nouveau P. C., situé à 6 ou 7 kilomètres. Le début de notre campagne fut plutôt de mauvais augure : le temps était détestable depuis plusieurs jours et cette nuit particulièrement sombre. Nous avancions donc péniblement, à l'aveuglette, dans les chemins défoncés, nous jetant ici dans une ornière, là dans un trou d'obus, plus loin dans un fossé. Bientôt cependant, nos yeux, adaptés à l'obscurité, commencèrent à deviner les accidents du terrain, et nous nous rassurions lorsque quelque grosse pièce anglaise nous éblouissait de son immense lueur ; un instant, la route surgissait de l'ombre

et révélait ses détails, mais aussitôt les ténèbres, plus épaisses, retombaient sur nous, et, complètement aveuglés, nous pataugions à merci.

Nous avancions dans un morne silence, entrecoupé de temps à autre par les cris de colère de quelque naufragé. Nous étions absorbés par la contemplation de la bataille. Là-bas à l'horizon, sur un vaste demi-cercle, qui, depuis Thiepval jusque Péronne, dessinait le front, des lueurs dansaient à chaque instant et découpaient dans le ciel des éventails fugitifs; parfois, une lueur gigantesque, vraie aurore boréale, s'élevait bien haut et, l'espace d'un instant, mettait en saillie les contours fantomatiques des nuages. Et cette féerie de lumières était accompagnée d'un concert étrange, aux sons lugubres. Le canon tonnait à tous les points de l'horizon d'un roulement ininterrompu que venait relever de temps à autre le rugissement des grosses pièces.

Nous marchions sans parler, impressionnés jusqu'au fond de l'âme par ces lumières, par ce bruit, présage des horreurs prochaines.

Nous ne fûmes pas longtemps abandonnés à nos méditations; nous devions apprendre sans tarder que nous avions pénétré dans la zone battue, que nous étions déjà dans le domaine de la mort. Nous étions préoccupés uniquement du terrain, lorsque tout à coup un sifflement coupa l'air au-dessus de nous. Les dos d'ins-

tinct se courbèrent, les têtes rentrèrent dans les épaules et, à l'instant, les esprits réalisèrent la situation : « Bon, les voilà qui battent les routes! Ça va être gai! » D'autres sifflements succédèrent aux premiers et nous rassurèrent pour le moment : les Allemands en voulaient simplement à une batterie anglaise établie sur notre droite. Nous étions donc tranquilles provisoirement, mais avertis : l'obus pouvait arriver, et désormais nous cheminâmes, pleins du sentiment vague de demi-crainte, particulier aux marches d'approche par temps calme.

Nous n'étions pas au bout de nos peines. Arrivés à la grand'route de Bray-Maricourt, nous avions l'avantage de trouver une chaussée solide, mais, par contre, quel encombrement! C'était un défilé continu des camions automobiles, voitures sanitaires, fourragères, véhicules de tout modèle et de tout gabarit, fourgons, tracteurs, avant-trains d'artillerie, prolonges, cavaliers, colonnes de fantassins. C'était un défilé d'ombres chinoises, un fracas de roues cahotées, un grincement de gravier, un concert d'appels, de cris, de jurons, que nulle imagination n'eût pu concevoir.

Cet encombrement, ce tumulte, ne faisaient pas notre affaire : c'était le bombardement en perspective! Ce bruit infernal, ces lumières imprudentes, qui éclairaient à chaque instant la

route, devaient infailliblement, pensions-nous, attirer les obus. De nombreux arbres foudroyés, dressés en fantômes le long de la route, augmentaient notre appréhension. Il fallait donc passer au plus vite ce mauvais endroit, mais comment circuler dans un tel chaos?

Nous attendîmes d'abord patiemment que le défilé s'interrompît, mais en vain. Voitures, chevaux, piétons, comme un cauchemar obsédant, se succédaient impitoyablement. Enfin, nous en vînmes à une résolution désespérée : nous décidâmes de nous intercaler dans le convoi et d'emboîter le pas à son mouvement. Ce fut alors la marche la plus exaspérante que je connus jamais : progression de quelques mètres, arrêts suivis, stations prolongées, marche de tortue, puis course affolée et, soudain, arrêt brutal; puis des piétinements, parfois même des reculs. Et, sur cette marche désespérante, planait la sombre pensée du danger imminent, fatal, auquel nous ne pourrions nous soustraire. Notre impatience était montée à un rare degré d'exaspération.

Enfin, parce que tout arrive, nous atteignîmes sans encombre le village de Maricourt.

Là, une grande émotion nous était réservée : Maricourt était l'ancien village frontière et, dans quelques instants, nous allions fouler la terre conquise! Dominés par un sentiment de

grandeur et de respect, nous avancions en silence. Bientôt notre guide s'écrie : « Voici l'ancienne première ligne française. » Nos cœurs se soulèvent d'enthousiasme. Nous nous efforçons de percer les ténèbres, mais en vain, et nous passons. Quelques centaines de mètres plus loin, sur les bords de la route, se profilent dans l'ombre des piquets, des débris de fil de fer enchevêtrés dans un chaos monstrueux : les lignes ennemies! L'émotion est intense. Quelques mètres encore et nous entrons dans la dévastation. De temps à autre, sous l'éclair du canon, un reste de tranchée surgit soudain de la nuit, une bande de terre blanche affreusement bouleversée qui, de chaque côté, se perd dans l'ombre; à 50 mètres sur la gauche, les débris d'un bois. Des troncs ébranchés se dressent, lamentables, dans le ciel sombre. La région est déserte, silencieuse, sinistre. Notre exaltation se mêle d'une horreur qui bientôt la supplante. Cette horreur tout à coup nous étreint, les cheveux se dressent sur les têtes : dans un fond, une odeur horrible se dégage du sol, l'odeur de cadavres : nous traversons un charnier! Que s'est-il passé là? Mystère! Nous nous éloignons en toute hâte, dans un silence oppressé, sans penser même à explorer ce funèbre coin.

Nous n'étions pas au bout de nos émotions; le reste de la nuit, nous allions errer, perdus

au milieu de ténèbres d'Égypte dans une région inconnue. Bientôt, en effet, nous quittions la grand'route pour suivre des chemins de terre, des pistes; parfois même il nous fallait marcher à travers champs dans la direction d'un sentier présumé. En prévision des énormes difficultés, notre guide avait, dans la journée, reconnu soigneusement notre route et pris çà et là des points de repère. Malheureusement, il avait eu une malencontreuse idée. A un endroit capital, il avait remarqué un gros tas de rondins et, comptant découvrir aisément dans la nuit cette masse qui se découperait sur le ciel, tout heureux, il avait noté le détail. Or, dans la soirée, des artilleurs — oh! ces artilleurs! — étaient passés et les rondins avaient disparu. Le guide s'écarquilla les yeux, s'évertuant à découvrir dans l'obscurité la silhouette espérée. Il nous conduisait de droite et de gauche, répétant avec assurance : « C'est par ici, encore dix mètres », et fit si bien que, sans tarder, nous étions perdus au milieu d'une plaine déserte et enténébrée. Nous errâmes quelque temps, nous accrochant à l'espoir de trouver enfin le repère; puis, après un rapide conseil, nous recourûmes à la ressource désespérée; nous marchâmes, à la boussole lumineuse, dans la direction présumée.

C'était la marche à l'inconnu, la marche à l'aventure, au milieu de difficultés inouïes. Les

champs étaient détrempés et le sol spongieux semblait nous aspirer; nous enfoncions jusqu'à mi-jambe et ne retirions les pieds du cloaque gluant qu'au prix d'une lutte acharnée. Après 100 mètres d'un tel voyage, nous étions exténués, suants, soufflants. Et ce n'était pas tout. Le terrain était parsemé de trous d'obus qui s'ouvraient béants sous nos pas : c'était, à chaque seconde, le bain de boue en perspective. Pourtant, que faire dans une nuit noire, au milieu des éclairs aveuglants, pour éviter cet inconvénient? En dépit de ma prudence, le malheur me surprit à maintes reprises. Je voyais vaguement devant moi un cercle uni. « Bon, pensais-je, avec un soupir de soulagement, voici au moins quelques pas faciles. » J'engageais le pied et... je me retrouvais au fond d'un bourbier. Après quelques expériences funestes, je me défiai donc beaucoup des taches rondes et les évitai systématiquement; mais ce fut parfois pour trouver pire : d'autres trous, traîtreusement cachés, s'ouvraient sous mes pas. Il ne me resta plus bientôt que la ressource suprême de marcher à la grâce de Dieu avec la sensation désagréable que le sol vous aspire et, l'instant d'après, vous fait défaut.

A un moment de ce lugubre voyage, je me crus mort. Je luttais énergiquement avec le sol, lorsque tout à coup une lueur intense m'en-

toura, et, en même temps qu'une bouffée de chaleur brûlante me grillait, je me sentis projeté brutalement sur le sol. « Un obus, je suis mort », pensai-je dans ma chute, avec la rapidité de l'éclair. Mais nous nous étions tout simplement jetés devant la gueule d'un 105, silencieux jusque-là, et dont nous venions de recevoir un départ. Je me relevais prestement, tout étonné de me trouver en vie. En compagnie de mes camarades aussi ahuris que moi, je jetai un cri d'alarme aux artilleurs : « Ne tirez pas, ne tirez pas; il y a du monde! » et, sans attendre un deuxième coup, avec toute la vitesse que permettaient nos boulets, nous passâmes à l'arrière de la batterie et, une fois en sûreté, nous reprîmes notre route en paix, mais avec prudence, cette fois, par trous d'obus et par fondrières.

Après avoir pataugé presque toute la nuit et pris de nombreux bains gluants, nous atteignîmes enfin, épuisés, transformés en blocs de boue, notre nouveau P. C. où, insensibles à tout, nous nous étendîmes au fond de notre trou.

Le lendemain à mon réveil, j'étais reposé; les forces étaient déjà de retour et, avec elles, un vif intérêt, une intense curiosité. Il fallait au plus tôt me rendre compte des choses et me situer dans le monde, car, à ce sujet, j'étais

dans une ignorance complète. Pour sauvegarder le secret des opérations, sans aucun doute, le lieu de notre nouveau séjour avait été caché la veille, et j'avais marché dans l'inconnu.

Il était urgent de mettre fin à cet état d'ignorance. Je commençai donc mon inspection sans tarder. J'étais au fond de mon abri; je l'étudiai tout d'abord. Il était rassurant : un trou profond de 4 à 5 mètres, auquel donnaient accès deux escaliers. La chambre et les cages étaient d'une solidité extrême et je m'en étonnai, peu habitué à une telle prévoyance. Sous cette impression, je montai l'escalier et débouchai sur une plate-forme de batterie. Le mystère s'expliqua : nous étions tout simplement dans un gourbi d'artilleurs et, qui mieux est, d'artilleurs allemands.

J'émergeai complètement et jetai à la ronde un coup d'œil rapide : la batterie offrait un tableau de destruction achevée; prise à partie par nos gros canons, elle avait été anéantie. Le terrain portait tout autour les traces formidables du grand débat : le sol était retourné, bouleversé de fond en comble; des cratères énormes s'ouvraient béants; les têtes de saules qui s'alignaient auprès étaient fendues, disloquées, broyées. Mais les emplacements de la batterie retenaient surtout l'attention. Ils étaient pitoyables : les pylônes de béton étaient renversés, brisés; le plafond, en béton armé, était crevé et

pendait lamentablement; les boucliers d'acier étaient tordus, troués. Je restai confondu devant les traces d'une telle furie.

Le paysage, au premier coup d'œil, présentait un intérêt captivant, mais avant de l'observer, je voulais me situer. Un artilleur passait; je l'interpellai : « Dites donc, quel est ce bois, là, à 100 mètres? — C'est le Bois Neuf! — Merci. » Le renseignement me suffisait. Je dépliai ma carte et fis le point : je me trouvais au sud-ouest de Maurepas, dans le ravin du Tortillard.

J'étais fixé; je pouvais analyser le paysage. Il était effrayant. La dévastation, dont j'avais noté quelques détails autour de moi, s'étendait sur tout le terrain à perte de vue, et répandait sur ce coin de France une désolation intense qui étreignait le cœur. Partout le chaos; partout le sol fouillé, retourné, constellé d'innombrables cratères. Ce sol qui autrefois, à pareille époque, était revêtu d'une belle verdure, était couvert d'un manteau blanc, d'un blanc douloureux, lugubre, désolant. Çà et là des débris informes gisaient, qui relevaient encore cette tristesse poignante : des rails fracassés se tordaient vers le ciel; là-bas, à quelque 400 mètres, à l'emplacement de la halte, deux wagons en détresse, bousculés, éventrés; de la halte elle-même, plus rien, pas même un monceau de briques; plus près, des caissons boches démolis,

des abris effondrés d'où surgissaient des poutres fracassées et qui exhalaient l'odeur répugnante de cadavres.

Et lorsque je levai les yeux du fond du ravin pour porter le regard au loin, la même désolation s'appesantit, encore plus lourde. En face, le Bois Neuf, ou plutôt ses débris : des troncs ébranchés qui se dressaient nus comme des cierges, des arbres fracassés, dont la partie supérieure pendait vers le sol, en lanière de fouet; sur le sol, un amas inextricable de menus branchages; et, sur cette destruction, pas une feuille!

A gauche, dans le lointain, sur le flanc d'un mamelon, étaient accumulées les ruines du village d'Hardecourt : plus un toit, plus un pan de mur. Seul, un bouquet de « cierges » désolés attestait qu'autrefois un village riant avait égayé cette morne solitude. Vers l'est, coupée à mi-côte par des tranchées où mon bataillon se tenait en réserve, une hauteur puissante barrait l'horizon : c'était le plateau de Maurepas, de tragique mémoire! Pour le moment, j'ignorais encore la terrible réalité et je cherchais des silhouettes de maisons. Hélas, du village, comme de celui d'Hardecourt, il ne restait plus que des bouquets de « cierges », dressés sur un désert. Le long de la lisière courait un énorme talus, coupé aux deux bouts par un

plan incliné. « Une redoute boche! » murmurai-je, l'esprit assailli par le souvenir de la résistance désespérée de l'ennemi. « Mais non, regardez bien », me dit un camarade mieux renseigné. J'inspectai à la jumelle et demeurai interdit : le talus n'était qu'un immense amas de décombres; c'était le village effondré.

La mort avait étendu partout sa malfaisance, et, par un contraste saisissant, sur ce sol désolé la vie s'agitait, mais une vie anormale, brutale, qui blessait par l'intensité de son mouvement. Ce n'étaient que des hommes qui grouillaient en désordre, des voitures de toute sorte, des camions, des fourgons, des caissons, des fourragères. Les routes étaient couvertes d'un long ruban de véhicules qui se déroulait avec une continuité désespérante; le bled était sillonné de même en tous sens. C'était une fourmilière de petits points noirs affairés qui, sur le fond blanc, s'agitaient confusément.

Et l'artillerie! Quelle hallucination! Elle était installée partout; elle pullulait. Tout à côté de nous, une batterie de 75 hurlait sans relâche et nous assommait de ses claquements ininterrompus. Plus loin, d'autres batteries rivalisaient de furie avec notre voisine. Plus haut, du 105, du 155, du 210. Pas un talus, pas une crête, pas un pli de terrain qui ne cachât des canons. Toute l'étendue du ravin était striée de mouve-

ments secs, instantanés : les gueules des canons crachaient des éclairs soudains; les pièces se cabraient brutalement en arrière, puis revenaient lentement; des nuages de fumée se développaient tout à coup, énormes au premier instant, montaient, puis s'étendaient et laissaient retomber sur les monstres un léger voile bleuâtre qui les ensevelissait dans le mystère. Au-dessus de cette agitation désordonnée roulait un fracas effrayant : tout cela hurlait, aboyait, craquait, mugissait; un enfer en délire.

Les Allemands se taisaient; à peine, de très loin en très loin, un obus tombait-il sur Maurepas. Leur silence était stupéfiant.

Nous n'y comprenions rien. N'avaient-ils plus de canons? Étaient-ils à court de munitions? Déplaçaient-ils leur artillerie? Ou bien étaient-ils aveuglés, muselés? La cible était pourtant belle : personne ne se protégeait! Les fantassins se promenaient dans une insouciance parfaite; les prolonges, les camions circulaient sans gêne; les canons tiraient en plein air, sans un soupçon d'abri, sans même un camouflage. Un obus, tombant au hasard dans notre ravin, eût infailliblement causé d'énormes ravages.

Le silence de l'ennemi était ahurissant : il eût suffi à une saucisse de se lever une minute pour nous découvrir. Les Boches étaient-ils à ce point maîtrisés? C'était vraiment un heu-

reux présage pour notre début de campagne.

Mon inspection était terminée, ma curiosité assouvie. Désormais, il fallait vivre sur l'acquis, s'ennuyer et passer, au compte-goutte, de longues journées rudes et austères.

C'en était fait de la douceur de la vie; nous n'avions plus en perspective que souffrances, privations, épreuves. Tout d'abord, la crainte des obus pesait sur les cœurs. Nous n'en recevions pas encore, mais nous étions à bonne portée; par ailleurs, le voisinage compromettant de notre artillerie nous faisait appréhender de sérieuses averses. Nous étions donc sous l'impression de cette crainte vague qui n'est pas une souffrance, mais simplement une gêne, et use cependant peu à peu la résistance de l'esprit. Cette crainte était la souffrance morale de l'instant : peu de chose, en somme.

Par contre, les souffrances physiques allaient surabonder avec un luxe inouï. Toute la journée, toute la nuit, le martelage insensé de l'artillerie nous brisait les oreilles, nous rompait le cerveau; en quelques heures, le système nerveux, ébranlé par ces chocs innombrables, était à bout. Notre couche manquait de moelleux; au fond de notre abri, nous couchions sur la terre nue; le lit était dur, mais au moins il était plat; dans la tranchée, les hommes n'avaient pas même cet avantage; ramassés sur

eux-mêmes, ils reposaient — pour employer un mot du langage courant — sur les arêtes du calcaire dans lequel la position avait été creusée. Le matin, nous nous levions, les reins brisés, les muscles du front tendus, et durant de longues heures, sous le poids d'une fatigue écrasante, nous avions à lutter pour rendre au cerveau un peu d'élasticité, aux membres un peu de souplesse. Pour remédier à cette usure, nous n'avions qu'une nourriture défectueuse. Le Commandement, avec une grande sollicitude, avait pris toutes les mesures capables de soulager les combattants. Mais que faire dans des conditions aussi difficiles? Pour éviter le bombardement, les cuisines étaient restées en arrière; aussi, malgré les récipients caloriques, les aliments nous arrivaient-ils froids; la boisson était peu abondante, l'eau elle-même très rare. Bien vite, l'estomac, rebuté par ce régime malsain, se contractant, avait refusé tout réconfort et communiqué au corps un malaise pénible, une impression de dégoût et de délabrement. Pour comble, nous étions condamnés à la saleté, livrés aux bêtes, sans défense. Il n'y avait, dans le voisinage, ni puits, ni ruisseau, ni réserve d'eau : notre coin était aussi aride que les montagnes lunaires. Il n'était donc plus question de toilette, de soins de propreté. Un mois durant, nous allions être privés de la

douce satisfaction de donner un peu de fraîcheur à nos membres fiévreux et croupir dans un bain de sueur corrompue; un mois durant, nous allions contempler des mains noires, squameuses, des visages stupéfiants : des yeux enfoncés, brillants, cernés de bistre, des fronts et des joues couverts d'une couche d'ébène striée de bandes plus claires. La saleté est horrible, mais surtout elle implique un autre tourment : la vermine! Les Allemands avaient peuplé leurs séjours successifs d'une race maligne, vivace, avide et, sans méfiance, nous nous offrîmes à ces hôtes indésirables. Avez-vous jamais porté le cilice ou couché sur la cendre? Si oui, vous avez une faible idée de nos délices; si non, je renonce à vous les décrire.

Cette vie était rude, mais nous l'envisagions d'un air serein. Habitués de longue date, par une discipline instinctive, à tout accepter sans murmure, à tout subir sans plainte, nous étions entrés dans ces nouvelles conditions sans même penser qu'il pût en être autrement. Nous étions donc figés dans l'indifférence, coulés dans l'insouciance, et la gaieté, moins légère sans doute que de coutume, éclatait cependant en rires larges, en bonnes plaisanteries. Le lendemain de notre arrivée, je demandais en riant à un téléphoniste, à la figure déjà zébrée : « Com-

ment vous êtes-vous lavé ce matin? — Je ne me suis pas lavé, fourrier, me répliqua-t-il d'un air énergique et apparemment vexé; on a dit : même tenue que la veille! » Cette réponse donnait la note de l'attitude générale : le dédain blagueur des difficultés et des privations.

7 septembre. — Nous sommes toujours en réserve. Être en réserve, c'est ne rien faire et attendre : l'ennui au maximum.

Nous sommes donc à l'affût des moindres événements. Dès qu'un isolé passe, nous lui posons la question stéréotypée : « D'où venez-vous? Y a-t-il du neuf par là? Savez-vous ce qui se passe au front? » Dès qu'un agent de liaison paraît, notre avidité est encore plus grande et nous l'assaillons : « Avez-vous un *tuyau?* Apportez-vous des ordres? » De temps à autre, nous descendons à la grande source de renseignements, au téléphone : « Vous n'avez rien entendu sur le fil? »

Le premier matin, nos investigations demeurent infructueuses et, sans aliment, nous restons face à face avec le pâle ennui. L'après-midi, plus heureux, nous captons au passage quelques nouvelles qui nous distraient un instant. Dans le village de Maurepas, des travailleurs, en déblayant un abri effondré, y ont découvert un Allemand blessé. Il y était étendu

depuis six jours sans soins et sans nourriture. Quelle horreur! Le récit nous fait frissonner.

Un autre a été trouvé, sain et sauf celui-là, dans un abri intact. Il s'y tenait caché depuis quatre jours, se nourrissant Dieu sait comme. Que faisait-il dans son trou? Guettait-il une occasion favorable pour retourner chez les siens; ou bien les horreurs du combat l'avaient-elles à ce point terrifié qu'il n'osait se rendre et attendait une solution dans une inaction stupide? Sa conscience était-elle chargée d'infamies et craignait-il un juste châtiment? Nous ne pûmes résoudre l'énigme.

Au soir, le commandant nous confia une mission qui, nous faisant sortir de nous-mêmes, fût un heureux dérivatif : nous devions monter la garde à tour de rôle. Un danger flottait dans l'air. Les ennemis envoyaient parfois des rafales asphyxiantes; quelques jours auparavant, paraît-il, un poste de bataillon tout entier avait été surpris dans son sommeil; tout le personnel, depuis le commandant jusqu'au dernier agent de liaison, avait passé, sans y prendre garde, de vie à trépas. Et puis, un autre danger nous menaçait, danger romanesque, mystérieux et d'autant plus effarant. Une histoire étrange circulait dans la troupe. Un capitaine d'artillerie, la veille ou l'avant-veille, causait au téléphone avec son poste d'observation. Tout

à coup l'écouteur craque sous des appels désespérés : « Mon capitaine, au secours! On veut nous assassiner. » Puis, silence absolu. Le capitaine multiplie les appels, en vain. Le téléphone reste muet.

Que signifiait ce silence? Le capitaine désigne aussitôt un maréchal des logis pour aller le résoudre. Le sous-officier part, et, horrifié, trouve étendu auprès de l'appareil, l'écouteur en main, l'un des téléphonistes, le corps traversé de six balles et lardé de coups de baïonnette. Qu'était-il advenu de son compagnon? Le sous-officier l'appelle à grands cris. Bientôt, du fond du souterrain une voix répond; c'était lui. Il monte, et encore affolé, explique l'horrible drame. Deux Boches, déguisés en Anglais, se précipitant dans le poste, avaient fait feu sur son compagnon, qui le premier s'offrait à leurs coups. Quant à lui, se trouvant sans armes et ne pouvant résister, il s'était enfui dans une sape détournée, dissimulée dans l'obscurité. Les assassins s'étaient jetés à sa poursuite, mais, aveuglés par les ténèbres, n'avaient pas soupçonné sa retraite; pressés de disparaître, ils s'étaient enfuis sans tarder.

Cet épisode effrayant soulevait un sérieux problème : qu'étaient devenus les assassins? Étaient-ils rentrés dans leurs lignes; ou bien erraient-ils encore à la faveur de leur déguise-

ment, cherchant l'occasion de répéter leur mauvais coup sur des isolés? Personne ne le savait. Une vigilance extrême était donc de rigueur, et dans notre intérêt à tous le chef de bataillon avait organisé un service de garde.

A huit heures, mon tour était arrivé. Le masque au cou, le pistolet à la ceinture, je fais face au danger. Qu'un obus asphyxiant survienne, je bondis à la porte des abris et je hurle : « Les gaz! » Si des individus, coiffés de la casquette anglaise, approchent, je leur lance à bonne distance : « *Password, please!* » Si je n'obtiens pas de réponse, ou si l'accent n'est pas pur, mon pistolet tranchera la question.

Je veille avec soin. Cependant le danger ne retient pas tellement mon attention que je ne puisse admirer la féerie qui se déroule à mes yeux, là-bas dans le lointain au-dessus des lignes allemandes. C'est un jeu de lumière comme jamais artificier n'en a produit.

Le demi-cercle de l'horizon est illuminé, sans un instant d'arrêt, de lueurs fugitives qui jaillissent de droite et de gauche. Ce sont des gloires d'un instant, petites, en bordure; parfois d'autres, immenses, partent du sol, développent bien haut dans le ciel leur éventail qui paraît s'accrocher aux nuages, soudain projetés sur le fond sombre; puis la gloire s'évanouit; le manteau sombre de la nuit se referme, jusqu'à

ce qu'une autre gloire le crève à droite, à gauche, tout près, dans le lointain.

Au milieu de ce jaillissement de lumières, à chaque instant des étoiles s'allument. Elles sortent rapides du sol, montent en jetant leur lueur blafarde, décrivent une courbe gracieuse et retombent au milieu d'une pluie d'étincelles. Ce sont les fusées que l'ennemi affolé lance sans compter, ce qui est un signe excellent.

De temps en temps, un autre phénomène se produit : des étoiles apparaissent soudain dans le ciel, bien haut, et semblent lancer la foudre, tant leur éclat est rapide, instantané : ce sont les shrapnells que nous lançons sur les communications ennemies.

Cette fête de lumières est accompagnée du concert le plus grandiose que j'aie encore jamais entendu ; concert brutal, concert lugubre, d'une puissance qui me faisait sentir mon infime petitesse, perdue au milieu de ce déchaînement gigantesque. Sur toute la surface du ciel, un bruit immense se répercutait. Ce n'était qu'une série ininterrompue de craquements, de chocs, de sifflements, tellement emmêlés qu'ils semblaient fondus en un seul ébranlement, prolongé à l'infini, toujours le même.

Tout à côté, le 75 rageait, coléreux, martelant le ravin sans arrêt. Au-dessus de ma tête, très haut, passaient en bandes les sinistres

oiseaux noirs, venant on ne sait d'où et allant se perdre là-bas bien loin, derrière l'horizon. En avant, d'autres batteries de 75 battaient sans relâche. Un coup partait; le sifflement perçait l'air, s'amplifiait, s'étalait sur la hauteur, semblable à un vent de marée, et lorsqu'il allait se perdre dans le lointain, un autre coup éclatait qui reprenait le crescendo et le continuait.

La vue de ce spectacle grandiose me soulevait : je sentais que ce déchaînement était l'expression de la grande colère, de la colère sacrée d'un peuple traîtreusement assailli; il était la voix auguste du droit qui, armé de la force, dominait la violence et châtiait le crime.

8 septembre. — Nous sommes toujours en réserve et à l'affût des distractions. Quelques nouvelles nous parviennent.

Un Allemand blessé a été trouvé par un promeneur dans un trou de marmites, non loin de Maurepas. Il y était resté huit jours dont sept sans nourriture aucune. C'est effroyable. Un instant, l'attendrissement nous gagne, et il fallut nous rappeler que ce misérable était un de nos envahisseurs.

Une corvée de travailleurs qui fouillait les décombres de l'église de Maurepas, en a dégagé l'ostensoir. Saisis de respect devant cet objet sacré, nos hommes me l'apportent afin de le

mettre en sûreté. Je le reçois avec bonheur, mais demeure interdit à la vue de cette lamentable ruine. Pauvre ostensoir, crevé par la mitraille et broyé par les chocs, par quel tragique orage a-t-il donc passé, et quel est l'état de la malheureuse église? Précieusement, je le dépose dans une caisse de fusées d'artillerie et l'expédie, par l'intermédiaire de l'approvisionnement, à l'évêché d'Amiens. La monstrance n'a plus aucune valeur matérielle, mais quelle relique insigne de l'effroyable tourmente!

III

LA MARCHE AU FEU : MAUREPAS
LES TRANCHÉES MUETTES

10 septembre. — L'ordre, le grand ordre attendu et redouté à la fois, arrive enfin. La 3e brigade (1) qui, depuis quelques jours, avait relevé la 1re division, devait attaquer le jour même. Mais éprouvée par de violents bombardements, fatiguée par des émotions terribles et prolongées, elle ne peut fournir l'effort nécessaire. Le commandement ordonne donc à la 4e brigade (2) de prendre sa place en ligne dans la nuit du 10 au 11, et reporte l'attaque au 12, à douze heures trente.

Nous devons partir le soir même; il faut, sans perdre de temps, reconnaître les nouveaux emplacements, afin de diriger, la nuit, le mouvement de la troupe. Cette excursion n'est pas des plus alléchantes : nous avons à parcourir le

(1) 33e et 73e de ligne.
(2) 8e et 110e de ligne.

champ de bataille en plein jour, sans aucun doute en rase campagne, et nous risquerons d'attirer balles et obus à profusion. Du moins, cet inconvénient ne va pas sans avantage : nous pourrons voir beaucoup et bien; surtout nous verrons Maurepas à la sinistre renommée. C'est une compensation.

A une heure, notre groupe, composé de la liaison et d'un officier par compagnie, se mettait en branle et bientôt, sans encombres, nous atteignions Maurepas.

Maurepas! souvenir tragique entre tous! J'avais conservé de mes lectures de la Bible des visions de catastrophe; je voyais des prophètes en pleurs gémir sur une ville en ruines et je croyais avoir réalisé l'image de la suprême destruction. Hélas! je n'avais même pas entrevu une ombre de la gigantesque épouvante qui flottait sur le chaos de ce village anéanti. Car c'était bien un chaos, un chaos de fin de monde que j'allais traverser.

Arrivé aux abords, je cherche un toit, un pan de mur; plus rien qu'une couche épaisse de débris informes. J'essaye de déterminer les anciennes limites du bourg; impossible. Des haies qui, autrefois, entouraient prairies et jardins et formaient au village une gracieuse couronne de verdure, quelques moignons isolés se dressent çà et là parmi les champs bouleversés.

Dans les anciens vergers, des restes d'arbres fruitiers, fracassés, laissent pendre au-dessus des cratères leurs branches noueuses, comme des araignées en détresse. Le cœur horriblement serré, je pénètre dans le village, mais j'erre tout d'abord : il n'y a plus de rue! Elle a été défoncée, retournée, comme le reste du terrain, par d'énormes marmites, et est encombrée de débris de toutes sortes. Quant aux maisons, ce ne sont plus qu'amas sinistres de briques, de tuiles, de poutres; et quand je dis : amas, j'exagère encore. Les restes sont dispersés sur toute l'étendue du village en une couche presque uniforme. Je cherche à délimiter les maisons, les fermes. Impossible; tout est nivelé, confondu dans un désordre effroyable. De-ci de-là, quelques restes d'instruments de labourage rompent la monotonie des décombres : des roues brisées, un char désarticulé, une herse rompue, des engrenages broyés. Et de tout ce chaos, monte une âcre odeur de cadavres qui ajoute, à la tristesse tragique des choses, un sentiment d'épouvante.

J'avance, le cœur douloureusement étreint. J'arrive à la pauvre église. Seule, une arche se dresse encore au-dessus d'un désordre inimaginable, d'un amas confus de pierres, de colonnes, de chapiteaux, de statues fracassées, de débris d'autel. Plus que tous les autres débris, quelques

restes parlent au cœur par leur silence de mort : un crucifix mutilé qu'une main pieuse a retiré des décombres et dressé contre l'arche préservée; il lève la tête vers le ciel et tend un regard suppliant, comme pour implorer de son Père un peu de pitié pour cette malheureuse terre de France. Deux cloches renversées au-dessus des décombres et qui, par leur grand silence, semblent protester contre cette ruine insensée.

J'avance encore. Voici le château, du moins je le suppose. Quelques débris de grille dorée, c'est tout ce qui survit à l'ancienne splendeur. De l'habitation, seul un encadrement de fenêtre reste debout sur des décombres informes.

Je suis enfin sorti de ce douloureux chaos. Mon cœur se détend et respire. Mais bien vite l'horreur me ressaisit, plus intense. Au sortir du village, un tableau plus sinistre s'offre à moi. Dans ce village, les ruines avaient voilé les horreurs les plus poignantes, la vue des cadavres; sur ce terrain, elles s'étalent. Le combat a été atroce; partout des Allemands sont étendus. Je prends à droite une route de terre et arrive au fameux chemin creux *(620)*. Au débouché, une vision d'horreur se dresse. Mettant à profit cette défense naturelle, l'ennemi y avait organisé une résistance farouche : nos soldats ont dû le déloger, un à un, de ses niches, par un combat à la grenade. Le terrain

n'avait pas encore été nettoyé. A chaque pas, sur le bord du chemin, dans les trous, des cadavres gisaient, horribles, noircis, gonflés, mutilés par d'affreuses blessures; çà et là, des membres détachés, des têtes ajoutaient encore du tragique au tableau. Le sol était couvert de matériel de guerre, en quantité énorme : fusils, mitrailleuses, caisses et bandes de cartouches, grenades, outils, havresacs, capotes, casques, bérets, gisaient éparpillés dans un désordre navrant. Je contemple un instant ce champ d'horreurs, et je passe, détournant presque le regard.

Nous nous engageons dans le Boyau Dorme. Ce boyau a été conquis pas à pas et présente le même tableau d'horreur. A ce sentiment pénible, s'ajoute bientôt une fatigue intense : la marche est des plus difficiles. Le boyau, étroit, nous accroche à chaque pas; il n'est qu'ébauché et nous force à marcher courbés; il est encombré : une compagnie du 33ᵉ s'y tient en réserve; les hommes, couchés, dorment ou se morfondent, et nous les enjambons de notre mieux au milieu de protestations indignées.

Nous arrivons en face de la tranchée de Moltke *(622)*. Une nouvelle difficulté nous arrête un instant : nous devons gagner la tranchée de Brody; or, plus de boyau dans cette direction. C'est donc la marche à découvert qui s'impose, sous les balles et les obus. Mais nous

avons tellement peiné dans l'étroit défilé, que cet inconvénient nous paraît minime ; avec satisfaction nous montons à l'air libre et en avant, à la grâce de Dieu !

Toujours les mêmes horreurs : matériel, cadavres et débris humains éparpillés. Nous franchissons la tranchée de Moltke. Aussitôt mon attention est attirée par un spectacle nouveau. En avant de la tranchée de Brody, le terrain est parsemé d'une foule de trous rectangulaires, disposés en désordre et semblant vaguement former une série de lignes. Je m'étonne, et notre guide me fournit l'explication. C'est une nouvelle tactique boche. A présent, lorsqu'ils occupent une ligne de résistance, ils disposent des avant-postes destinés à briser nos attaques ou au moins à ralentir leur effort. Dans ce but, ils recherchent surtout un effet de surprise. Ils évitent donc de creuser des tranchées continues qui seraient aisément découvertes par les photos d'avion. Ils les remplacent par une série de trous isolés, de dimensions restreintes : 1 à 2 mètres de long, 0 m. 50 de large. Ils prennent en outre toutes les mesures possibles pour les tenir cachés : ces trous n'ont pas de parapet surélevé ; la terre de déblai est éparpillée au loin et leur ouverture est couverte d'une toile de tente, dont la couleur se confond merveilleusement avec le gris du sol. Ils y disposent tirail-

leurs et mitrailleurs, et ceux-ci, dans une immobilité absolue, sournoisement tapis, attendent le grand moment.

Ces lignes de trous constituaient les avant-postes de la tranchée de Brody. Nous causèrent-elles beaucoup de mal, lorsque nous enlevâmes cette position? Je ne le sus, mais je pus constater que leur nouveau stratagème avait coûté cher aux Allemands. Chaque trou était occupé par un, deux, trois cadavres. Et ces trous se comptaient par centaines et centaines.

Je ne prolongeai pas mon inspection; l'horreur qui montait de ces trous était trop grande, et puis, il fallait suivre. Je gravis la croupe; je franchis la tranchée de Brody et, après avoir traversé le plateau, j'arrivai sans encombre à la première ligne.

IV

LE CHAMP DE BATAILLE ET LA PRÉPARATION D'ARTILLERIE

11 septembre. — Notre bataillon, que nous étions retournés prendre à sa position de réserve, est monté en ligne, sans incidents, durant la nuit. Aussitôt installés, les hommes se sont mis à aménager leur tranchée, afin de lui donner un peu plus de confort et de solidité. Dans cette action bienfaisante, les heures se sont écoulées, et le matin est arrivé sans trop se faire attendre.

Au lever du jour, ma première occupation fut, comme d'habitude, de me reconnaître. Accrochés à la pente est du plateau, nous dominons un large vallon. La vue est magnifique; d'un vaste coup d'œil nous embrassons l'ensemble de nos lignes. Notre tranchée à nous, placée en face du bois d'Anderlu, court parallèlement à la route Combles-Le Forest. Cette route, située à 200 mètres, nous était alors cachée par la courbe du terrain, mais se révélait par une ligne de poteaux télégraphiques qui émer-

geaient du fond. A droite, la ligne s'infléchissait vers l'est, laissant Le Forest au sud, elle passait au point *8949,* grimpait le coteau de l'Hôpital au nord de la ferme de ce nom, et disparaissait derrière la hauteur qui coupait l'horizon. A notre gauche, au contraire, la position dessine une courbe rentrante : nous restons accrochés par la forteresse de Combles. En conséquence, la tranchée forme un rentrant et se perd sous le Bois Louage.

En face, le large vallon déroule ses amples mouvements, d'où toute vie semble s'être retirée. Mais l'apparence est trompeuse. Durant toute la nuit, à la hauteur de la route, les Allemands avaient lancé sans cesse des fusées, dont la lueur blafarde éclairait le fond de notre tranchée. Ils occupaient donc encore sans aucun doute ce creux invisible, postés dans des trous semblables à ceux qui m'avaient tant intrigué la veille. Un peu plus loin, le bois d'Anderlu, lui aussi, semblait cacher des traîtrises : un élément de tranchée le coupait de biais vers le bas, et, sur la lisière sud, nous découvrions à la jumelle les trous noirs de quelques entrées d'abris. Que renfermaient-ils? Des mitrailleuses? Dans le terrain nu qui s'étendait au sud du bois, çà et là, des ronds de terre remuée faisaient tache sur le fond sombre. Trous de tirailleurs ou trous d'obus? Nous les scrutions avec atten-

tion, armés d'une jumelle, nous efforçant de découvrir le mouvement d'une tête, prêts à y diriger le tir d'artillerie. Mais en vain; une immobilité obstinée couvrait la plaine. A un endroit, cependant, le doute n'était pas possible : un carré gris se découpait nettement; une toile de tente voilant un piège! Aussitôt, un coup de téléphone à nos artilleurs, qui font pleuvoir les obus. Enfin, dans le lointain, sur la hauteur qui barrait l'horizon, l'ennemi, solidement retranché, nous guettait : une ligne épaisse de piquets se détachait sur le ciel; c'était la tranchée de l'Hôpital, la ligne de résistance des Boches, que nous avions à conquérir. D'un coup d'œil, nous mesurons le long espace qui nous en sépare et nous frémissons à la pensée des nombreuses embûches, tendues sous nos pas, que nous aurons à déjouer avant de parvenir au but. A gauche, au-dessus du bois d'Anderlu, un bouquet d'arbres se détache sur le ciel : c'est la Ferme Le Priez, la fameuse Ferme Le Priez, terme ultime de nos efforts.

Le coup d'œil était superbe; mais, dominé par la pensée du drame prochain, je ne m'attarde pas aux considérations esthétiques; je n'observe le terrain qu'en vue de l'attaque. Peu rassurant, notre champ d'action. Je croyais me rappeler certains commentaires de Marcel Hutin, où cet écrivain narrait en termes enthousiastes

la prise du Bois d'Anderlu. Et voici que je retrouve ce bois aux mains des Allemands! Avions-nous donc été repoussés? J'interroge discrètement quelques officiers; mais ceux-ci ne me donnent que des réponses évasives. Risquions-nous donc, comme nos prédécesseurs, d'avancer un peu et, desservis par le terrain, de reculer ensuite, après avoir payé cette tentative de lourdes pertes? Le champ de bataille, hérissé de difficultés, permettait de tout craindre.

Au sortir de la tranchée, nous ferions à peine 100 mètres que nous serions pris sous les feux des avant-postes, tapis dans leurs trous le long du chemin; à supposer que, dans la fougue du premier élan, nous les maîtrisions sans trop de peine, nous aurions affaire aux mitrailleuses cachées sous la sinistre toile de tente. Puis venait le Bois d'Anderlu qui s'avançait vers nous en musoir, comme une jetée destinée à briser la violence de notre flot, le Bois d'Anderlu rempli d'embuscades. N'eussions-nous eu à compter nullement avec ces difficultés, il restait un danger qui, à première vue, paraissait insurmontable : de notre position de départ jusqu'à notre but, nous étions, sans un mètre de répit, exposés au feu des Allemands retranchés dans leur position de résistance. Tout d'abord, pendant la descente du plateau, nous étions soumis aux vues directes de l'en-

nemi, et, pour remonter la pente opposée, si nous étions moins visibles, par contre, nous pouvions être battus par un feu rasant. En somme, un parcours de 1 500 mètres au moins à effectuer en terrain découvert : il y avait de quoi réfléchir.

A ces difficultés du terrain, s'en ajoutait une autre d'ordre tactique, considérable elle aussi. Le mouvement projeté était des plus difficiles que puisse exécuter une troupe soumise au feu de l'ennemi. Pendant que le bataillon de droite conquerrait par une marche directe la tranchée de l'Hôpital et celle du Trentin (du point *710* environ jusqu'au nord de la Ferme Le Priez), un autre bataillon, le nôtre, partant de l'orientation nord-sud, devait, par une large conversion, en fin d'opération, faire face au nord, sa droite étant établie au point *677,* sa gauche à la hauteur du Bois Louage. Le régiment, disposé au début en ligne droite, ou presque, constituerait ainsi à la fin un angle de 90°.

Ce mouvement, si facile à concevoir en chambre, présentait d'énormes difficultés d'exécution. Si une conversion élémentaire, menée en toute tranquillité sur un terrain de manœuvre, est déjà chose compliquée pour une unité de quelque importance, l'on comprendra aisément que l'opération projetée soulevait de graves problèmes. D'abord, il y avait la ques-

tion du *coin*. Cette partie qui devait faire bélier et, par conséquent, être très forte, et qui, sans aucun doute, serait exposée plus que toute autre à la colère de l'ennemi, était le point délicat de la ligne : une charnière risque toujours de se disloquer.

La manœuvre comportait, en outre, un allongement considérable du front, et cependant il était essentiel qu'à aucun moment du combat la ligne ne fût rompue. Or, les troupes ont la tendance instinctive d'obvier à cette difficulté par des marches obliques ou même de flanc, marches qui aboutissent régulièrement à des catastrophes. La progression devait donc être réglée dans ses plus petits détails. Chaque chef avait à déterminer très exactement le secteur de ses subordonnés, ceux-ci devaient prendre des points de direction bien nets et graduellement élargir leur front. Si l'on se rappelle qu'au combat chacun, enlevé par l'action, est tenté de marcher droit devant lui, au petit bonheur, l'on se rendra compte de la difficulté inouïe que nous aurions à surmonter.

Restait enfin un dernier péril; notre bataillon, une fois sa conversion commencée, aurait à s'avancer latéralement par rapport à la tranchée de l'Hôpital, exposé à de terribles feux d'enfilade. Comment se tirerait-il de l'aventure? C'était une grave question.

Notre attaque s'annonçait donc comme difficile et dangereuse. Renseigné, je n'avais plus qu'à attendre patiemment l'heure de l'action.

*
* *

Depuis plusieurs jours déjà, l'artillerie préparait notre avance avec une persévérance inlassable : jamais le tir ne cessait complètement. De temps à autre, un violent bombardement éclatait, puis un calme relatif, très relatif, reprenait.

Les progrès de cette préparation étaient suivis de près par l'aviation. Dans le courant de la matinée, une escadrille arriva donc à tire d'aile, à notre grande joie. Lorsque nous entendîmes au-dessus de nos têtes leur bourdonnement, une impression bienfaisante nous pénétra : nous avions enfin une protection qui nous couvrait de l'œil mauvais de l'ennemi. Nos avions, il est vrai, ne venaient pas uniquement pour nous couvrir : leur tâche était plus complexe. Ils nous dépassèrent et se mirent à tournoyer, comme des oiseaux de proie, au-dessus des positions adverses : ils réglaient le tir de l'artillerie. Bientôt l'attention sympathique avec laquelle nous suivions leurs évolutions se mêla de crainte : nos aviateurs étaient descendus en spirale et, à présent, surveillaient l'adversaire

avec une indiscrétion déconcertante. Médusé par la présence de ces terribles rapaces, l'ennemi ne tenta même pas de les éloigner : pas un fusil, pas une mitrailleuse ne se dévoila. Nos aviateurs explorèrent donc à loisir les repaires des Teutons, constatèrent, comme ils le voulurent, la destruction des tranchées et enfin, munis de tous les renseignements voulus, filèrent vers l'arrière. « Bon! murmuraient les poilus. Les voilà partis trouver les artilleurs. Tu vas voir la danse! »

En effet, une heure après, vers onze heures, le bombardement s'amplifiait et montait, en quelques minutes, à une intensité inouïe. De l'arrière, arrivaient les départs que le parados de la tranchée nous transmettait, assourdis, en leur donnant une résonance spéciale, comme d'une batterie de tambours voilés. Les coups secs du 75 se succédaient sans interruption, comme une grêle, et, de temps à autre, mais à intervalles très courts, un coup de grosse pièce, un coup de bélier, scandait le roulement confus des petits frères.

Au-dessus de nos têtes, c'était d'abord une course de 75 qui se succédaient en un sifflement ininterrompu et semblaient se poursuivre furieusement l'un l'autre. Bientôt de véritables essaims hurlants se précipitaient en vagues de marée; enfin, ce fut une voûte où tous les bruits

se confondaient en un seul, celui d'un immense glissement d'acier qui, montant de l'arrière, sans arrêt et sans à-coup, déferlait inexorablement en avant.

Et là-bas, c'était une furie indescriptible, un enfer déchaîné. Dans le Bois d'Anderlu, sur la plaine, sur la ligne de la tranchée, pluie d'obus de 75, qui faisaient gicler la terre autour d'eux, comme une grosse averse d'orage dans une mare boueuse.

De-ci de-là, sur toute la surface du bois et le long des réseaux qu'ils semblaient jalonner, des cratères immenses s'ouvraient et, soudain, projetaient dans le ciel, à des hauteurs effarantes, au milieu d'un immense éclair, des geysers noirs de fumée, de terre, de pierres. C'était un crépitement continu des obus de 75, des coups de bélier sourd des pièces moyennes qui, par un pilonnage obstiné, nivelaient le sol; enfin, des craquements gigantesques, suivis aussitôt d'un tremblement de terre qui se communiquait jusqu'à nous. Au-dessus de cette terre d'épouvante, montaient lentement, avec un calme ironique, les jolis nuages blancs des 75, les masses noires des « gros » qui peu à peu se dissolvaient et étendaient sur le sol un épais voile bleuâtre, noyant dans le vague le détail des choses et bientôt ne laissant plus transparaître que les soubresauts du sol tourmenté.

Du haut de notre terrasse, nous suivions, palpitants, les péripéties du bombardement. Nous étions hors de question et pourtant, ébranlés par le martèlement, nous éprouvions la crainte indécise, le malaise sourd du marmitage. En même temps, notre sensibilité s'était amollie et, malgré nous, nous éprouvions un soupçon de pitié pour nos vis-à-vis. Pauvres gens, pensions-nous. Comment peuvent-ils tenir sous un pareil enfer? Cet attendrissement fut passager. L'un de nous trouva la solution : « Ils n'ont qu'à s'en aller chez eux ! » et d'emblée la question fut résolue. Dès lors, nous assistâmes impassibles à la sombre tragédie. Du reste, nous n'étions bientôt plus capables de pitié : les bruits, les secousses, les chocs, nous avaient fatigués, usés; l'estomac s'était contracté, nous donnant une impression de dégoût, d'atonie; le sang monté à la tête empourprait les joues et le front ; la fièvre nous brûlait. Bientôt, anéantis, nous nous écroulâmes au fond de notre tranchée et, incapables de suivre plus longtemps ce spectacle abrutissant, nous nous endormîmes.

Notre bombardement resta au paroxysme jusque vers une heure, puis déclina progressivement et revint enfin à la cadence normale. Pendant ce temps, où ils étaient servis en si grande abondance, les Allemands n'avaient pas

réagi; aucun obus ne nous était arrivé. Nous étions étonnés de ce silence effarant. Les Allemands n'avaient-ils plus d'artillerie; la déplaçaient-ils? ou bien notre A. L. G. P. les tenait-elle sous un déluge d'obus qui les maîtrisait? Mystère! L'état-major n'avait pas jugé à propos de nous fournir des explications.

Pourtant l'ennemi n'était pas dépourvu de canons; nous devions en faire bientôt la triste expérience. A quatre heures, sans que rien pût le faire prévoir, de grosses marmites tombaient aux lisières de Le Forest, et, en quelques minutes, entouraient ce village d'une haie de nuages noirs. Puis, pendant que cet encadrement se poursuivait avec furie, soudain un tir de barrage d'une violence extrême se déclencha en avant de notre ligne de soutien. En un clin d'œil, le plateau fut coupé d'une barrière dense, infranchissable. Ahuris par ce déchaînement inexplicable, nous scrutions l'énigme en silence. Que voulaient donc les Allemands? Etaient-ils affolés? Sans aucun doute, un commandant de compagnie, ou un chef de bataillon, égaré par le bombardement du matin et halluciné par la phobie de l'attaque, avait cru saisir les signes précurseurs d'une crise prochaine et jeté l'alarme dans les zones de l'arrière.

Amusés par cette dépense folle de munitions, nous sentions cependant le frisson. Si jamais

demain, pensions-nous, les Boches déclenchent un pareil tir au moment de l'attaque, nous n'en sortirons pas! Cette angoisse, il est vrai, était contre-balancée dans notre esprit : l'état-major avait affirmé qu'il musèlerait la bête quand il le voudrait; mais nous n'osions croire fermement à cette promesse et nous restions anxieux.

La nuit tomba. Pour remédier à l'affaiblissement qui s'accentuait, nous grignotâmes un peu de pain, quelques conserves, que notre estomac dégoûté acceptait à regret; puis, ne sachant que faire, enveloppés dans notre couverture, tapis au fond de nos niches, nous nous efforçâmes d'oublier. Ce ne fut pas chose facile, car la nuit était agitée. Les Allemands, plus inquiets encore que la veille, lançaient, sans interruption, du bord de la route, des fusées qui, au sommet de leur course, jetaient un instant leur lueur blafarde au fond de nos trous; le 75 tirait sans trêve et son tambourinement agaçant, transmis avec force par le sol, martelait sans merci notre cerveau harassé.

Enfin, anéantis par la lourde fatigue, nous commencions à sombrer dans un de ces sommeils fiévreux, où la conscience à demi engourdie suit encore, comme dans un rêve, les événements, lorsque tout à coup nous sursautâmes : des obus tombaient près de nous. Nous

dressons la tête, nous examinons : les Boches bombardaient nos tranchées!

Bien vite leur tir fut nourri, dense; les coups tombaient dru, avec une récurrence affolante. Les 77, les 88, nombreux, éclataient tantôt plus loin, tantôt très près, lançant dans les airs leur ferraille sonore; les gros, plus rares heureusement, nous ébranlaient de leurs chocs brutaux. Tapis au fond de nos tranchées, ramassés dans nos niches, la tête enfouie, nous suivions ce concert effrayant. D'abord nous opposions à cette furie un calme parfait. Les 77 et les 88 éclataient bien jusque sur les lèvres de la tranchée, mais nous n'avions pour tout mal qu'une secousse inattendue; c'était peu pour des vétérans de Verdun. Mais, ensuite, quelques grosses marmites, arrivant dans un souffle puissant, avaient explosé à quelques mètres. Les coups, trop forts, ébranlaient nos nerfs; dès lors, l'impression de « l'abri » disparut et, dans une angoisse affreuse, nous attendîmes. Le bombardement se prolongea longtemps. L'usure des nerfs s'accentua; bientôt elle fut extrême et, véritables loques, nous nous abandonnâmes; désespérés de vivre sous une telle horreur, nous demandions à Dieu non pas de mourir — le passage est trop atroce — mais d'être morts; nous n'avions plus qu'un désir : la fin!

Heureusement, le tir ennemi était mal réglé : les coups se dispersaient sur une large étendue ; peu d'obus en somme étaient dangereux et deux ou trois seulement causèrent du dégât sur tout le front du bataillon. Il est vrai qu'à ce moment le calcul des probabilités ne nous était d'aucune consolation ; une seule idée aveuglait nos esprits : les obus tombaient et un suffisait ! Nous restâmes donc pénétrés d'horreur, durant une heure, deux heures, — je ne sais — en tout cas, une éternité. Enfin, comme par enchantement, le tir cessa et le calme d'une nuit sereine s'étendit sur le plateau. Tout étonnés, nous dressâmes la tête : c'était fini ! L'horreur, d'un coup, se dissipa et nous revînmes à la vie. Calmés, nous nous blottîmes de nouveau dans nos niches et, dans l'attente de la prochaine alerte, nous nous endormîmes, le cœur soulagé.

V

L'ATTAQUE : DU BOIS D'ANDERLU A LA TRANCHÉE DE L'HÔPITAL

12 septembre. — Le grand jour, notre dernier jour peut-être, était arrivé. Je m'éveillai à une heure avancée et, me rendant compte du sérieux du moment, j'élevai mon cœur à Dieu, lui faisant l'offrande des heures suprêmes. Puis, tranquille, je me livrai à mon inspection quotidienne.

Rien ne trahissait le drame qui allait se dérouler. A part le tir de l'artillerie, aucun mouvement ne se révélait autour de nous. Sur les lignes françaises, aucun signe de vie. Dès les premières lueurs du jour, les corvées étaient disparues vers l'arrière ; les aventuriers du front s'étaient gîtés dans leurs trous. L'immobilité de la mort planait sur un plateau désert. En avant, sur le terrain à conquérir, même solitude. Et pourtant ce vallon figé, tout à l'heure, allait se couvrir d'un mouvement désordonné, se gercer en violences extrêmes.

Rien à faire; attendons dans une longue patience.

Pour passer le temps, pour étudier le moral, j'entrepris bientôt un tour de tranchées. J'allai tout d'abord à mon ami l'adjudant du bataillon : « Eh bien! Camille, ça va? On a bien dormi? On a pris quelque chose cette nuit, hein? » Nous restons engagés durant quelques minutes dans une causerie entremêlée de plaisanteries et de rires joyeux. Puis, je passai à un autre de mes amis, le sergent observateur. Il était accoudé au parapet, la jumelle aux yeux, inspectant le vallon, le bois, la tranchée boche, s'efforçant de découvrir quelque mouvement. — « Quoi de neuf? Rien ? » — Je prenais la jumelle à mon tour et fouillais les plis et les recoins. Nous nous signalions quelques particularités; nous examinions avec une attention scrupuleuse et nous discutions. Je circulai ensuite et fis causer les hommes. Ils étaient tous dans un grand calme qui me frappa. Sans aucun doute, ils étaient sérieux, plus sérieux que de coutume, mais la perspective du grand moment ne les troublait en aucune façon. Les conversations étaient moins animées, les cœurs un peu lourds, et parfois un long silence pesait sur la tranchée. Mais en somme tous faisaient bonne, excellente figure. Pas une plainte, pas de récrimination; au contraire, de-ci de-là, une

bonne plaisanterie faisait jaillir les rires. Quelques plaisants avaient l'audace de faire de l'esprit sur la grande question et même envisageaient en riant la pire hypothèse.

L'heure avançait, lentement, et avec elle lentement l'angoisse montait. Au début de la matinée, nous étions dans un calme parfait; loin d'être obsédés par l'attaque prochaine, nous n'y pensions même pas. Mais, comme une eau souterraine, la sombre pensée, sourdement, se frayait sa route dans les régions de la subconscience. Bientôt, sans que nous nous fussions aperçus des progrès de son travail obscur, l'angoisse nous avait envahis; un malaise vague nous oppressait : nous avions le trac. Cependant le moral restait supérieur à l'épreuve; la volonté se raidissait superbement et, méprisant la crainte de la chair, notre âme restait calme comme une eau sans rides.

*
* *

Dix heures. Un jeune soldat, un pays, qui se trouvait à mes côtés, me dit : « Fourrier, nous allons faire du café! — Vous avez de quoi? — Oui. — Eh bien, faites. Cela occupera le temps et nous dégourdira! » Et ce jeune soldat, qui, moins de trois heures après, devait être étendu, une balle en plein front, se livrait à ses tra-

vaux de cuisine avec une gaieté insouciante.

Vers midi, un incident jette un instant notre sensibilité dans le désarroi. Les lettres venaient d'arriver; le paquet circulait le long de la tranchée, et chacun au passage prenait son courrier. Tout près de moi, un envahi trouve, à son grand étonnement, une lettre à son adresse, d'une main inconnue. Perplexe, il ouvre l'enveloppe et, sur la feuille de papier, soudain reconnaît l'écriture de sa femme. Depuis l'invasion, le malheureux était sans nouvelles de sa famille. Aussi, à la vue de l'écriture aimée, son regard se voile et, pendant quelques instants, il est incapable de lire. Puis, les yeux noyés, il déchiffre le message tardif et, lorsqu'il a fini, il est pris soudain d'un affreux pressentiment : « N'est-ce pas malheureux, tout de même, s'écrie-t-il. Rester deux ans sans nouvelles, et en recevoir enfin au moment de mourir! » Son cri de détresse jette un froid, et un moment de lourd silence s'écoula avant qu'un mot de consolation tentât de réconforter le malheureux. Mais il avait senti juste : c'était la dernière lettre qu'il recevait; une heure plus tard, il était couché au fond du vallon.

Douze heures quinze. Les préparatifs commencent. Un ordre circule soudain : « Faites passer qu'on monte les sacs, que l'on mette les musettes et les bidons. » Aussitôt la tranchée

s'éveille sur toute sa longueur; les corps s'agitent, se démènent en mouvements gênés. Bientôt tout le monde est prêt et attend, immobile.

En même temps, les signes précurseurs de la tourmente apparaissaient au ciel. Les « saucisses », en arrière, s'étaient levées, nombreuses, et dirigeaient le tir de l'artillerie; les avions, accourus en foule, de leur vol menaçant couvraient les tranchées ennemies. Le 75 réglait son tir de barrage protecteur. Selon le programme prévu, il devait, en attendant notre sortie, balayer le terrain en avant de la tranchée, puis, à douze heures trente précises, allonger son tir de 100 mètres et avancer ensuite de la même longueur toutes les deux minutes (1). A ce moment, les artilleurs réglaient leur tir initial, et le problème était ardu. Le terrain présentait, en effet, devant nous, une pente arrondie et, sous peine de tirer trop loin et même très loin, le 75 devait raser nos tranchées. Et il les rasait bien, certes.

Nous étions occupés à boucler nos sacs, lorsque tout à coup, d'un mouvement d'ensemble,

(1) Ce procédé, très délicat et dangereux, mais nécessaire, qui paraîtra peut-être un secret de la Défense nationale à certaines personnes mal informées, n'est plus un mystère pour les Allemands qui en ont éprouvé les effets. On a donc jugé inoffensif de le révéler aux Français de l'arrière.

les dos se courbèrent : un sifflement strident, coupant, avait frisé les têtes. Du fond de la tranchée, nous jetons un regard vers le ciel, un instant interloqués. D'autres sifflements tout aussi menaçants se succèdent, se suivent sans relâche. L'ahurissement fait place à une colère intense : « Ces s... d'artilleurs! ils ne peuvent donc pas faire attention », s'écrient les poilus exaspérés. Un cri se répercute dans la tranchée : « Faites passer au téléphone d'allonger le tir. » Et tout en maugréant, l'on attend l'effet de cet appel.

Douze heures vingt. Un ordre calme en un instant les colères : « Essayez les baïonnettes, mais baissez les fusils, afin que les Boches ne voient rien. » Frémissants, les hommes adaptent l'arme au bout de leur fusil et sur toute la ligne, sous les rayons du soleil, l'acier jette ses éclairs.

Douze heures vingt-cinq. « Mettez les sacs et tenez-vous prêts! » L'ordre est exécuté. Le moment suprême était imminent, mais l'artillerie, obstinée, tirait encore trop court. De divers côtés des malédictions montaient à l'adresse des pauvres servants qui n'en pouvaient mais, et, sans aucun doute, se dépensaient dans l'intime persuasion de rendre un grand service à leurs frères les fantassins.

Soudain, voici que les sifflements s'élèvent

de quelques mètres et, au même instant précis, une clameur immense monte vers le ciel, de toute la ligne : « En avant, en avant! » Et nos braves, surpris dans leurs imprécations, surgissent de leurs trous, avec un ensemble parfait.

Faisant partie de la troisième vague, j'attendis un instant que les deux premières fussent sorties, puis, quelques secondes plus tard, après avoir recommandé mon âme à Dieu, j'escaladai le parapet et j'émergeai à mon tour sur le bled.

Un spectacle merveilleux s'offrait à mes regards. A perte de vue, à droite jusqu'aux hauteurs de la Ferme de l'Hôpital, à gauche jusqu'au Bois Louage, une ligne immense de fantassins roulait, comme une avalanche, en ordre serré, vers la plaine. En arrière, les formations de réserve s'avançaient à leur tour, sur une grande profondeur, en lignes de sections par quatre. Ces masses marchaient irrésistibles, d'un pas rapide, mais sans précipitation, la tête haute, le regard tendu vers l'avant, la poitrine bombée, l'arme devant le corps, prête à s'abaisser. A la vue de ces colonnes mouvantes, de ces lignes de baïonnettes qui scintillaient sous le soleil ardent, je fus secoué d'un grand frisson, envahi par l'impression de la force immense qui se dégageait de cette foule. A l'instant, je fus soulevé d'admiration, d'enthou-

siasme. Je sentais que je ne m'appartenais plus, que je faisais partie d'un être supérieur, indéfiniment grand, et, atome infime perdu dans l'océan, je m'abandonnai.

Insensible à moi-même, désormais j'étais aimanté par le point d'arrivée, aheurté à cette idée que l'ennemi était là et qu'il fallait l'écraser. Des incidents qui se déroulaient autour de moi, rien n'atteignait plus la conscience claire. Qui avais-je à mes côtés? Je l'ignorais. Je devais suivre le commandant; mais, à peine sorti de quelques secondes, je l'avais perdu de vue. Des camarades tombèrent alors auprès de moi; je ne vis rien. J'étais hypnotisé par l'avant, et pourtant, de cet avant, je ne voyais qu'une masse confuse qui s'agitait en désordre. Les mille détails de cette scène gigantesque frappaient bien les sens, s'enregistraient, mais restaient pour l'instant en deçà du seuil illuminé. Ce n'est qu'ensuite, une fois le calme rétabli, que ces sensations emmagasinées se dégagèrent enfin, et que nous vécûmes, en plénitude, la grande action.

Dans un tel état, le danger ne compte plus. J'étais sorti de la douloureuse période d'attente où l'on est moulu par l'appréhension de l'inconnu; jeté dans l'action, j'étais soulevé jusqu'à la sphère de l'idéal où la crainte n'a plus de prise.

Le danger ne comptait plus, et voici que soudain il se révélait dans sa tragique horreur. Je marchais de l'avant, ne songeant plus à notre obsession, toute récente, du terrible 75, lorsque tout à coup un obus éclata derrière notre première ligne, à 20 mètres de moi. Ce coup me fit sortir un instant du rêve, mais sans troubler mon calme. Aussitôt j'appréciai la situation : « Est-ce un 77, ou un 75? Si c'est un 77, passons vite afin de franchir le barrage; si au contraire c'est un 75, eh bien, prenons notre temps, que nos artilleurs veuillent bien allonger. » Mon esprit fit ce tour avec la rapidité de l'éclair. De suite la question fut résolue; aux obus qui arrivèrent, je vis que je devais patienter un instant avant de me risquer plus avant.

Pendant ce temps, un autre danger s'était déclaré, la fusillade éclatait devant nous; les balles sifflaient à nos oreilles. Cachés au fond du vallon, dans leurs trous disséminés, les Allemands tentaient de nous arrêter. Mais que pouvaient-ils contre une pareille masse, contre ces hommes enflammés, unanimes? Autant eût pesé un barrage de brindilles, opposé au roulement d'un torrent.

L'espace d'un instant, la première vague, surprise, fut pourtant désemparée par cette fusillade soudaine; la ligne flotta, ondula, mais continua sa marche. Puis, en un clin d'œil, la

colère grisa les esprits : les envahisseurs étaient là, maudites sauterelles qu'il fallait détruire! Automatiquement, les fusils s'abaissèrent, la baïonnette menaçante, et les poilus, d'un élan furieux, se précipitèrent. Plus question de tir de barrage; chacun voulait avoir son Boche. Les hommes, sans calculer, entrèrent dans la zone arrosée et se ruèrent sur l'ennemi. Ce fut alors une mêlée indescriptible. La ligne, en un clin d'œil, s'était disloquée en petits groupes qui couraient çà et là, partout où quelque mouvement se trahissait. Un trou était-il découvert, les assaillants fonçaient, le contournaient; alors un, deux coups de feu retentissaient, les crosses tournoyaient; les baïonnettes disparaissaient sous le sol; une clameur désespérée déchirait l'air et c'était tout. Les hommes, un instant désorientés, regardaient autour d'eux à la recherche d'un nouvel ennemi et, celui-ci découvert, nouvelle ruée.

Cette lutte sauvage ne dura qu'un instant. Déconcertés par la vigueur terrible de l'attaque, et jugeant, par le malheur de leurs camarades, du sort qui leur était réservé, les Allemands de la deuxième ligne comprirent que toute résistance serait une inutile folie. Soudain, au-dessus des trous, des bras se lèvent vers le ciel; des cris de *Kamerad* retentissent; et l'instant d'après, des corps bondissent sur le bled, agi-

tant les bras avec frénésie et poussant à pleine gorge des *Kamerad* éperdus.

Une scène d'une agitation, d'une confusion inouïes se déroula alors, comme un film trépidant, sous nos yeux. Les pauvres assaillis, une fois sortis de leurs trous, se trouvaient en face d'une horrible situation, et l'affolement les prenait. Que faire? Marcher à notre rencontre, c'était courir un danger effroyable : notre tir de barrage les séparait de nous. Comment s'engager de plein gré dans cet enfer? Marcher vers nous, c'était encore l'inconnu terrifiant, c'étaient les baïonnettes vengeresses! Fuir vers l'arrière, il n'y fallait pas songer : avant de rejoindre leurs tranchées, ils avaient à traverser un long espace découvert où nos balles les eussent vite arrêtés dans leur fuite. En proie à une affreuse indécision, les débusqués tournoyaient sur eux-mêmes, couraient de-ci de-là, faisaient quelques pas en avant, retournaient, revenaient. Quelques-uns cependant tentèrent la chance suprême de s'échapper. J'en aperçus tout à coup, dans le bas du vallon, deux qui filaient à toutes jambes. Ils n'allèrent pas loin. Tranquillement, un genou en terre, j'épaulai et, par-dessus la première vague, je tirai. Un petit flocon de poussière, qui surgit entre les deux, les arrêta. L'effet voulu était produit : les deux fugitifs, avertis par le sifflement de la

balle que leur fuite était surveillée, firent docilement demi-tour et se mêlèrent à leurs camarades.

Ceux-ci, anxieux, attendaient toujours; mais déjà le choix ne leur était plus possible : le barrage était sur eux. Ce fut alors un grouillement éperdu, une fourmilière en délire. Les malheureux, fous de frayeur, couraient à travers les coups, s'efforçant de passer et d'arriver jusqu'à nous. J'ai conservé entre autres, de ce moment, une image qui s'est fixée sur ma rétine. Un Allemand courait, indécis. Tout à coup, il se jette à genoux, puis enfonce dans la terre sa tête qu'il couvre de ses deux bras. Au même instant, un éclair jaillit à un mètre de lui et lorsque la fumée se dissipa, à travers le brouillard le corps apparut arc-bouté, immobile, au milieu du désordre confus.

Le barrage franchi, un autre danger considérable restait à affronter : à présent, il fallait passer la ligne. Un instant, les Allemands s'arrêtent de nouveau, perplexes. Mais la vague, inexorable, comme un flot montant, s'avançait. L'instant suprême était arrivé, et une horreur épouvantable s'empara des malheureux. Il fallait passer, mais comment? Se jeter au-devant des baïonnettes, c'était courir à une mort presque certaine. Heureusement pour eux, la ligne, durant les péripéties du combat, s'était dislo-

quée en tronçons; des trouées s'ouvraient çà et là. Ces trouées, c'était le salut. D'instinct les pauvres gens s'y précipitèrent et, en un clin d'œil, le champ de bataille offrit le plus curieux mélange de *feldgrau* et de bleu horizon.

Les premiers n'étaient pas fiers. Leurs traits étaient tirés, leurs yeux hagards d'épouvante. Ils couraient éperdus, et, à la rencontre des groupes armés, leur adressaient des sourires attendrissants. Quelques-uns, tenant à la main des menus objets, des « souvenirs » : un bidon, une montre, une pipe, un couteau, les offraient au passage à leurs vainqueurs en disant d'un air suppliant : *Ponn Frannçous, Ponn Frannçous!* Quelques-uns, à la traversée de la ligne, étaient encore plus obséquieux. Se heurtant à des Français, qui à leur vue serraient peut-être leur fusil un peu trop nerveusement, ils se jetaient à genoux et, levant les mains d'un geste suppliant, leur criaient d'une voix qui fendait le cœur : *Partonn, Frannçous, Partonn! Vier Kinder!* Mais les Français étaient de bons gars. A ceux qui leur offraient des montres et des pipes, ils décochaient un coup bien placé en disant : « Veux-tu partir par là ! » A ceux qui se jetaient à leurs genoux, ils montraient la direction de l'arrière et leur commandaient : « Allez, par là, ouste! »

Nos Boches, soulagés, obéissaient avec un

entrain merveilleux. Ils filaient, se groupaient, puis, en ordre parfait, marchaient bravement vers l'arrière, comme s'ils avaient exécuté cette manœuvre toute leur vie. Ils passèrent à mes côtés, et bientôt je fus noyé dans le *feldgrau*. Les faces rondes, coiffées du béret rustique ou écrasées sous l'affreux pot de fer, les traits tirés, les yeux hagards, les sourires forcés, les dos voûtés, comme s'ils craignaient l'averse, tout en eux était piteux et lamentable. Je ne les aimais guère, et pourtant, lorsqu'ils défilèrent à mes côtés, je ne pus réprimer un éclat de rire, d'un bon rire large qui dut leur sembler étrange et les mit en tout cas bien à l'aise.

Nos vis-à-vis s'en étaient tirés à bon compte : avec un sens parfait de la situation, ils s'étaient rendus à temps. A notre gauche, d'autres furent moins avisés. La vague était à deux mètres d'eux qu'ils lui décochaient encore des coups de fusil. Puis, à ce moment où il ne leur restait plus qu'à mourir dignement, avec un aplomb bien germanique, ils bondirent de leurs trous, complètement déséquipés, — ils avaient sans doute prévu le coup, — et demandèrent grâce. Les malheureux ignoraient que jamais les vaincus ne survivent aux corps à corps, que l'homme le plus doux ne peut pardonner sur-le-champ aux coups de fusil

qu'il vient de recevoir (1). En outre, pour leur malheur, l'un des leurs commit alors une infamie : après avoir fait *Kamerad*, il abattait un officier à bout portant. Indigné, le capitaine français, qui se trouvait à proximité, déchargea son revolver. Sa troupe, qui n'avait pas attendu d'ordre pour se venger des coups de fusil qu'elle venait de recevoir, s'était déjà précipitée. Quelques instants après, la vague, insensible, passait, les armes hautes, les baïonnettes rouges.

L'obstacle était brisé. Il fallait à présent, mettant à profit le désarroi momentané de l'ennemi, progresser le plus rapidement possible. Ce désarroi était alors complet. L'artillerie adverse était muette. Au moment précis où notre attaque se déclenchait, l'A. L. G. P., chargée de la contre-batterie, couvrait les artilleurs d'un épais nuage qui les mettait dans l'impossibilité de travailler. En outre, le commandement allemand, aveuglé par nos aviateurs,

(1) Quelques généreux utopistes, qui croient à la vertu des conventions humanitaires, bondiront peut-être à la lecture de ces lignes. Cependant, en les écrivant, on ne prétend, certes, nullement légitimer, en d'autres circonstances, le massacre, l'assassinat — pour employer le terme exact — d'ennemis désarmés. Mon intention est simplement de signaler, dans le cas présent, l'existence d'une loi psychologique qui agit avec la force d'une nécessité de l'ordre physique.

ignorait notre position, et lorsque le tir de barrage commença, il s'établit beaucoup trop en arrière; le soutien et la réserve avaient passé depuis longtemps. L'infanterie, submergée sous un déluge d'obus, se terrait au fond de ses abris; la fusillade était nulle. Enfin, les mitrailleuses ne nous voyaient pas encore, dérobés que nous étions à leurs coups par la courbe du terrain. Nous avancions donc dans une tranquillité relative.

Cependant la marche devenait difficile. Affreusement chargés, nous étions, après cinq minutes de marche, à bout de souffle, aveuglés par la sueur. L'ordre devenait plutôt confus : le commandement ne s'exerçait plus; lancés comme un bolide, nous marchions aveuglément en avant, laissés à notre inspiration, dans la direction que nous jugions la bonne. Or, l'inspiration personnelle, souvent désastreuse, produisait, dans le cas, de grandes erreurs et une confusion intense : les sections se confondaient, les compagnies se croisaient, les bataillons se mêlaient.

Cependant tous marchaient bravement; c'était l'essentiel, et, par une progression continue, acharnée, le Bois d'Anderlu était débordé par l'est et par le nord. Mais, arrivés à ce point, nous nous trouvâmes bloqués. Le 1er bataillon, à notre droite, après avoir franchi la croupe 8952,

s'était buté sur le chemin creux (Combles-Ferme de l'Hôpital) où des mitrailleuses soudain s'étaient révélées. Quant à nous, parvenus sur la ligne 139-8960 et formant ainsi angle droit avec le reste du régiment, nous étions aussi accrochés. A notre gauche, le régiment qui faisait liaison avec nous, maintenu par un tir de barrage effroyable, n'avait pu déboucher de ses tranchées et, sous peine de faire un trou dans la ligne, nous ne pouvions avancer de ce côté. En outre, des mitrailleuses, établies à la Tuilerie de Combles (200 mètres à l'ouest de 8563), sur la crête Combles-Le Priez (point 8665), et à la Ferme Le Priez, se dévoilèrent soudain, nous prenant d'enfilade des deux côtés. Heureusement leur tir, mal réglé, faisait peu de victimes, et nous marchions toujours sous les balles qui sifflaient au-dessus de nos têtes.

Devant notre obstination, les mitrailleurs de la Tuilerie et de 8665 prirent peur, et tout à coup, à notre grande joie, nous les vîmes détaler sur la hauteur. Le champ était libre; la crête était à nous. Malheureusement, à ce moment intervint le 75, qui nous coupa la route : son barrage cessa d'avancer. Furibonds, désespérés de voir leur effort momentanément brisé par les nôtres, les hommes disparurent dans les trous d'obus et, d'un coup, de notre

bataillon, il ne restait plus trace à la surface de la terre (1).

*
* *

Notre arrêt fut court; l'objectif assigné n'était pas atteint, et coûte que coûte nous devions l'emporter. Le commandement décida donc de livrer, le plus tôt possible, un nouvel assaut.

Cette fois, il ne pouvait plus être question d'un vaste mouvement d'ensemble : pris de flanc par les mitrailleuses de la Ferme Le Priez, notre bataillon devait attendre que sa droite fût dégagée. C'était donc au 1er bataillon à engager de nouveau la lutte.

Ce bataillon, nous l'avons vu plus haut, s'était terré devant le chemin creux, véritable nid de mitrailleuses. Il lui fallait d'abord emporter cet obstacle, et c'était une tâche rude. Heureusement pour lui, à sa droite, les zouaves avaient enlevé la Tranchée de Greiz et une partie de

(1) Le problème de la liaison des armes est probablement le plus compliqué de tous ceux que pose la guerre moderne. L'exemple présent montre, entre mille autres, qu'il est loin d'être résolu. Et l'on peut se demander si, dans des circonstances aussi difficiles, il le sera jamais complètement. Des officiers très compétents, d'infanterie et d'artillerie, jugent que le *summum* pratique est de rendre les interférences aussi rares et brèves que possible : les incidents notés ici ne doivent pas faire perdre de vue le service inestimable et, à vrai dire, indispensable, rendu par le barrage *proche,* celui qui donne lieu à de tels accidents.

celle de l'Hôpital. Les Allemands du chemin creux, menacés de front et de flanc, étaient donc en mauvaise posture.

A deux heures, l'attaque se déclencha par la droite. Des grenadiers, se faisant précéder d'un rideau protecteur, progressèrent rapidement dans le chemin. Les mitrailleurs boches, affolés par l'approche des explosions, se concertèrent un instant; leur tir se troubla, se ralentit. Le chef de bataillon, saisissant avec à propos cette bonne occasion, donna l'ordre d'avancer. Les hommes bondirent et tombèrent à l'improviste sur les mitrailleurs qui, en un clin d'œil, furent abattus. Le chemin creux était conquis.

Sans s'attarder dans ce couvert, le bataillon le dépassait aussitôt et se lançait à l'assaut de la Tranchée de l'Hôpital. Mais là, son effort fut brisé. Les mitrailleuses de la tranchée ouvraient le feu et rasaient la croupe d'un tir effrayant. Les hommes se jetèrent dans les trous d'obus, puis, lorsque le calme revint, se glissèrent un à un jusqu'au chemin où ils attendirent un ordre nouveau.

L'état-major voulait à toute fin emporter la position le jour même, avant que l'ennemi ait eu le temps de se ressaisir et de se réorganiser. Le bombardement reprit donc intense et, durant plusieurs heures, les assaillants, du fond de leur abri, assistèrent à un pilonnage effrayant.

Enfin, le travail de l'artillerie était jugé suffisant et un ordre d'attaque donné pour six heures.

A l'heure dite, la vague surgissait. Protégée par le bombardement prolongé jusqu'à la dernière seconde, elle s'avançait rapidement jusqu'aux réseaux, mais là se trouvait bloquée : les fils de fer n'étaient pas détruits et les mitrailleuses, délivrées soudain de la contrainte de nos obus, s'étaient mises en batterie et crachaient. L'obstination eût amené une catastrophe; le bataillon disparut donc sous terre et, nez à nez avec les Boches, attendit.

VI

SILHOUETTES DE BRAVES

La grande journée était finie. Avant de continuer l'histoire des efforts répétés, continus, acharnés, qui devaient nous conduire au but, il est opportun de revenir en arrière pour souligner la bravoure admirable dont nos hommes avaient fait preuve. De cette bravoure, le récit de l'assaut donne une image d'ensemble ; mais un tableau vaut aussi par la perfection du détail. Pour apprécier l'héroïsme de la masse, il faut connaître quelques héros. Qu'on veuille seulement voir, dans ceux qui vont être présentés, non des isolés, mais des représentants.

Le premier qui me revient en mémoire est le sergent Bernard. Inclinez-vous bien bas devant le nom de ce glorieux disparu : c'était un grand cœur.

Bernard faisait partie de la compagnie de soutien, et devait donc rester en arrière. Mais c'était un caractère ardent, emporté même. Parvenu à notre tranchée de départ, il vit, du

haut de cette terrasse, grouiller au fond du vallon la masse des *feldgrau*. A cette vue, il n'y tint plus : il voulait, lui aussi, avoir *son* Boche. Emporté par son ardeur, il marcha résolument de l'avant, suivi d'une partie de ses hommes, et en quelques instants était au premier rang. Mais déjà il arrivait trop tard; l'affaire était liquidée. Il n'eut donc qu'à continuer sa marche.

Il longeait la lisière sud du Bois d'Anderlu, lorsqu'il aperçut, à courte distance, son ancien capitaine et, tout auprès, deux Allemands. L'un faisait des *Kamerad,* et l'autre, un officier, dissimulé derrière son compagnon, tenait à la main un revolver. Tous deux s'avançaient vers le capitaine. Bernard était en froid depuis quelque temps avec cet officier, mais dans un tel moment peut-il être question du passé? Saisi par la pensée du danger terrible que court son ancien capitaine, sans calculer, il se précipite, abat le premier ennemi d'un coup de fusil et transperce l'autre de sa baïonnette. Le capitaine, touché jusqu'aux larmes d'un tel dévouement, va à Bernard et lui serre la main avec effusion : « Merci, mon brave Bernard; je me souviendrai de vous! » Et Bernard reste interloqué devant cette reconnaissance qu'il ne croit pas mériter.

Il rassemble alors ses hommes et s'avance le long du bois.

Mais, dans son ardeur, il avait pris une fausse

direction et perdu le contact de son bataillon. Soudain, il se rend compte de son erreur. Il s'arrête, inspecte le terrain, à la recherche de sa compagnie. Que faire? Rester sur place à attendre des ordres ou du moins des renseignements? Ah! mais non! Sa compagnie devait être à gauche. Bernard oblique donc de ce côté. Le résultat fut désastreux; quelques instants après, dans aucune direction, plus personne n'était en vue; à droite, le 1er bataillon, sous des rafales de mitrailleuses, s'était englouti dans des trous; à gauche, à travers les débris du Bois d'Anderlu, personne ne se montrait. Une horrible angoisse, l'angoisse de la solitude en pareil lieu, saisit le sergent. Tourmenté, il continue cependant à se glisser de trou d'obus en trou d'obus.

Enfin, quelques têtes remuent, en avant à gauche, au-dessus du sol. « Ce doit être la première ligne, pense-t-il. Allons à leur hauteur! » Il arrive sur la ligne, s'installe dans un trou, et alors ses hommes, stupéfaits, voient son visage sillonné de larmes : le brave pleurait d'avoir perdu sa compagnie et de n'être pas à son poste (1)!

(1) Le sergent Bernard, pour sa belle conduite, quelques jours après, fut nommé adjudant et proposé pour la médaille militaire. Lorsque cette récompense insigne arriva, Bernard était mort. Il avait été tué par un obus, le 2 octobre.

*
* *

Nous avions alors au bataillon un maréchal des logis, Ernest Danchin. C'était un jeune homme charmant qui, par sa bonne humeur et son esprit cavalier, faisait la joie de la liaison. Doué d'un excellent caractère, il acceptait avec bonne grâce les plaisanteries. Aussi abusions-nous un peu. Entre autres taquineries piquantes, nous l'appelions parfois du vilain mot d'*embusqué*. En ce jour du 12 septembre, notre ami Ernest devait montrer magnifiquement que, si le cavalier sait profiter de son petit filon, le moment arrivé, il sait aussi se faire casser la tête, et avec crânerie.

Ernest Dauchin avait passé dans notre trou la journée du 11 et la matinée du 12 à dormir, à fumer d'innombrables pipes et à plaisanter. Au départ, il s'était affublé d'un sac et il s'était élancé bravement. Mais quel poème, le sac d'Ernest! Sur un désordre digne d'un cavalier, le large manteau, gonflé par d'énormes musettes, donnait au tout une allure étrange. Enfin, les épaules de notre ami, manquant d'entraînement, se courbaient lamentablement. Sa vue excita nos rires, et nous lui décochâmes une dernière plaisanterie : « Eh, le cavalier, ça ne va pas fort, le sac, hein? — Ça ne fait rien, y a

bon! » avait-il répondu, et il s'était éloigné, la pipe aux dents.

Ernest fut pris aussitôt par le vertige du combat. Hypnotisé par le *feldgrau,* il partit de l'avant, sans plus s'occuper du commandant, en criant : « En avant, y à bon; en avant, y a bon! »

Grisé, il oubliait le tir de barrage et se jeta en plein milieu des coups. Un éclat d'obus l'atteignit au coude sans qu'il s'en rendît compte. Peu après, un fourrier qui l'avait rejoint, voyait sa main couverte de sang : « Mais tu es blessé, Ernest! — Tiens, c'est vrai. Ça ne fait rien. En avant, y a bon! »

Ernest perdit sa direction et s'égara dans le 1er bataillon. Il s'aperçut trop tard de son erreur et continua de marcher avec ses compagnons de fortune, jusqu'aux abords du chemin creux. Devant les rafales de mitrailleuses, il se sent mal armé; alors il ramassa le fusil d'un mort et par bonds se maintint sur la ligne. Il arriva à un trou d'obus, à 10 mètres de l'ennemi, où il se tapit.

Là, voulant jouer son rôle jusqu'au bout, il tenta de tuer des Boches, tout comme un vulgaire fantassin. Il épiait donc et, dès qu'une tête se montrait, il tirait. Il tira trois coups. Il s'était relevé pour un quatrième, lorsqu'il vit devant lui un Allemand qui le visait. Secoué

par un horrible frisson, il se gara, mais trop tard; un coup de fouet lui traversa la poitrine. Ernest lâcha sa pipe, vomit un flot de sang et roula au fond du trou, inanimé.

... De longues heures après, il revint à lui. Il écoute : plus de fusillade! C'est étrange. Il grimpe au bord du trou, au prix d'efforts surhumains, et regarde : plus rien! Le bataillon était terré plus loin dans le chemin creux. L'immobilité couvrait la plaine; le silence n'était interrompu que par des cris poignants de « Au secours! Brancardiers! » qui s'élevaient des trous d'obus et répandaient une tragique horreur. Ernest ne pouvait marcher; il était sans forces. Il attendit donc avec une morne patience, baigné dans son sang.

Mais bientôt voici qu'un danger immense se révèle : le tir de barrage ennemi s'avançait et allait arriver à sa hauteur. Ernest recommanda son âme à Dieu. Déjà les obus éclataient autour de lui. Les cris des blessés redoublaient d'intensité et d'horreur.

Le bombardement dura longtemps; les cris des blessés s'éteignirent un à un, et Ernest n'entendit plus que les craquements épouvantables des marmites qui l'encadraient. Soudain l'horreur du silence et de la solitude le prit; il voulut fuir. Rassemblant ses forces, il escalada son trou et courut vers l'arrière. Il fit 20 mètres

et roula évanoui dans un nouveau trou d'obus.

... Dans la nuit, Ernest revint à lui. Il était doucement bercé. Que signifiait ce mouvement? Faisant un effort de conscience, il s'aperçut qu'il était porté sur un brancard. Mais cet effort était trop grand ; il retomba aussitôt dans le coma, et les brancardiers ne transportèrent plus qu'un corps inerte qui scandait le rythme de leur marche par des cris inconscients : « En avant, y a bon! En avant, y a bon! »

*
* *

Le mitrailleur Charles Roussel était un type également, célèbre dans tout le régiment et peut-être même au delà. Il avait beaucoup voyagé et exercé plusieurs métiers, entre autres celui de chasseur, les mauvaises langues disaient : de braconnier. C'était donc un homme débrouillard au maximum et habitué de longue date au danger; pour lui, une attaque était une partie de chasse, presque une partie de plaisir.

Poussé par ses vieux instincts, Roussel partit donc gaillardement de l'avant. Sa section étant de réserve, il la laissa pour chercher aventure. En un clin d'œil, il était sur la première ligne, dénichant les Boches, comme en temps de paix il faisait pour les lapins. Sa chasse, paraît-il, fut très fructueuse.

L'attaque finie, Roussel fut désorienté. Mais il était homme de ressource. Il apprenait qu'à deux heures, le 1er bataillon devait attaquer. Il disparut. Tard dans la soirée, il revint couvert de butin : casques, bérets, bidons, revolvers qu'il distribuait avec magnanimité.

Le lendemain, le régiment de gauche devait tenter un effort. De nouveau Roussel disparaît. Il fait bravement le coup de feu avec ses compagnons d'occasion et reparaît le lendemain matin couvert de dépouilles opimes. Son capitaine de compagnie essaya de se fâcher. Roussel prit un air contrit, et l'officier fut obligé de rire.

*
* *

Ma compagnie possédait un aspirant, qui, dans la vie civile, s'appelait l'abbé Derebreu, de Bailleul. Il était remarquable par son calme toujours égal et par son grand sérieux. Ces qualités devaient s'affirmer superbement dans la journée du 12. L'abbé avait marché bravement à la tête de sa section et, malgré de violentes rafales de mitrailleuses qui rasaient le sol, était parvenu à gravir le Bois d'Anderlu, dans sa plus grande longueur. Établi à la lisière de ce bois, il s'était installé de sa personne dans un immense trou de marmite où son capitaine, escorté de ses gardes du corps, le rejoignait bientôt.

De son trou, l'aspirant Derebreu dominait le champ de bataille : son poste était un véritable observatoire. Il se mit donc à étudier le terrain, en dépit des balles qui claquaient sur le bord du trou. Aux intervalles de calme, il passait donc la tête et inspectait. Le capitaine, alarmé, plusieurs fois lui avait répété : « Attention, Derebreu, vous allez vous faire attraper! » Mais Derebreu méprisait le danger.

Il observait, lorsque tout à coup il poussa un cri de surprise et de douleur. Ses voisins remarquèrent sur le coin de sa lèvre un petit trou rond d'où coulait un mince filet de sang. « Ce n'est rien, lui dit-on pour le rassurer. Une petite blessure à la joue, une blessure *pépère!* »

Cependant l'aspirant avait senti le souffle de la mort. Une pâleur affreuse, puis un flot rouge envahit son visage; il était troublé jusqu'au fond de son âme par la présence soudaine de la sinistre visiteuse. Mais vite il se raidit, maîtrisa son émotion, et reprit possession de lui-même. Il tendit alors la main à son capitaine : « Mon capitaine, c'est fini, lui dit-il, je vais mourir. Au revoir, mon capitaine. Merci pour toutes vos bontés. » Et l'aspirant se recueillit pour mourir en Dieu, pendant qu'il s'abandonnait aux brancardiers.

Ceux-ci dépouillèrent ses épaules pour trouver la sortie de la balle : ils la découvrirent au-des-

sous de l'omoplate. Ils se disposaient à faire le pansement, lorsqu'ils s'aperçurent que l'aspirant était mort.

J'arrivais à ce moment porter un ordre à mon capitaine et trouvai mon ami inerte. Il était couché, le corps replié, sur le bord du trou ; il avait la face tournée vers la terre, la tête appuyée sur les deux bras. Il semblait méditer. Je m'agenouillai auprès de lui, lui donnai l'absolution sous condition et je priai à ses côtés.

VII

ON ORGANISE LES POSITIONS CONQUISES

La nuit, sur ces entrefaites, était tombée. Le combat forcément prenait fin. Mais l'heure du repos n'était pas arrivée, bien au contraire; une activité fiévreuse, acharnée, allait se développer de toutes parts. En ce moment commençait, en effet, en première ligne, l'opération que les communiqués introduisent par cette petite phrase anodine : « Nous organisons les positions conquises. » Formule inoffensive qui cache un labeur effrayant.

Une première besogne, urgente, s'imposait : remettre de l'ordre dans la troupe confondue durant le combat, dans un mélange déconcertant. Aussi, dès que l'obscurité, recouvrant les choses d'un voile épais, permit la circulation, de tous côtés des ombres se dressèrent, circulèrent avec prudence, le dos courbé. — « Hé là, dis un peu ! T'as pas vu la 6e ? — Oui ! — Où ça? — Là-bas, à droite. » Et l'ombre disparaissait, errait pendant des heures, allant de droite

et de gauche, tournant sur elle-même en cercles interminables, et enfin, par le plus grand des hasards, atteignait son unité.

Pendant que les individus se débrouillaient, les chefs se livraient à un travail compliqué. Ils devaient retrouver leurs inférieurs éparpillés, reconstituer leur troupe, et cela sans jamais dégarnir aucune partie du front. C'était donc un va-et-vient incessant, où à chaque instant des appels retentissaient : « T'as pas vu la 7e? Où est la 15e escouade? », etc.

Ce travail préliminaire accompli, il fallait penser à la liaison. Mais une difficulté énorme surgissait : de grands trous coupaient la ligne. Les agents de liaison s'élançaient donc dans le noir, marchant, autant qu'ils le pouvaient, dans le prolongement de leur unité. A peine avaient-ils quitté l'aile de leur section, qu'ils avaient la sensation d'avoir perdu pied et d'errer dans le vague. Ils avançaient lentement, prudemment, faisaient quelques pas, puis s'arrêtaient, dressant la tête, tendant le regard. Ils écoutaient, s'efforçant de capter quelque bruit de voix, se couchaient pour voir, au-dessus de la ligne de terre, des ombres se détacher sur le ciel. Rien! Ils appelaient alors d'une voix étouffée : « Personne par ici? Hé, la 5e! » Mais la 5e ne répondait pas! Les malheureux étaient isolés, perdus, ne sachant même plus d'où ils venaient. Alors

une discussion ardente s'engageait à voix basse : « J'te dis qu'c'est par ici ! — Non, c'est par là ! — Tu t'en vas chez les Boches. » Finalement le plus obstiné, sans autre raison, l'emportait. Et les divagations reprenaient. Tout à coup un cri brutal s'élève : « *Wer da?* » Un frisson d'horreur les secoue, une sueur froide les inonde. Ils se jettent par terre, se collent au sol et sondent, comprimant les palpitations bruyantes de leur cœur, le silence mystérieux de la nuit. Rien ! Le Boche, aussi effrayé, sans doute, sinon plus, qu'eux — il est le vaincu de la journée — ne donne plus signe de vie. Bientôt nos deux braves reprennent vie ; ils se cherchent à tâtons. — « Hé, Louis, t'es là? — Oui ! » Ils se touchent et s'explorent. — « Dis un peu. On s'en va, hein? — Oui, bondissons ! » Ils bondissent dans la direction opposée à celle du cri, mais, dans leur presse, oublient les trous de marmite, les malheureux ! Après quelques mètres, le sol leur manque et, patatras, ils roulent l'un sur l'autre au fond du trou béant. — « T'as rien d'cassé, dis, Louis? — Allons doucement, hein? » Et le couple reprend sa marche, avec calme cette fois. De nouveau, ils errent à la recherche de la section introuvable. Enfin des voix troublent le silence ; bientôt des ombres s'agitent. « Hé là, c'est la 5e? — Non, c'est la 7e. — Quelle section? — La 1re ! » — A

force de tourner, les chercheurs étaient passés à l'extrémité opposée de leur compagnie. Les efforts recommençaient donc et enfin, parfois après de longues heures, par très grand bonheur, la section voisine était trouvée:

Alors il fallait boucher le trou. Les deux chefs de section s'amenaient, mesuraient la distance, discutaient âprement sur le point de jonction, enfin s'entendaient, et les deux ailes se soudaient.

Aussitôt commençait l'alignement. Oh, l'alignement! Anciens soldats, qui avez été ballottés dans les alignements fastidieux, préliminaires des grandes revues, vous qui avez murmuré, ronchonné, sacré, vous ne connaissez rien! Je renonce à décrire ce plaisir intense, et laisse libre champ à votre imagination. L'on peinait donc, au milieu d'imprécations étouffées, durant des heures, à avancer, reculer, appuyer à droite, à gauche, et au lever du jour, les hommes, stupéfaits, découvraient une ligne en tortillard et voyaient le capitaine froncer les sourcils, se mordre les moustaches et maugréer : « Bon! Autant pour la nuit prochaine! Heureusement que d'ici là personne ne viendra voir! »

L'alignement étant vaguement obtenu, le travail de consolidation est entamé. Le chef de section repère sur son front quelques trous de marmite, dispose ses hommes entre eux, et à

l'œuvre! Pelles et pioches aussitôt jouent à qui mieux mieux. Tous ont hâte d'être sous terre, le plus profondément possible, car tous sont dans l'appréhension du lendemain. Au lever du jour, ils le savent, des oiseaux boches nous survoleront avec impudence, puis tranquillement s'en iront; et une heure après, les marmites arriveront. Les pioches frappent donc, les pelles grincent, sans que les gradés aient à intervenir.

Pendant tout ce temps, quelques hommes veillent à la sûreté de leurs camarades. Dès la tombée de la nuit, le commandement a envoyé en avant des patrouilles chargées de protéger les mouvements et les travaux de la troupe, de reconnaître la ligne ennemie. D'autres ont une mission plus efficace encore, et plus périlleuse : débarrasser le terrain des mitrailleuses ennemies.

L'une de celles-ci, postée au point 8665, nous avait gênés beaucoup dans la soirée et constituait un grave danger pour toute avance ultérieure. Elle paraissait isolée en avant des lignes allemandes établies sur la crête; avec de la prudence et du sang-froid, il était donc possible de la supprimer. Dans ce but, le chef de bataillon désigne un sergent et quatre hommes qui s'en vont bravement le long du chemin. Ils arrivent bientôt auprès de l'abri où se cachait la terrible

machine; ils aperçoivent à quelques mètres le trou noir de l'entrée. Un instant d'arrêt. Immobiles, ils épient. Ils saisissent un frôlement dans l'abri. C'est bien ça; ils sont là. Le sergent se dresse, fait un bond, amorce une grenade et la lance dans l'ouverture béante. Une explosion, puis des cris éperdus. — « *Ergebt euch!* » hurle le sergent, et du fond du trou une voix éperdue lui répond : « *Partonn, Frannçous, partonn!* » Le sergent, du faisceau de sa lampe électrique, explore l'abri. A travers le nuage de fumée, il aperçoit la mitrailleuse, tout auprès deux cadavres renversés, les yeux vitreux, la bouche ouverte, et dans le fond, un malheureux, blotti, épouvanté. — « *Heraus!* Allez, ouste, par ici! » Pendant que Fritz, docilement, obéit comme un agneau, deux hommes s'emparent de la mitrailleuse, deux autres de son affût, et la petite troupe, peinant, soufflant, sacrant, regagne ses lignes ramenant, glorieuse, son prisonnier et ses trophées.

*
* *

Et tandis que la première ligne s'organise, l'arrière grouille d'un mouvement désordonné, incohérent; sur toute la surface du terrain une fourmilière affairée s'agite dans l'ombre : les « embusqués » sont sortis et, sous les rafales

d'obus qui arrosent le vallon, remplissent leurs obscures, mais nécessaires et dangereuses besognes.

Voici des équipes de brancardiers, répandues çà et là sur la plaine à la recherche des blessés. Travail difficile, pénible entre tous. Ils dressent l'oreille pour surprendre ces cris pitoyables qui traversent les airs et remplissent la nuit d'horreur : « Brancardiers ! Brancardiers ! » Entendent-ils ce cri, ils se précipitent. Ou bien, si les cris se sont tus, ils interrogent les passants : « T'as pas vu de blessés? — Si. — Où ça? — Là-bas, à la lisière du bois. » Et sur cette indication vague, ils s'en vont. Ils approchent : « Pas de blessés par ici? » Silence de mort. Ils continuent. « Pas de blessés par ici? » Une voix d'outre-tombe leur répond : « Au secours ! » Les brancardiers se lancent dans le noir. « Où q't'es? — Ici. » Enfin, le blessé est atteint. « Qu'est-ce que t'as, vieux? Veux-tu à boire? » Ils s'emparent du malheureux, explorent son corps dans les ténèbres. « C'est-y ici que t'as mal? — Oui. » A coups de ciseaux, ils dépouillent la partie blessée et, les mains souillées de sang gluant, font un pansement sommaire. « Attention, vieux, on va te mettre sur le brancard. » Opération douloureuse, qui s'accomplit au milieu de cris étouffés.

Le blessé est installé. En route ! Et alors, c'est

la marche écrasante, épuisante, au-dessus des cadavres, parmi les trous d'obus, au milieu des explosions de marmites.

Braves gens, les brancardiers!

*
* *

En même temps que l'enlèvement des blessés, un autre travail, pressant lui aussi, s'impose : il faut ravitailler l'avant. Durant la journée, des équipes spéciales ont rassemblé à l'arrière, en un dépôt formidable, la consommation quotidienne du régiment en un jour de bataille. Ce sont des monceaux de munitions : sacs de cartouches, caisses de grenades, boîtes de fusées; c'est une accumulation de matériel : fil de fer, sacs à terre, pieux, traverses. Et ce n'est pas tout : il faut aussi nourrir les hommes. Les ravitailleurs ont donc dressé d'énormes piles de pains, des amoncellements de boîtes de conserves qui voisinent avec un assemblage hétéroclite de tonneaux, tonnelets, brocs et seaux, qui contiennent l'eau, le vin et la précieuse gnole.

A la nuit tombante, la cavalerie s'amène; cavalerie bizarre à vrai dire. De beaux petits ânes, doux comme des moutons, gentils comme des amours, pauvres petits êtres inoffensifs que l'on s'étonne de voir égarés dans cette effroyable

tourmente. Ils s'approchent un à un et reçoivent dans leur petit bât un chargement varié. Puis la caravane s'ébranle.

Cette marche est un poème. Les gentils petits ânes n'ont qu'un défaut, mais grave : ils sont têtus comme leurs grands frères, les mulets, et peut-être plus. Une difficulté se présente-t-elle, le premier du groupe s'arrête et les autres docilement suivent son exemple. Le conducteur s'amène, invite doucement le récalcitrant à continuer sa marche, mais en vain. Il le frappe doucement de sa canne, puis plus fortement, mais toujours sans succès. A bout de ressources, il prend la bête par la bride et la tire en avant. L'âne s'arc-boute et recule. La lutte est longue, désespérée, et elle ne se termine par la victoire du conducteur qu'après de nombreuses péripéties.

Or, ces luttes se renouvellent souvent. Tantôt c'est un obus qui éclate un peu trop près; tantôt c'est une fusée qui jaillit en surprise. Puis, c'est un trou d'obus ou bien une tranchée qu'il faut franchir, et, à chaque fois, un très grave problème se pose.

Enfin, après mille aventures, la caravane parvient à son terminus. Les bêtes sont déchargées et retournent à l'arrière, tandis que des équipes de porteurs se partagent l'arrivage et se dirigent vers les compagnies, au prix d'efforts inouïs :

la charge est lourde, en effet, la marche difficile, l'obscurité épaisse.

Lorsque munitions, matériel et vivres arrivent à destination, ils ont coûté beaucoup de sueur. En outre, nombre de ballots n'arrivent pas : ils gisent sur le terrain dévasté, à côté de leurs porteurs étendus.

*
* *

Parmi les travailleurs nocturnes, il est encore une autre équipe admirable : c'est la tribu des téléphonistes. Ces braves gens ont déjà beaucoup peiné dans le courant du jour. Lors de l'attaque, ils se sont précipités à la suite des commandants, derrière le colonel, et, déroulant en toute hâte leurs énormes bobines, ont rétabli à l'instant, sous la mitraille, les lignes indispensables. Déjà les fatigues ont été énormes; les dangers extrêmes : l'ennemi à leurs accessoires les reconnaît de loin et les traque avec acharnement. Mais qu'importe! Les téléphonistes, fiers de leur corporation, pénétrés du rôle important qu'ils jouent dans la bataille, déroulent imperturbablement leurs bobines et courent sur la ligne avec crânerie.

Ils ont bien peiné durant le jour; la nuit, leurs efforts redoublent. Ces lignes provisoires que l'on a jetées au hasard du combat, il faut les

améliorer; il faut aussi en créer d'autres : assurer les liaisons latérales, en pousser en avant. C'est le grand travail qui commence, travail qui occupe de longues heures de pénibles efforts et d'immenses dangers.

L'installation est terminée ; on va souffler, enfin. Dans les postes, au fond d'un trou d'obus, le téléphoniste de garde, pour contrôler l'état des lignes, interpelle les voisins : « Allo X. — X écoute. — Qui est-ce qui parle? — C'est Y. Ça va chez vous? — Oui, mais ça tombe ferme par ici. — Il n'y a pas de casse? — Non, pas encore! — Allo X! — X écoute. — Le ravitaillement est arrivé? — Oui. — Envoyez notre part de suite; nous la crevons! Est-ce qu'il y a de la gnole? — Oui, mais pas beaucoup; le porteur raconte qu'il est tombé dans un trou d'obus. — Envoyez tout de suite. » Le téléphoniste change le commutateur et interpelle d'un autre côté : « Allo Z! — Z écoute! » et le même dialogue reprend.

Tout à coup, les « allo » se répètent avec persistance : « Allo Z, allo Z! — La ligne de Z est cassée », annonce le téléphoniste de garde à ses camarades. « Ah! zut! entend-on dans l'ombre. A qui est-ce à marcher? » Un frisson parcourt l'assistance, mais aussitôt — les téléphonistes sont d'anciens soldats et des soldats d'élite, — aussitôt deux voix répondent : « C'est à moi! »

Et la paire saisit ses instruments et disparaît. L'un des deux hommes a pris le fil en main et ainsi guidés, ils recherchent la coupure. Tout à coup, le fil s'est échappé de la main qui le tenait. « Voici la coupure! annonce le guide. — Pas étonnant, déclare l'autre. Regarde-moi ce trou. L'obus a dû tomber juste sur le fil. » L'extrémité de la ligne est retrouvée après quelques recherches; l'appareil y est adapté. « Allo Y! — Y écoute. — Bon, ça va! » Pendant ce temps, le compagnon fouille des pieds et des mains pour retrouver l'autre bout. Enfin, il le tient; l'appareil est de nouveau accroché. « Allo Z! — Z écoute. — Qui est-ce qui parle? — C'est Louis et Arthur. Nous réparons la ligne! » Vite, un morceau de fil est intercalé entre les deux extrémités; d'un dernier « allo » lancé dans les deux directions, nos hommes s'assurent que la communication est rétablie, et retournent en toute hâte à leur poste d'où, sans tarder, ils devront souvent repartir.

Ces expéditions si pénibles sont aussi très dangereuses. Plus d'un téléphoniste est resté sur la ligne, humble martyr du grand devoir.

VIII

LA PRISE DE LA FERME LE PRIEZ ET L'ENCERCLEMENT DE COMBLES

13 septembre. — La nuit se passa ainsi dans une activité tumultueuse. Dès les premières lueurs du jour, la fourmilière se dispersa; les hommes se terrèrent à leur poste, et lorsque les aviateurs ennemis arrivèrent, ils ne virent plus qu'une région déserte et immobile.

La journée, surtout à son début, fut désespérément longue. Les hommes souffraient : ils étaient harassés des fatigues de la veille, de la nuit, délabrés par les privations subies. Le ravitaillement, malgré les efforts prodigieux dépensés, était arrivé bien réduit; certaines compagnies n'avaient même ni pain, ni eau : leurs ravitailleurs s'étaient égarés ou bien avaient été tués. La situation, en outre, pesait lourdement sur le moral affaibli. Déprimés par le souvenir de leurs nombreux camarades tombés, les hommes sentaient autour d'eux un vide qui les épouvantait. Et puis, le noir inconnu... Que

serait cette journée? Que leur réservait-elle? Un bombardement horrible ou une attaque furieuse? Le soir, seraient-ils encore au milieu de leurs compagnons ou étendus sur le bled, là, en avant, le front troué d'une balle ou la poitrine ouverte par un obus?

Telles étaient les sombres pensées que les esprits ruminaient à loisir. Impossible de dormir, en effet : en dépit de la fatigue énorme, les nerfs, encore ébranlés des émotions ressenties, ne pouvaient s'assoupir. Et les distractions étaient rares : le matin, apparition de quelques avions boches, puis un bombardement français qui se prolongeait dans une désespérante monotonie, et c'était tout. L'esprit, laissé à lui-même, s'appesantissait donc sur ses pénibles préoccupations.

Vers midi, enfin, un incident vient rompre l'attente grise. Du haut de leur position, les hommes voient monter vers eux des agents de liaison, — encore des « embusqués » qui ne sont pas à la noce les jours d'attaque, — des agents de liaison qui, poursuivis par des rafales de mitrailleuses, tantôt rampaient en s'aplatissant sur le sol, tantôt bondissaient de trou en trou. Nos hommes, anxieux, suivaient leurs efforts acharnés et se posaient tout bas une grave question : « Que nous apportent-ils? Rien de bon sans aucun doute! »

La nouvelle, en fait, n'était pas folâtre. Arrivés au trou de commandement, les agents de liaison s'y jetaient en trombe, puis, soufflant, tiraient de leur cartouchière un mystérieux papier qu'ils tendaient au capitaine. Celui-ci, d'un air soucieux, lisait et murmurait aussitôt quelques mots à son voisin, qui, se penchant de l'autre côté, confia aussitôt le secret trop pesant. En l'espace d'une minute, jusqu'au bout de la tranchée se propageait le même dialogue, stéréotypé : « Hé, il y a attaque! — Ah, zut! A quelle heure? — A quatre heures. »

Presque aussitôt, le bombardement furieux, présage des attaques, se déclenchait; sur toute la longueur de la Tranchée de l'Hôpital et sur la crête Combles-Le Priez, les éclatements gigantesques retentissaient, les geysers surgissaient.

A trois heures quarante-cinq, tout à coup le ciel se peupla. Les saucisses, à l'arrière, tachetaient le ciel de leurs masses disgracieuses et un vol puissant d'avions prenait possession de l'air : désormais les Boches étaient aveuglés. En même temps, le tir de barrage protecteur commençait et, comme la veille, rasait nos lignes mécontentes.

L'attaque était réglée selon le même dispositif que la précédente : la droite devait donner le branle. A quatre heures précises, le 1er bataillon

bondissait donc du chemin creux. Durant le premier moment de surprise, la vague monta en un ordre superbe, mais, tout à coup, les mitrailleuses crachèrent. A l'instant, la ligne s'effondrait.

Un excellent résultat toutefois était atteint : nous tenions nos adversaires à la gorge. Nous étions à 50 mètres d'eux, au contact des réseaux ouverts, cette fois, de larges brèches. Il suffisait donc de les forcer de nouveau à se terrer, ou au moins de les abrutir, et, à un signal donné, nous bondissions et nous étions chez eux.

Pour atteindre ce but, il eût été trop compliqué et trop long de recourir à l'artillerie : l'on fit donc appel aux V. B. (1). Les grenadiers adaptèrent leur tromblon, et bientôt les petits projectiles, décrivant leur courbe gracieuse, jetèrent dans la tranchée la terreur et la mort. En même temps le canon de 37 avait pris position, et, dès qu'une mitrailleuse se dévoilait, la couvrait de ses terribles obus.

Sur les entrefaites, un précieux secours nous arrivait de la droite. Les zouaves, qui la veille

(1) Grenades Viven-Bessières. Elles se lancent au moyen d'un tromblon adapté au canon du fusil et d'une cartouche ordinaire. Leur maniement est donc très simple. De plus, elles ont une portée efficace de 150 mètres et nous assurent ainsi, dans les combats à la grenade, une grande supériorité.

avaient pris pied dans la tranchée, progressaient vers nous à la grenade.

Affolés par cette attaque de flanc, les Boches se troublèrent; leur tir se ralentit. Aussitôt le chef de bataillon, saisissant l'occasion, poussait le cri de « En avant! », qui se répercutait sur toutes les bouches, et la ligne bondissait. Avant que l'ennemi ne fût revenu de sa surprise, nos fantassins sautaient chez lui, et la lutte suprême, farouche, s'engageait. Ce fut bref : en quelques secondes, la tranchée était conquise (1).

En même temps, un bataillon du 33e, prêté à notre régiment trop affaibli, continuait le mouvement sur la droite jusqu'à la Tranchée du Trentin. Les défenseurs de cette position, désorientés par notre succès et par la vigueur des assaillants, lâchèrent pied.

*
* *

14 septembre. — L'objectif, toutefois, n'était pas entièrement atteint; il fallait encore pousser.

Le nouvel ordre d'attaque arriva bientôt : il

(1) Les pertes subies par les Allemands dans cette tranchée furent effroyables; nos soldats la trouvèrent pleine de cadavres. Quelques jours après, nous apprîmes par le B. R. que cette position était occupée par quatorze compagnies appartenant à trois régiments différents. Or, de ces quatorze compagnies, pas un seul homme ne s'échappa, et nous ne fîmes que cent douze prisonniers.

s'agissait d'achever la conquête des deux tranchées, d'enlever la Ferme Le Priez et de pousser au nord jusqu'au point 677. Pendant que cette avance serait effectuée par le bataillon de droite, le nôtre suivrait le mouvement, de façon qu'en fin d'attaque son front occupât la ligne 677-8762.

A cinq heures, l'attaque se déclenchait. Nos soldats progressaient vigoureusement à la grenade dans les deux tranchées et, en quelques instants, la ferme, contournée au préalable, était enlevée. Mais il fut impossible de pousser au delà : de nouveau, les mitrailleuses nous arrêtèrent.

Cette attaque superbement menée nous avait coûté très peu de pertes; nous ne comptions qu'un seul tué, mais, il est vrai, ce tué laissait un grand vide dans les cœurs : le chef d'escadron Broussaud avait été frappé d'une balle en plein front et d'une autre dans la poitrine.

C'était un cavalier; c'était un brave. La veille, apprenant que le chef du 1er bataillon avait été blessé, il s'était présenté au colonel et avait réclamé ce commandement vacant.

C'était un brave. Il était parti sans crainte à l'attaque, revêtu de son ample manteau foncé, qui naturellement devait concentrer l'attention sur lui et lui attirer les balles. Mais le commandant Broussaud était insensible au danger, et,

sans jamais se garer, s'avançait calme et tranquille.

A un moment d'arrêt, il voulut se rendre compte de la difficulté. Il se dressa donc audessus du parapet et, de sa jumelle, fouilla la position ennemie. Ses voisins, épouvantés pour lui, lui criaient : « Mon commandant, faites attention, vous allez vous faire descendre! » Et lui, paternellement, répondait : « Va, mon petit, ne t'inquiète pas pour moi! » Insouciant, il prolongea à loisir son observation. Tout à coup deux balles claquèrent, et le commandant s'abattit lourdement. Les hommes, atterrés, se précipitèrent sur lui pour le panser. Il était mort.

*
* *

15 septembre. — Obstinée, opiniâtre, invincible, la poussée continuait. Un ordre d'attaque, reçu dans la matinée, nous prescrivait de monter, à trois heures, dans les Tranchées du Priez et de Trieste jusqu'aux points 677 et 703.

A l'heure prescrite, les premières grenades étaient lancées, les barrages renversés, et les hommes s'élançaient. La progression fut rapide jusqu'au boyau qui reliait les deux tranchées au nord du verger, mais à ce point notre avance fut brisée. De la Tranchée du Priez il ne restait plus trace; nos obus l'avaient comblée. Quant à

passer en terrain découvert, il n'y fallait pas songer : postés à une cinquantaine de mètres, les Boches, bien protégés, entretenaient un barrage de grenades, et une mitrailleuse battait l'espace libre. De son côté, le bataillon du 33e qui s'était avancé dans la Tranchée de Trieste s'était buté, lui aussi, à des difficultés insurmontables. Force fut donc de s'arrêter à ce boyau transversal que nous organisâmes aussitôt solidement, en prévision des contre-attaques.

*
* *

16 septembre. — Dans la matinée, des avions allemands nous survolent longtemps, à leur aise. Ils vont, viennent, virent, tournent, reviennent, comme ils veulent. Ils descendent avec impudence, enfilent nos tranchées qu'ils mitraillent. Nos hommes courbent le dos, se tassent dans leurs niches, grommellent avec colère.

Enfin, le cauchemar s'évanouit : les avions s'éloignent. Mais nous ne gagnions rien à leur départ : bientôt un violent bombardement se déchaînait, sur nous cette fois. Les Boches, ayant installé de nouveau leurs batteries et renseignés par nos sinistres visiteurs, s'en donnaient à cœur joie. Nous vivons des heures épouvantables, dans les affres de la mort.

D'énormes fusants éclatent en l'air avec un bruit sourd et nous arrosent d'une grêle de shrapnells et d'éclats; des percutants de tout calibre ébranlent la tranchée et la disloquent. Durant de longues heures, dans un silence de mort, nous subissons cet infernal concert qui, heureusement, nous cause plus de peur que de mal : les victimes sont peu nombreuses.

*
* *

17 septembre. — Nous restons sur place, rongés par le morne ennui. Derechef, bombardement féroce.

*
* *

18 septembre. — Le bombardement reprend dans les mêmes conditions que la veille, et, de nouveau, dans un sombre désespoir, nous souhaitons d'en avoir fini.

Dans la matinée, trois patrouilles avaient été désignées pour reconnaître les positions ennemies. Des Boches de corvée, qui, la nuit précédente, s'étaient égarés dans nos lignes, avaient déclaré que la crête 8868-645 avait été abandonnée par leurs troupes. L'état-major, ne voulant pas risquer de tomber dans un piège, désirait être renseigné à coup sûr avant de prendre une décision.

A midi, les trois patrouilles se mettaient en mouvement. Une telle expédition, faite en plein jour, sous les yeux de l'ennemi, exigeait une bravoure exemplaire. Mais les petites troupes ne comptaient que des cœurs intrépides, qui envisageaient froidement le danger. Elles s'avancent donc, prudemment, mais obstinément. Les hommes bondissent, rampent, se glissent, disparaissent, surgissent soudain plus loin. Les mitrailleuses de la Tuilerie tentent de les arrêter. En vain; elles sont trop éloignées.

Les patrouilleurs, à travers les nappes de balles, acharnés, gravissent la hauteur, et enfin, après de nombreux arrêts, de multiples reprises, atteignent la crête. Le versant opposé s'étale devant eux. Vite un coup d'œil entre deux rafales. A flanc de coteau, le sol était coupé par une tranchée improvisée, couverte de toiles de tente : l'ennemi était là; le renseignement des prisonniers était faux!

Aussitôt, nos braves font demi-tour et rentrent chez nous au milieu d'une grêle de balles qui les poursuit.

Éclairé, le commandement établit le programme de la soirée. Arrêté par cette nouvelle tranchée qui ne peut être emportée sans un travail d'artillerie, il renonce pour le moment à rapprocher, d'un coup vigoureux, les mâchoires de la tenaille, comme il l'avait un instant espéré;

en attendant le moment favorable, il enserrera le bourg de Combles d'une solide étreinte.

Dans cette opération, notre régiment ne devait jouer qu'un rôle accessoire. La partie principale était dévolue à la 3e brigade, située à notre gauche. Elle recevait pour mission de s'emparer de la Tranchée de Combles, d'avancer dans le Bois Louage et, plus à l'est, de pousser son front jusqu'à hauteur du point 8665. Quant à nous, nous n'avions qu'à suivre le mouvement et devions aligner notre gauche sur ce dernier point.

A huit heures, l'attaque se déclenchait par surprise. Les Allemands furent bousculés, et la ligne prescrite, à part la Tuilerie, était occupée.



Peu de jours auparavant, les Anglais avaient pris Lesbœufs et Morval, et, de ce village, avaient poussé leurs tranchées vers le sud. De notre côté, par la prise de Le Priez et notre dernière avance, nous enserrions étroitement Combles. Les Allemands, encerclés de trois côtés, n'avaient plus, pour sortir de leur cuvette, qu'un couloir malaisé : la dépression de Frégicourt. Et encore la possession de ce couloir était-elle bien incertaine. Dominé au nord et au sud par des hauteurs ennemies, il était à la

merci d'un léger effort. Désormais les mâchoires de la tenaille pouvaient se fermer d'un instant à l'autre. Combles était virtuellement pris (1).

(1) Certains journaux ont chanté comme un haut fait extraordinaire *l'entrée* des N* et N° dans Combles. En cela, ils ont manifesté, selon leur habitude et peut-être plus que de coutume, leur incompréhension de la guerre. Avant d'emboucher leur trompette, ces journalistes auraient dû savoir que prendre une ville et y entrer sont loin, en dépit des apparences, d'être la même chose.

IX

EMBELLIE ENTRE DEUX TEMPÊTES

Ces efforts répétés nous avaient usés jusqu'à la corde; les objectifs assignés étaient atteints : la relève s'imposait donc.

Dans la nuit du 19 septembre, le 43e venait prendre notre place. Joyeux, nous la lui cédions, et, lui souhaitant bonne chance et bon succès, nous partions pour le camp de Maricourt.

Ce camp ne devait nous offrir qu'un repos des plus austères. Logés sous la tente, loin de toute habitation, par un temps détestable, sur un terrain boueux, nous n'y pouvions trouver qu'un confort très relatif. Mais les marmites n'étaient plus à craindre; c'était l'essentiel. Délivrés enfin de cet effroyable cauchemar, nous goûtions donc intensément le plaisir de vivre, faisant allégrement fi des innombrables « nécessités » qui paralysent la vie des malheureux bourgeois de l'arrière.

Notre séjour désert présentait d'ailleurs un gros avantage. Situé aux abords de la route

Bray-Maricourt, toujours aussi encombrée, il abondait en distractions variées. Nous allions voir défiler les convois et nous divertissions, comme des enfants, à lancer des taquineries aux conducteurs et automobilistes. Le génie avait établi tout à côté une immense gare de ravitaillement : nous allions voir manœuvrer les trains. C'était si neuf pour nous! Les Anglais avaient un camp pareil au nôtre, installé de l'autre côté de la route : nous fusionnions donc avec nos graves voisins dans une entente très cordiale qui se manifestait par un large échange de victuailles et de cigarettes. Et puis, il y avait les grandes attractions : les gros canons de marine, dont nous ne nous approchions qu'avec une extrême prudence, surtout dès qu'ils levaient le nez ; — les saucisses, dont nous allions étudier la manœuvre, — et enfin les *tanks,* les fameux tanks. Trois spécimens de cette informe machine défilèrent sur la route, le lendemain du jour où les journalistes la révélèrent au monde civilisé. A la vérité, nous ne la reconnûmes d'abord qu'avec peine, mais ensuite, avec un peu de bonne volonté, nous convînmes qu'il s'agissait sans doute, dans leurs descriptions, de cette chose étrange. Objet bizarre, en effet : un énorme parallélipipède d'acier roulant péniblement, laborieusement, sur deux longues chenilles. En avant, le petit œil du bon cyclope, et

deux trous pour les mitrailleuses; sur les côtés, deux tourelles, d'où pointait un canon menaçant. C'était mystérieux, monstrueux, fantastique, sorti tout cru, semblait-il, d'une illustration de Jules Verne. Je frémis encore à la pensée qu'au printemps prochain, les Allemands ayant mis à jour leur matériel démodé, je pourrais un beau matin trouver à mon réveil, installée sur ma tranchée, cette bête apocalyptique.

Nous menâmes jusqu'au 25 septembre le *farniente* désirable, la vie oisive et curieuse du troupier en sortie. Cependant, au-dessus de l'insouciance apparente, une grave préoccupation agitait les esprits : allons-nous retourner en ligne? Et cette perspective faisait passer en nous un léger frisson. Tout naturellement, sur cette question comme sur toute autre, nous étions divisés en deux camps. Les pessimistes tenaient que, sans aucun doute possible, nous irions encore nous frotter aux Boches. Les optimistes, eux, trouvaient au contraire que la part du 8e était faite, bien faite, et que nous attendions simplement les autos. Une voix très autorisée laissa échapper, un beau matin, dans notre camp, une parole qui parut donner raison aux optimistes et suscita de grands espoirs.

Aussi, quand nous apprîmes, le 25 septembre, que, devenant réserve du corps d'armée, nous devions nous porter au ravin d'Hardecourt, à la

carrière du Fond, éprouvâmes-nous un réel accès de découragement. Nous avions établi notre âme dans la perspective du repos, et, trop usés pour réagir à l'instant, nous ne pouvions l'élever subitement à la hauteur de la situation nouvelle. Nous souffrîmes donc de nouveau le tourment des jours d'attente : le cœur se serra, un malaise paralysant envahit notre être; le ciel pesa lourdement et nous perdîmes la joie de vivre. Cependant la volonté demeurait inflexible : le devoir nous menait de nouveau sous les marmites; eh bien! on irait, et sans un mot de plainte encore. A la grâce de Dieu!

Nous ne restâmes qu'un jour dans cette carrière du Fond. Le lendemain, la 1re division, poursuivant la manœuvre d'encerclement, attaquait le Boyau de la Chapelle et la Tranchée des Portes-de-Fer; nous nous rapprochions donc pour la soutenir au besoin, ou même afin de pousser son effort, si les circonstances s'y prêtaient. Nous nous portâmes dans ce but au ravin de Maurepas, à proximité du Bois du Quesne.

L'attaque réussit dans sa partie essentielle : le Boyau de la Chapelle était enlevé. Les conséquences de ce fait devaient agir sans tarder. Les défenseurs de Combles ne pouvaient plus communiquer avec leurs lignes que par le ravin encaissé passant au nord de la Tranchée de Prilip. S'ils voulaient éviter de se faire prendre

dans la souricière, il était urgent pour eux d'utiliser sans retard cette porte de sortie. C'est ce qu'ils firent la nuit suivante. Combles était évacué sans bruit, et les Allemands se faufilaient le long du ravin, sous un feu de barrage serré qui en mit par terre un bon nombre.

Le lendemain matin, dans notre ravin de Maurepas, la nouvelle se répandit : « Combles est pris. Le 73ᵉ et le 110ᵉ y sont entrés dans la nuit! » Nous restâmes incrédules. « Qui te l'a dit? — Un musicien du 73ᵉ. — Ah! la bonne blague! — Je t'assure que c'est vrai, et la preuve, c'est qu'ils y sont entrés à dix heures du soir! »

Cette « preuve » ne nous ébranla pas. Cependant, une demi-heure plus tard, une corvée du 73ᵉ passait auprès de nous. « Hé là, dis donc, c'est-il vrai que le 73ᵉ est dans Combles? — Nous en venons! »

Bientôt une preuve irrécusable authentiquait ce témoignage. Un cri retentissait : « Des Boches! Voilà des Boches! » Nous dressons la tête. Dans le lointain, des individus, coiffés du triste béret, s'avançaient, à grandes distances, sur la ligne du tortillard. Ils marchaient péniblement, au prix d'efforts inouïs; leurs mouvements étaient désordonnés, leurs pas d'une lenteur désespérante. On eût dit d'une Cour des Miracles.

Ces hommes étaient des blessés, abandonnés

par l'ennemi, que nous avions trouvés, blottis, épouvantés, dans les catacombes. Dépourvus de tout moyen de transport, nos officiers avaient trié ceux qui pouvaient encore marcher un peu, les avaient placés sur la voie du chemin de fer en leur disant : *Vorwaerts!* Et le lugubre défilé avait commencé.

Quelle tristesse poignante se dégageait de la vue de ces éclopés! Ils s'avançaient pas à pas, la tête basse, les yeux vagues, remplis de souffrance animale, insensibles à tout! Je m'avançai jusqu'au tortillard et allai au-devant des malheureux. Le premier que je rencontrai était un pauvre paysan d'une quarantaine d'années. Blessé aux jambes, il s'appuyait sur une béquille improvisée, prise sans doute au passage du Bois Louage. Je l'arrête; je l'interroge sur son régiment, sur les pertes, sur son pays d'origine. Tout à coup, le malheureux jette sur moi un regard désespéré, suppliant, et, obéissant à une idée fixe, me demande à brûle-pourpoint : *Wird ich durch die Franzosen geschossen werden* (1)? Je suis un instant désarçonné par une telle question, puis aussitôt je le tranquillise : *Keine Gefahr! Furchten Sie nicht. Die Franzosen sind gute Leute!* (2) Et le malheureux, pas encore rassuré,

(1) « Vais-je être fusillé par les Français? »

(2) « Aucun danger. N'ayez pas peur. Les Français sont de bonnes gens. »

éprouve encore le besoin de m'apitoyer. Il lève une main, deux doigts étendus, et avec un regard noyé d'une tristesse mêlée à une imploration désespérée : *Zwei Kinder! Zwei Kinder!* (1). La vue d'une telle détresse me serre affreusement le cœur; je le sens se gonfler, et soudain mes yeux sont pleins de larmes.

Ah! les sinistres brutes qui ont voulu de telles horreurs!

Pendant ce temps, les brancardiers divisionnaires, dont le poste était proche, étaient arrivés et installaient le blessé pour le transporter. Le pauvre homme, enfin rassuré par leurs attentions délicates, adoucit son regard et, au moment où l'équipe des porteurs s'ébranlait, se dressa sur le brancard pour me crier : *Danke Sie, Mein Herr, danke Sie! Gott gebe das Ihnen zurück* (2). »

(1) « Deux enfants! Deux enfants! »
(2) « Merci, monsieur, merci. Dieu vous le rende! »

X

PAR LES TRANCHÉES DE L'HÔPITAL ET DU PRIEZ

Le 29 septembre, nous recevions l'ordre de relever la 1re division.

Les Anglais étaient descendus en même temps que nous dans Combles. La liaison établie, la ligne avait été aussitôt portée en avant. Puis, dès le lendemain, la poussée avait continué, lente, inexorable : il fallait supprimer le « ventre » et rectifier nos positions entre Morval et Rancourt. La 1re division s'avança donc à la grenade dans la Tranchée de Frégicourt, tandis que son front, partant du Boyau de la Chapelle, opérait une conversion vers la droite. Elle s'établit ainsi à distance d'assaut des Tranchées de Morval, de Prilip et des Portes-de-Fer. Mais, épuisée par ces efforts surhumains, affaiblie par des pertes assez élevées, elle devait renoncer à achever le travail.

Notre régiment fut désigné pour mener l'entreprise à bonne fin et laisser à nos successeurs

une situation nette, qui leur permît d'aborder sans préambule l'attaque de la forteresse de Sailly-Saillisel. Mon bataillon recevait comme secteur la Tranchée de Prilip ; le 3e, la Tranchée de Morval jusqu'au point 670 environ ; enfin, le 1er bataillon, établi en réserve dans le Boyau de la Chapelle, devait se tenir prêt à bondir là où son aide serait nécessaire.

Dans l'après-midi du 28, mon commandant et son état-major partaient prendre possession du nouveau poste de commandement. Après avoir traversé sans encombre le plateau de Maurepas, nous fûmes bientôt en vue du Bois d'Anderlu. Là, une forte émotion nous était réservée. A la corne sud-ouest, une rangée de croix blanches se détachait sur le fond sombre du talus : c'étaient les tombes de nos camarades qui, seize jours auparavant, étaient tombés glorieusement dans le vallon. Nous nous approchâmes, le cœur serré, et nous lûmes : *Capitaine Labadie,* le brave officier qui, à Verdun, s'était élancé au-devant de l'ennemi, en tête d'une patrouille, les mains gantées, le revolver à la gaine. Il avait conservé la même intrépidité insouciante : il s'était fait surprendre par une mitrailleuse au moment où son ordonnance s'évertuait à lui recommander la prudence. Un autre nom aussitôt après me bouleversait : *Adjudant Garchette,* l'un de mes meilleurs amis.

Un brave entre les braves : à Verdun, il avait entraîné sa patrouille sur vingt Boches et par sa fougue les avait mis en fuite; à Anderlu, blessé légèrement au bas du vallon, il avait continué à conduire sa section et, au-dessus du bois, avait été abattu par une balle.

Puis, d'autres noms s'alignaient en une lugubre série : *Sous-lieutenant Bolbach, Sous-lieutenant Lahémade, Aspirant Sauvage,* et d'autres, d'autres encore, que j'avais tous connus, admirés et aimés. Atterré par cette rencontre imprévue, j'étais en outre envahi par l'évocation tragique du grand jour de la bataille. Je revoyais ces braves, si pleins de vie et d'espoir, le matin même; je les suivais dans leur glorieuse lutte et j'aboutissais à quoi? A ce tertre entouré de moellons blancs, à ce bois immobile et ravagé. Était-ce là tout ce qu'il restait sur terre de mes pauvres amis? Tant de jeunesse, d'intelligence, de bravoure, sombré en un clin d'œil dans ce lamentable néant! Dérision de la vie, si elle n'était éclairée par un rayon d'en haut! Le cœur chaviré, je m'approchai de ces tertres encore frais, découvert avec respect, et je recourus à la consolation suprême : je repris contact avec eux par une fervente prière.

Notre marche reprit, mouvementée à présent. Le 75, le terrible 75, dès le lendemain de notre avance, avait pris position au sud du Bois

d'Anderlu, dans un pli de terrain qui le dérobait aux vues directes de l'ennemi. Ces canons qui hurlaient sans relâche nous causèrent deux désagréments. Ils attiraient des obus boches qui, étant mal placés, barraient notre passage. De plus, obligés de passer à courte distance de la gueule des canons, nous subissions des claques effroyables. Une fois de plus, nous maugréâmes donc contre nos infortunés artilleurs.

Heureusement, ni l'un ni l'autre danger ne produisit d'effets désastreux, et nous atteignîmes la Tranchée de l'Hôpital sans malheur à déplorer. Mais les émotions avaient été fortes, et nous disparûmes dans le trou avec empressement.

Quel spectacle s'offrit alors à nos yeux! Une éruption volcanique n'eût pas mieux tourmenté le sol. Les abords de la tranchée, en avant et en arrière, étaient modelés de gigantesques cratères. La terre argileuse et collante s'était disloquée sous les chocs brutaux; les parois des entonnoirs, encore noircies du feu de l'explosion, restaient zébrées de larges fentes qui s'enfonçaient profondément dans le sol; des blocs énormes, pareils à des rochers, gisaient çà et là dans un chaos indescriptible. Les piquets des réseaux, fracassés, renversés en tous sens, les fils de fer tordus, brisés, couvraient ce sol ravagé d'un fouillis déconcertant. De la tranchée, presque plus de traces; à chaque pas, des ébou-

lis énormes nous forçaient à surgir sur le bled : parfois, sur de longues distances, les bords, ébranlés, s'étaient presque rejoints : presque toujours, notre chemin se réduisait à un fossé peu profond, aux bords évasés.

Nous avançâmes, haletant sous le poids de notre chargement, au milieu de multiples difficultés. Bientôt, cependant, la tranchée devint meilleure, mais elle nous offrit par contre des horreurs que la partie bouleversée nous avait voilées : les cadavres. Cette tranchée était garnie de nombreux abris boches, à l'entrée très basse. Pressé par la marche, je ne perdis pas de temps d'abord à les inspecter, me contentant d'un furtif regard jeté au passage. Mais, voici que tout à coup, l'une de ces entrées m'envoya en plein visage une bouffée fétide qui me souleva le cœur d'un insurmontable dégoût et me fit frissonner d'horreur : l'odeur de cadavres portée à une intensité encore inconnue. Rassemblant mon courage, je me baisse : l'escalier était couvert de cadavres, une vingtaine peut-être, gonflés, noircis, empilés les uns sur les autres (1).

(1) Malgré la vive horreur qui m'assaillait à la vue de ce hideux spectacle, je cherchai à m'expliquer la présence de ces nombreux cadavres. J'adoptai tout d'abord la solution d'un combat à la grenade, faute d'autre. Cependant un doute me prit bientôt; le combat à la grenade disperse les

Mes cheveux se dressèrent d'horreur devant cette lugubre immobilité. Cloué sur place, je les contemplai un instant, puis le cœur soulevé je continuai ma marche. Dix mètres plus loin, même entrée, même odeur, même horreur, et encore 10 mètres plus loin, et ainsi pendant une demi-heure. J'étais dominé, écrasé par l'horreur gigantesque qui émanait de ces charniers silencieux et, en moi, une voix tragique répétait en refrain : Ah! les misérables qui ont voulu tant d'horreurs!

Arrivé à hauteur de la Ferme Le Priez, ce sentiment déprimant fut supplanté par une stupéfaction intense : une batterie de 155 s'installait dans un creux, à moins de 100 mètres de la tranchée (646). Les braves artilleurs semblaient ne douter de rien : les pièces étaient en plein air; les fourgons ravitailleurs étalaient sans

morts en un désordre effrayant, et ceux-ci étaient rangés régulièrement. Quel était donc ce mystère? — Quelque temps après, j'en eus la clef : nous avions arrosé la tranchée d'obus asphyxiants, et les ennemis, massés dans l'escalier en vue d'une attaque soudaine, avaient été foudroyés. — A ce sujet, il peut être utile d'ajouter, à l'usage des âmes timorées, que les Allemands, lors de l'attaque de Fleury et de la Chapelle Sainte-Fine, lancèrent sur nos lignes plus de deux cent mille obus asphyxiants. Et ce bombardement atroce fut suivi d'un second, de même espèce, plus terrible encore. Nos adversaires ne reçurent donc, dans la Tranchée de l'Hôpital, qu'un peu de la monnaie de leur pièce.

crainte leur grosse masse, et les hommes circulaient placidement. J'interrogeai un sous-officier : « A quelle hausse allez-vous tirer? — A 700 mètres! » Je demeurai ahuri sous le coup de la réponse tranquille. Les artilleurs nous en avaient déjà fait voir de fortes; jamais pourtant de cette taille. Pourtant, qu'y avait-il d'étonnant dans cette témérité insouciante? C'était l'audace du vainqueur qui, se sentant maître de son adversaire qu'il domine à son gré, croit n'avoir plus rien à craindre.

Mais il fallait, sans perdre de temps en bavardages oiseux, rejoindre le détachement. De nouveau, l'horreur allait s'appesantir sur moi et m'encercler le cœur de son étreinte poignante. La Tranchée du Priez, dans laquelle je me trouvais à présent, avait été prise à la grenade, et la lutte y avait été atroce, à en juger par le spectacle qui s'étalait devant moi : tous les 2 ou 3 mètres, un cadavre était étendu. Les malheureux avaient été frappés dans leur fuite : entraînés par le mouvement de leur course, ils étaient tous tombés dans le même sens. Cet alignement était lugubre.

Nous avançons dans l'air empesté, enjambant avec crainte les cadavres, et, après de grandes fatigues, nous parvenons au poste du bataillon (643), où les opérations préliminaires de la relève sont aussitôt entamées : les officiers

se passent les consignes, tandis que la liaison reconnaît les emplacements des compagnies. Puis, nous attendons.

*
* *

30 septembre. — La troupe étant arrivée durant la nuit, la relève s'était effectuée sans incidents. Le lendemain, au lever du jour, je cherche à débrouiller la situation qui, à la vérité, me paraissait fort compliquée. Pour comble de malheur, je n'avais obtenu cette fois aucun renseignement. Je n'avais pu glisser même un coup d'œil furtif sur le plan des opérations, et quant à demander au commandant ou au capitaine adjudant-major quelques éclaircissements, je n'y avais pas même pensé. J'étais donc embarrassé, réduit à la méthode analytique, procédant par interrogations partielles : « Sais-tu où est ta compagnie? — Oui, elle est là! » Mais les renseignements obtenus étaient vagues, voire un peu contradictoires. Finalement, je fus contraint de me contenter de bien peu de choses : mon capitaine était dans la Tranchée de Frégicourt, à quelque 400 mètres du poste du commandant, ce fut tout ce que je sus. Quant à la position des autres compagnies et des autres bataillons, j'étais dans le noir. Pour les lignes boches, ce fut bien pis. Un seul

indice, le tir de notre artillerie, fixait un peu les idées, et cet indice semblait me révéler un demi-cercle aux branches resserrées. Jamais encore je n'avais « nagé » à ce point, et cette incertitude totale me causait un véritable malaise.

La journée se passa sans incident notable. Notre bombardement fut intense, et celui des Allemands, comme il était de règle les veilles d'attaque, à peu près nul. Nous vécûmes donc calmes et tranquilles.

XI

L'AVANCE FINALE ET LA PRISE DE LA TRANCHÉE DE PRILIP

1er octobre. — Un ordre d'attaque était donné pour quatre heures quarante : nous devions prendre la Tranchée de Morval du point 670 à 672 et la Tranchée de Prilip du point 672 jusqu'à 9779. En même temps, le mouvement devait être prolongé, à notre droite, par le 161ᵉ à qui étaient réservées les Portes-de-Fer et, à notre gauche, par le 350ᵉ qui devait enlever la Tranchée de Morval entre nous et les Anglais.

Dès le matin, la préparation commençait : l'artillerie martelait, pilonnait les tranchées allemandes avec une persévérance inlassable.

Mais une autre préparation, d'un genre spécial, s'imposait cette fois. Les trois Tranchées de Morval, Prilip et Frégicourt, à leur confluent, formaient un *Y*, et cette conformation créait une grosse difficulté. Nous tenions le point de jonction, mais nous n'avancions que très peu dans les branches septentrionales. Il fallait à

toute fin dégager ce bec avant l'attaque ; sinon, en cas d'insuccès de part ou d'autre, nous étions exposés à des feux d'enfilade, et le mouvement courait grand risque d'échouer totalement. Une attaque à la grenade sur ce point particulier fut donc décidée pour onze heures trente.

A cette heure, dans les deux branches en même temps, le premier barrage était enlevé sans bruit, et les équipes de grenadiers se faufilaient dans l'espace neutre. Chacun étant à son poste, deux grenades sont lancées au-dessus des sacs à terre à l'adresse des guetteurs boches, puis aussitôt la pluie commença, tandis que les V. B., formant barrage à l'arrière, interdisaient l'accès aux renforts et aux pourvoyeurs.

Dans la branche de gauche, l'attaque progressait rapidement de 80 mètres environ, mais arrivés à ce point, les grenadiers rencontrèrent une résistance insurmontable et établirent aussitôt un solide barrage. A droite au contraire, toute avance était impossible : les Boches étant en nombre et sur leurs gardes, la pluie de grenades s'était aussitôt équilibrée, et le barrage n'avait pu être franchi.

L'une des deux branches était cependant dégagée : c'était suffisant pour tenter l'effort suprême avec chance de succès. L'ordre fut maintenu.

Vers quatre heures trente, les grands signes

précurseurs apparurent. Des saucisses, en grand nombre, étaient montées; les avions, en foule, étaient accourus; le 75 réglait son barrage offensif.

A quatre heures quarante, soudain les corps surgissent, et en un clin d'œil une ligne mince, continue, s'avance l'arme haute, la baïonnette brillante. Puis une seconde ligne apparaît et marche sans hésitation. Du poste de commandement, nous contemplons ce spectacle sublime et la grande émotion nous envahit : de nouveau, nous sommes repris par la beauté, emportés dans l'idéal.

Pendant une minute, les vagues s'avancent en ordre parfait, dans un calme absolu : pas un coup de fusil ne retentit. Mais voici que la première vague se détache sur la crête; déjà les hommes s'enfoncent peu à peu sous l'horizon, lorsqu'un coup de fusil, puis deux, puis trois, puis dix, et soudain la fusillade crépite, les mitrailleuses martèlent et les balles sifflent en tous sens sur l'étendue du plateau. La ligne flotte quelques instants, obstinément veut s'avancer encore, puis, tout à coup, la première vague s'évanouit : les hommes se sont terrés. La deuxième vague gravit résolument la pente, arrive à la crête, flotte à son tour et soudain disparaît. Le plateau est désert, inanimé.

A ce moment, un commandant de compagnie

suivait sa troupe à quelques mètres. Distrait, il se retourne un instant, puis regarde de nouveau vers l'avant : plus un homme. Un désespoir intense l'envahit : « Ma compagnie! ma pauvre compagnie! Ils se sont fait tous faucher! » Et le lieutenant se lamente, ne sachant que devenir. Mais voici que soudain, au-dessus du sol, des têtes s'agitent, puis des corps surgissent, bondissent l'espace de quelques mètres, rampent, disparaissent et surgissent de nouveau. Le désespoir fait place à la joie, à l'admiration, et, les yeux voilés de larmes, le lieutenant s'écrie : « Ah! mes braves poilus! Ah! les braves gens! »

Obstinément, les braves gens s'avançaient, mettant à profit chaque accalmie, gagnant chaque fois quelques mètres.

L'acharnement était partout extrême, mais l'avance fut inégale. A droite, le 161e arrivait en face des réseaux, s'y rassemblait en bon ordre, puis soudain, par les larges brèches, bondissait dans les Portes-de-Fer dont il se rendait maître en un clin d'œil.

Chez nous, au contraire, le succès était limité : seule la section de droite de notre bataillon s'installait dans Prilip, en liaison avec le 161e; le reste du bataillon se heurtait à des réseaux intacts et force lui était de se terrer, nez à nez avec les Boches.

Le bataillon de gauche n'était pas plus heureux. Comme nous, il trouvait des réseaux à peine touchés et se butait, en outre, à une énorme difficulté : les Allemands avaient fait du Bois de la Haie un véritable nid de mitrailleuses qui couvraient les assaillants d'une nappe de balles. La partie était donc remise; en attendant, la parole était à l'artillerie, en particulier à la lourde.

Pendant ce temps, de Prilip et de Morval, l'ennemi, craignant un retour du flot, tenait les crêtes sous une pluie de mitraille. Les balles sifflaient autour de nous, en essaims serrés. Précipitamment nous rentrâmes dans la tranchée, attendant, pour reprendre notre inspection, que le calme se fût rétabli.

Mais à l'arrière, d'autres, moins prudents, observaient toujours. Le colonel avait établi son P. C. aux abris 9069. De cette hauteur, il dominait le champ de bataille, et pouvait suivre à son gré le progrès du mouvement. Armé de sa jumelle, il fouillait le terrain, insensible aux dangereux frelons qui sifflaient à ses oreilles. Tout à coup il remarque un détail intéressant; il appelle son officier adjoint, le capitaine Ravignon, et lui cède sa jumelle et sa place. Le capitaine inspecte. Soudain il tombe à la renverse. On se précipite et l'on découvre dans sa moustache une petite tache rouge. « Ce n'est rien, lui

dit-on, c'est la bonne blessure. » Cette bonne blessure devait le faire mourir deux mois plus tard.

*
* *

2 et 3 octobre. — Ces deux jours devaient surabonder de souffrances atroces. Aucune action. Nous étions donc laissés à nous mêmes, en proie à l'appréhension de l'inconnu, aux sombres pensées.

Le temps, en outre, s'était mis au mauvais. Une brume avait enveloppé la région, puis s'était résolue en une pluie fine, perçante.. En moins d'une heure, les tranchées avaient été transformées en des fossés visqueux et gluants. Les tranchées, du moins dans les parties avancées, n'avaient pas d'abris : les hommes devaient donc vivre sous la pluie, dans la boue. Ce que représente de souffrances une telle situation, l'arrière ne peut le réaliser; il faut les avoir vécues pour les apprécier. Les hommes se tenaient blottis dans leurs niches, protégés par leur toile de tente et, ramassés sur eux-mêmes, couverts de boue, mouillés, transis, rongés de fièvre, ils attendaient des heures interminables, des éternités.

Ce n'était pas tout. Les Allemands venaient d'achever, derrière Sailly-Saillisel, la nouvelle installation de leurs batteries, considérablement renforcées. Et, pour comble de malheur, la pluie

n'était qu'intermittente. Çà et là, une éclaircie se produisait, la brume se dissipait, et l'artillerie boche donnait. Oh! les horribles bombardements que notre moral affaibli eut alors à subir! Les souffrances atroces que nous eûmes à endurer!

L'ennemi faisait, avec une prodigalité inouïe, des tirs de barrage et des tirs d'arrosage. Ils couvraient nos lignes de leurs obus énormes mais s'acharnaient surtout sur le Boyau de la Chapelle et la partie sud de la Tranchée de Frégicourt.

Or, le P. C. du bataillon était installé dans cette partie. Quelques abris, assez solides il est vrai, y avaient été creusés, mais ils étaient boches, et, par conséquent, ouvraient largement leurs portes aux obus (1). Nous étions donc

(1) Au point de vue des abris, les Allemands font preuve d'une supériorité à laquelle il est juste de rendre hommage. La construction de ces abris est conduite avec une méthode parfaite. Ils sont tous disposés sur le même modèle : un escalier incliné à 45 degrés, profond de 5 à 6 mètres, suivant le temps dont ils disposent; au bas de l'escalier, l'abri proprement dit, une galerie parallèle à la tranchée qui met en communication les différentes sorties. Les cadres arrivent tout préparés : les bois sont coupés à la longueur voulue et agencés; il ne reste plus qu'à les poser. Tous les hommes sont dressés à ce travail qui, étant toujours le même, est exécuté parfaitement et rapidement. Dès qu'une tranchée est ébauchée, les abris sont commencés et, de la sorte, un bombardement survient-il, la garnison trouve un refuge efficace.

Chez nous, la construction des abris est laissée à peu

dans une triste situation, à peine mieux partagés que les hommes de la première ligne, gîtés dans leurs niches. Que faire, en effet? Rester dans la tranchée, c'était risquer d'être enseveli, de recevoir des éclats ou même de voir tomber un obus à ses côtés. Descendre dans un abri, c'était courir le danger d'être enterré vivant ou d'être « écrabouillé » par un sinistre visiteur. Embarrassant dilemme! Tout d'abord, je préfère la tranchée : au moins, j'y aurais la vue du ciel. Mais les obus tombent terriblement près! La terre, les éclats, les cailloux volent autour de nous; des craquements gigantesques retentissent à nos côtés; certaines marmites, tombant à quelques mètres, nous abrutissent de leur choc brutal et disloquent la tranchée. Je tiens bon un moment, peut-être une demi-heure. Mais les nerfs s'usent vite; la souffrance devient insupportable; finalement je cède. Descendons dans l'abri : mourir pour mourir, peu importe. Du fond du trou, j'aurai l'avantage de ne pas voir et, en attendant le choc suprême, de ne recevoir que des coups assourdis.

Je descends l'escalier et m'installe dans les

près à la libre initiative des unités : c'est dire qu'ils sont établis sur tous les patrons, et tous ne sont pas pratiques et solides. Pendant l'offensive de la Somme, j'ai vu des tranchées, conquises depuis plus de quinze jours et où il n'existait encore que des abris boches.

ténèbres. Un concert étrange m'y remplit les oreilles : les coups y arrivent transformés par la croûte terrestre. Les petits obus, les 77 et les 88, touchant à peine le sol, paraissent rebondir et n'éclater qu'ensuite avec une résonance métallique. Les gros, par contre, tombent lourdement, ébranlent le terrain de leur *boum* brutal et n'éclatent qu'ensuite en disloquant l'abri. De temps à autre, une marmite, explosant au-dessus de moi, fait fléchir le plafond. D'instinct, je courbe le dos, la tête me rentre dans les épaules, et mécaniquement les yeux se portent sur les poutres d'en haut. Parfois un lourd tombe sur le parapet, juste à côté de l'entrée qui un instant chavire, mais heureusement se rétablit aussitôt : les yeux suivent le mouvement des bois avec une attention angoissée. Mais, par-dessus tout, plane l'horrible crainte, la peur de l'obus qui viendrait me trouver dans mon trou, et, de temps à autre, je me surprends à surveiller l'entrée.

Pourtant je suis sous l'impression de la demi-sécurité — une plaque de tôle suffit à la donner; — mais cette impression est plus lancinante que la sensation nette du danger extrême où l'on s'abandonne à Dieu corps et âme.

Tantôt dans la tranchée, tantôt au fond du trou, je passai deux journées infernales, qui semblaient sorties du temps : je vécus, en ces

heures interminables, une éternité d'horreur.

Le 3 octobre, vers neuf heures du soir, j'étais au fond du trou noir. L'après-midi avait été très agité ; en particulier, vers quatre heures, les Boches, visiblement affolés, avaient exécuté un tir de barrage trop violent pour être raisonné. Puis, dans la soirée, le calme peu à peu s'était rétabli.

Je me reposais donc, dans le silence et dans l'obscurité, des émotions violentes, plongé dans un sommeil à demi conscient, lorsque j'entendis des pas sur le haut de l'escalier. Je dressai la tête : « Bon, pensai-je, un ordre à porter sans doute. Belle corvée ! » La voix appelle : « Le fourrier Dubrulle est là? — Oui. Qu'y a-t-il? — C'est une carte pour vous! — Attendez, j'allume. » Je donne un coup de pouce au briquet et j'éclaire l'arrivant qui me tend la carte. J'y jette un coup d'œil : « Tiens, l'écriture du colonel! Qu'est-ce que cela signifie? » Intrigué, je regarde de nouveau, d'un regard plus précis, et je déchiffre l'adresse : « Monsieur le sous-lieutenant Dubrulle! » Ahuri, je retourne la carte et je lis : « Mon cher Dubrulle, j'ai le plaisir de vous annoncer votre nomination au grade de sous-lieutenant. Je vous adresse mes plus chaudes félicitations. » L'abri se serait écroulé sur ma tête que je n'eusse pas été plus abasourdi. Je regarde un instant d'un œil fixe le

morceau de carton qui m'apporte la bonne nouvelle, pénétré d'une grande joie, mais ne sachant trop que penser. Puis, mon esprit revient à lui, mais pour constater tout d'abord la bizarrerie de la situation : « Ça, c'est être nommé sur le champ de bataille, mais à la mode nouvelle! Autrefois, le général appelait à lui, en pleine action, le nouveau promu et, devant les troupes alignées, proclamait son nouveau grade. Aujourd'hui, la voix du chef est remplacée par un carton qui vous atteint au fond d'un trou noir. C'est moins théâtral, mais c'est plus drôle. C'est la guerre moderne ! » J'assiste passif à ce défilé de pensées, et oubliant les marmites, je souris.

Je mets le précieux papier dans ma poche; j'éteins mon briquet et, plongé dans l'obscurité, j'essaye de nouveau de m'endormir. Mais il n'y a pas moyen ; les idées me trottent par la tête. Je reste donc les yeux fermés et laisse mon esprit divaguer à son aise.

Tout à coup, dans le haut de l'escalier, une voix appelle :

« Fourrier Dubrulle, le commandant vous appelle. — Bien, j'y vais ! »

Je trouve à tâtons l'escalier du P. C. et je me courbe pour descendre. A peine y avais-je fait un pas que le commandant me disait : « Ah! c'est vous, Dubrulle. Mes sincères félicita-

tions! » Quelques autres officiers y ajoutent les leurs, et la conversation s'engage. Du premier coup, je me sens de la famille : la parole ne m'est plus adressée sur le ton officiel, froid bien que cordial. Par-dessus tout, on dévoile devant moi des secrets tactiques! Un nouvel air m'environne.

Soudain, le commandant se tourne vers moi. « Tenez, lisez ceci », me dit-il en me présentant une note du colonel. Je lis : « Le général commandant le corps d'armée m'écrit que le 8e trouvera la fourragère dans les tranchées de Prilip et de Morval.

« En conséquence, le régiment enlèvera ces tranchées demain matin, par surprise, à six heures, et sera relevé dans la nuit du 4 au 5. »

« Vous allez porter cet ordre à votre capitaine, me dit alors le commandant, et vous lui répéterez de vive voix les prescriptions de détail que je vais vous donner. »

J'écoute les explications du commandant et je pars. La marche était horriblement pénible : la pluie avait transformé la tranchée en un ruisseau de boue, et, pour comble, il faisait noir comme dans un four. Les Allemands, il est vrai, de plus en plus affolés, lançaient des fusées sans interruption ; mais ces fusées, en m'éblouissant, étaient loin de m'être un secours. Je marchais en aveugle : je heurtais les pare-éclats

détrempés; je m'accrochais aux piquets; je trébuchais sur les éboulis, je pataugeais dans la boue. Je n'avais pas fait 100 mètres, que j'étais revêtu d'une épaisse carapace gluante. Mais j'avançais toujours, lentement, opiniâtrement.

Je devais trouver sur mon chemin un point de repère, un immense trou de marmite, qui coupait la tranchée; sur sa droite, je trouverais un élément ébauché qui me conduirait à ma compagnie.

Je m'avance donc à tâtons, à la recherche de mon trou d'obus. Tout à coup, je perds pied et roule dans une immense mare de boue. Je me reconnais : c'est mon trou d'obus! Pourtant, c'est étrange, ce trou me semblait plus éloigné. Mais il n'y a pas à douter, c'est bien l'entonnoir!

Je cherche de mes mains, sur la droite, l'entrée de la tranchée perpendiculaire. Rien! Je tourne un peu. Rien! Je tâtonne de nouveau et, enfin, je sens dans la paroi une brèche : c'était la tranchée! J'avance, longtemps, étonné de l'abandon de cette tranchée que je savais occupée. J'hésite, je doute, je désespère; enfin, ne sachant plus que faire, j'entends des voix qui approchent. « Est-ce par ici la 6e? leur demandai-je. — Non, tu lui tournes le dos! — Où suis-je donc? — Auprès du poste du commandant! » Je n'y comprenais goutte. « Pourtant,

répliquai-je, je suis allé jusqu'au trou d'obus. — Oui, mais il y en a un nouveau depuis midi. A présent, c'est le deuxième qui compte. » Mon erreur s'expliquait du coup : j'avais contourné l'entonnoir et repris la même tranchée.

Je rebrousse donc chemin ; j'arrive non sans peine au bon trou d'obus et je m'engage dans la perpendiculaire. Aux premiers occupants que je rencontre, je demande : « La 6e est bien par ici? — Oui, vieux, tu n'as qu'à suivre cette tranchée. » Je longe le parapet, suivant avec soin et prudence la levée de terre. Tout à coup, la tranchée s'interrompt. « Me voici bien, pensai-je. Que faire à présent? » Je retourne en arrière et interroge. « C'est bien simple, me dit un poilu. La tranchée n'est pas continue. Quand tu arrives au bout d'un élément, marche dans son prolongement et tu tomberas sur l'élément suivant. La 6e est dans le cinquième. »

C'était simple, en effet; mais hélas! Dieu ne nous a pas gratifiés du sens de la direction. Parvenu au bout du premier élément, je m'oriente de mon mieux. Dix mètres : rien! Dix autres : rien encore! C'est étrange. Je me baisse, espérant voir se détacher un tertre sur le ciel : rien! J'écoute, m'efforçant de capter des bruits de voix : en vain. Pour comble de malheur, les Allemands n'envoyaient plus de fusées. En désespoir de cause, je m'assure de nouveau de ma

direction et je m'avance prudemment. Tout à coup une fusée part à 20 mètres de moi. Je m'aplatis sur le sol et j'inspecte : j'étais à 5 mètres des réseaux boches. Un froid me parcourt le corps. Bien vite la fusée redescendit et les ténèbres m'enveloppèrent. Aussitôt je bondis, au risque de culbuter dans les trous d'obus, dans la direction opposée.

Après une course folle d'une vingtaine de mètres, rassuré par la distance, je pris une allure plus modérée. Puis, après quelques pas, je m'arrêtai et prêtai l'oreille. Oh! bonheur, des voix murmuraient, tout près. Bientôt, j'abordai les causeurs. « Dites donc, la 6e est par ici? — Oui, là, à 20 mètres sur la droite. » Un dernier effort, et je trouve mon capitaine auprès duquel, tout heureux, je m'acquitte de ma mission.

*
* *

4 octobre. — L'attaque projetée était en grande partie un combat à la grenade. Dans la Tranchée de Prilip, des équipes de grenadiers, aux deux extrémités, devaient enfoncer les Boches et progresser le plus rapidement possible. Pendant ce temps, les compagnies alignées le long de la tranchée, saisissant le moment où du trouble se manifesterait chez les ennemis, bondiraient au milieu d'eux.

Les deux équipes de grenadiers étaient superbes. Comme exécutants, elles ne comptaient que des anciens, à la bravoure éprouvée; comme chefs, deux officiers remarquables. Celui de droite, un instituteur, jeune « 15 », doux comme une jeune fille, modeste et silencieux comme un novice, mais d'un courage à toute épreuve; celui de gauche, un officier de carrière, sous une large bonhomie, cachait une énergie de fer. De telles équipes étaient sûres du succès.

Quelques moments avant l'heure prescrite, les sacs à terre du premier barrage étaient enlevés silencieusement; puis, à pas de loup, les grenadiers se glissaient jusqu'au dernier pare-éclat et là, attendaient le signal.

A six heures précises, deux de nos hommes s'avançaient furtivement jusqu'au deuxième barrage. Deux légères colonnes de fumée bleuâtre montaient vers le ciel : les guetteurs boches fumaient tranquillement leur pipe, leur dernière pipe. « Ça va bien, se dirent nos braves, on va rire! » Ils arment chacun une grenade, la conservent en main le temps maximum et la passent tranquillement au-dessus du barrage. L'explosion retentit aussitôt. A ce signal, les autres grenadiers, qui s'étaient rapprochés, jettent à leur tour, un peu plus loin, pendant que les V. B. font barrage à l'arrière.

L'un des grenadiers risque un œil au-dessus des sacs à terre et s'écrie : « Les Boches sont tués, en avant! » et il bouscule le barrage. La troupe s'élance au grand trot, se faisant précéder d'un rideau protecteur, pendant que d'autres nettoient les abris sur leur passage.

Les Allemands sont complètement surpris par cette irruption soudaine. Après avoir veillé attentivement au petit jour, rassurés par le grand calme, ils avaient relâché leur surveillance et étaient rentrés dans leurs abris. Désemparés, ils ne peuvent organiser la résistance; c'est à peine si, de loin en loin, les assaillants reçoivent une grenade ou essuient un coup de feu. Démontés par cette attaque double, les Boches qui ont eu le temps de sortir de leurs gîtes franchissent le parapet et détalent à toutes jambes dans le ravin du Bois du Mouchoir.

En quelques instants, avant que les compagnies n'eussent eu le temps d'intervenir, les deux équipes, ahuries, se trouvaient nez à nez dans la tranchée. Prilip était enlevé.

A notre gauche, dans la Tranchée de Morval, la même tactique aboutissait, aussi vite, au même succès. En cinq minutes, la position était enlevée, et notre mission se trouvait ainsi achevée.

A peine installés dans les tranchées con-

quises, nos hommes étaient transfigurés par la victoire. La veille, je les avais vus à bout de force, usés par les fatigues, les privations, les intempéries; ils étaient étendus, inertes, brûlés par la fièvre et ne voulaient plus entendre parler ni d'attaque, ni d'effort. Et, à présent, les visages étaient illuminés; les braves causaient, riaient, fumaient et surtout commentaient le combat avec une verve intarissable. C'était une résurrection.

Mais il y avait encore mieux : le danger ne comptait plus. Tout ce monde était grimpé sur le parapet, se promenait à l'air libre, dans une insouciance parfaite. Dans le fond du ravin (vers 8986), des corvées, venant de Combles, marchaient vers nous en longues files, ne cherchant en aucune façon à se dérober aux vues. Des compagnies, sorties du bec, s'étaient alignées de 642 à 9380; les hommes, debout, sans crainte aucune, creusaient une tranchée de raccord.

La supériorité du vainqueur s'affirmait sur toute la ligne.

Nos adversaires, par contre, étaient démoralisés à fond. Leur réaction fut sensiblement nulle. L'infanterie paraissait ne plus exister : pas une balle ne saluait les promeneurs imprudents. Les mitrailleuses elles-mêmes se taisaient. Quant à l'artillerie, elle restait tout aussi

inactive : pas un obus. Le silence absolu régnait sur la plaine.

Une preuve encore plus forte de la démoralisation ennemie nous était bientôt offerte. Je me trouvais, au cours d'une tournée, au point 9380, lorsque des hommes attirèrent mon attention sur un fait bizarre : dans le fond, au-dessus d'un chemin creux (abris au sud de 9285), un mouchoir blanc s'agitait. Était-ce un Boche désireux de se rendre? Le fait parut étrange. De cet endroit, en se faufilant dans la dépression 9285-9290, l'homme pouvait, sans être inquiété, retourner dans ses lignes. Peu habitués à voir notre ennemi se rendre spontanément, nous crûmes à un piège, et nous abstînmes de répondre.

Je continuai vers la droite. Les hommes étaient intéressés par le drapeau blanc qui toujours s'agitait. Un mitrailleur (les mitrailleurs voient rouge dès qu'ils sentent le Boche), la main à la gâchette, se préparait à tirer, mais heureusement, des fantassins, plus calmes, lui firent entendre raison. A ce moment, deux sergents proposaient à leur capitaine d'aller prendre le Boche. L'officier y consentant, ils se déséquipent afin d'inspirer confiance au *Kamerad*, tout en conservant dans leur poche un browning pour parer aux traîtrises. Et aussitôt ils passent le parapet.

Les voici tranquillement sur la pente : arrivés à bonne distance, ils font des signaux d'invite au Boche. Mais celui-ci, méfiant, ne bouge pas et agite toujours son chiffon. Les appels sont répétés : *Kom! Kom! Kamerad!* Le Boche rampe sur quelques mètres, prudemment, le long du talus, puis de nouveau attend. Il avance encore, de nouveau fait un bond, et, enfin, rassuré sur les bonnes intentions des deux Français, il risque le grand coup. Abandonnant son talus, il s'élance vers eux de toute la vitesse de ses jambes.

Du haut de notre terrasse, nous suivions, palpitants, les péripéties de la capture. Les hésitations comiques du pauvre Boche nous amusaient au plus haut point, et, lorsqu'il se jeta résolument à l'eau, sa course folle provoqua d'immenses éclats de rires, entrecoupés de bravos. Mais ce rire, cessant tout à coup, fit place à un ahurissement intense. Voici que, derrière le Boche, un autre apparaissait, puis un autre, et encore un autre, et enfin un groupe compact, une trentaine au moins. Ces braves, accourant vers nous, gravissaient déjà la pente, lorsqu'une mitrailleuse allemande, postée non loin du Bois du Mouchoir, balaya le ravin. Tirait-elle sur les siens pour empêcher leur défection, ou bien sur les imprudents qui circulaient çà et là? Nous ne pûmes résoudre la question. Tou-

jours est-il que nos Boches prirent peur. Ils obliquèrent soudain à droite et allèrent se rendre au 3e bataillon qui n'eut qu'à les cueillir. Les deux sergents, à leur rentrée dans nos lignes, étaient morfondus, mais les poilus, eux, étaient furieux. « C'est dégoûtant, ça, clamaient-ils. Ils sont à nous, ces prisonniers ; il faudra bien qu'on nous les rende ! »

Et c'est ainsi que notre belle victoire se termina sur un accès de jalousie confraternelle. Grandeur et décadence !

*
* *

Le soir, nous étions relevés par un bataillon de chasseurs et nous quittions Morval et Prilip, heureux de prendre enfin quelque repos après ce mois de dangers et de fatigue intense, mais fiers, et, je crois pouvoir le dire à la gloire de mes camarades, justement fiers de la tâche accomplie.

Quelques semaines après, une grande nouvelle, impatiemment attendue, circulait dans le régiment : la fourragère nous était accordée. Et c'était vrai. Le Rapport portait, en effet, bientôt à notre connaissance le document officiel suivant :

A la date du 17 octobre 1916, le général commandant en chef a conféré la fourragère au 8e régiment

d'infanterie cité deux fois pour les motifs suivants :

Le 8e régiment d'infanterie, grâce à l'impulsion du colonel Levi, commandant la 4e brigade d'infanterie, et sous le commandement de son chef de corps, le lieutenant-colonel Roubert, qui avait déclaré : « nous tiendrons jusqu'à la mort », a résisté pendant trois jours aux attaques furieuses de l'ennemi, préparées par un déluge de projectiles de gros calibre et n'a pas perdu un pouce de terrain malgré des pertes sensibles. (Ordre général n° 97, du 13 avril 1916.)

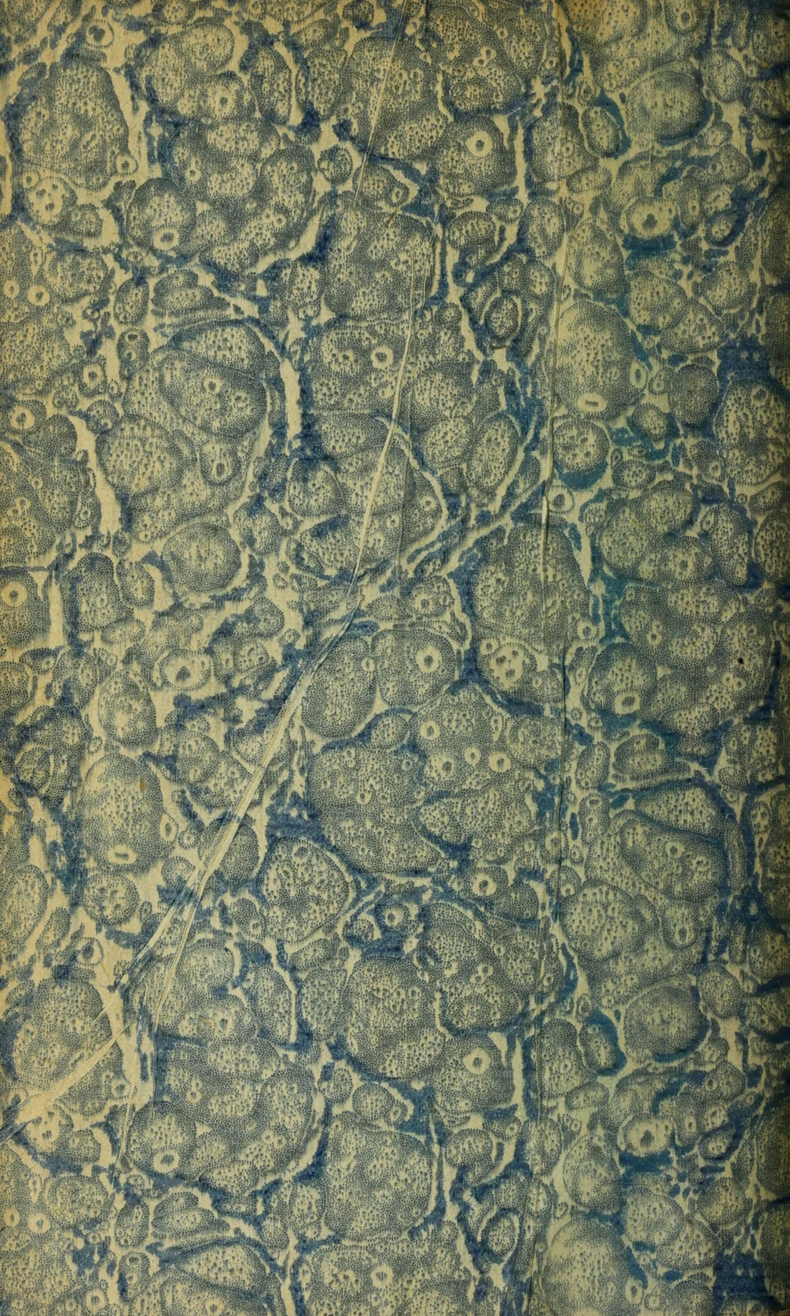
Le 8e régiment d'infanterie, sous l'énergique impulsion de son chef, le lieutenant-colonel Roubert, dans une série de combats acharnés, menés sans interruption, du 12 au 20 septembre 1916, s'est emparé de haute lutte d'un bois fortement organisé et de deux lignes de tranchées; puis, exécutant un changement de direction, sur un terrain battu de toutes parts et hérissé de défenses ennemies, a organisé une nouvelle ligne à plus de 2 kilomètres de ses tranchées de départ. Ramené en première ligne, le 30 septembre, a encore enlevé, du 1er au 5 octobre, toute une organisation défensive ennemie, faisant preuve jusqu'au bout, malgré les pertes subies, malgré les fatigues épuisantes de deux périodes de combats, d'un élan irrésistible et d'une ténacité indomptable. A fait plus de quatre cents prisonniers et pris vingt mitrailleuses.

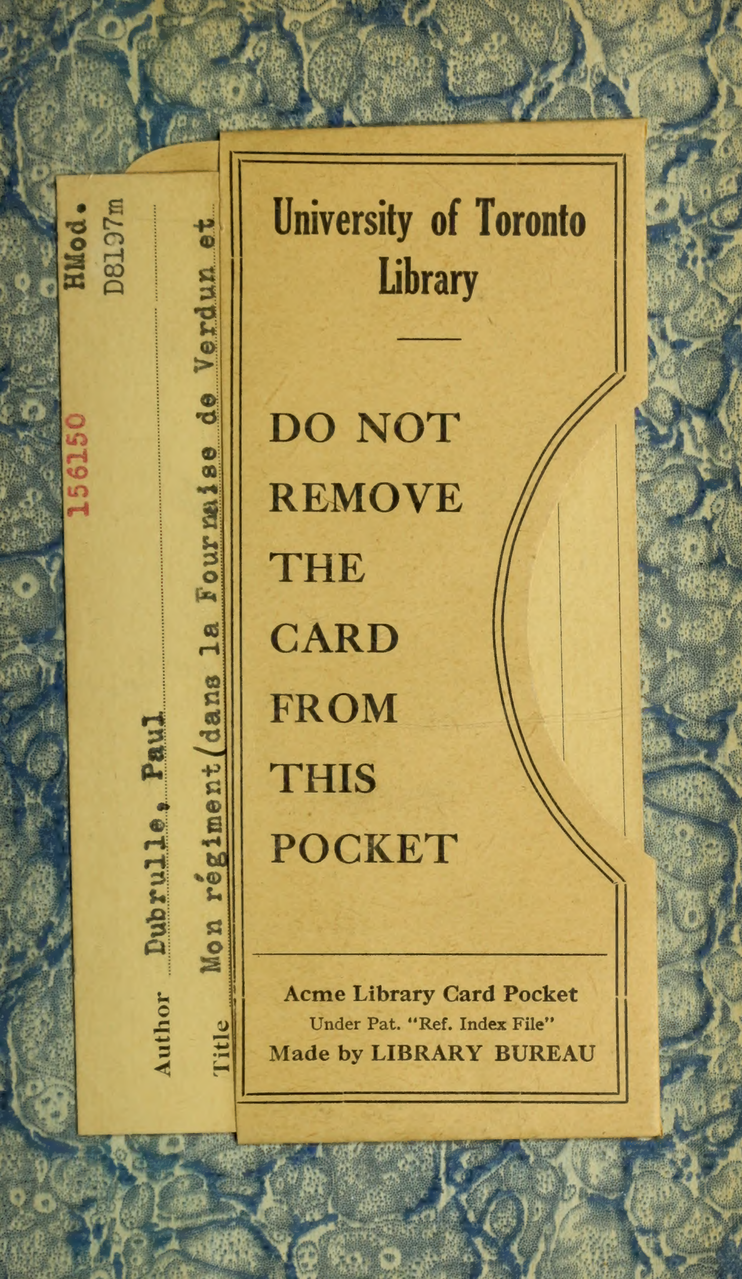
FIN


Ginchy
Guillemont
Maricourt
Morval
Sailly
Saillisel
Saillisel
B. Tripot
Tr. de Cassel
Tr. de Pilsen
Tr. de Carlsbad
Tr. de Teplitz
B. du Mouchoir
B. des Bouleaux
Bois de Leuze
Tr. de Morval
Tr. de Prilip
B. de La Haie
Tr. de Frégicourt
Tr. des Portes de Fer
Tr. de Négotin
Tr. de Reuss
Frégicourt
B. de la Chapelle
Chapelle
COMBLES
Tr. de Combles
Tr. du Priez
Tr. de Trieste
Tr. du Bois S. Vaast
Rancourt
le Priez Fme
Tr. Hindenburg
Tr. du Repos
B. Louage
B. de Maurepas
Tr. de Colmar
Tr. Savernake
Tr. de Brody
Tr. de Moltke
Tr. du Caucase
Tr. de l'Hôpital
Tr. du Trentin
B. d'Anderlu
B. de l'Hôpital
B. Dorme
Maurepas
le Forest
B. de la Cranière
Tr. des Roumains
Fe de l'Hôpital
Tr. Greiz
Tr. du Mamelon
B. Gigot
Bouchavesnes
B. du Chat
B. Reinette

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. 22457.




HMod.
D8197m
156150
Author Dubrulle, Paul
Title Mon régiment/dans la Fournaise de Verdun et
University of Toronto Library
DO NOT REMOVE THE CARD FROM THIS POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 16 02 11 005 4